

JAPHET
A LA RECHERCHE D'UN PÈRE,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

II



PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
30, RUE JACOB.
MDCCCXLV.

JAPHET

A LA

RECHERCHE D'UN PÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Quoique M. Cophagus fût très-communicatif à sa manière, il n'avait pas de curiosité pour ce qui concernait les autres, et la conversation en resta là. Mes deux autres compagnons avaient fait aussi toutes les questions qu'ils désiraient, en sorte que d'un commun accord nous nous renfonçâmes chacun dans notre coin, et nous fermâmes les yeux pour tâcher de dormir. Je fus le seul qui ne put y réussir. Le jour parut, mes compagnons dormaient tous encore, et j'interrompis mes rêveries pour examiner leurs physionomies. M. Cophagus fut le premier sur lequel je dirigeai mon at-

tention. C'était bien la même figure que lorsque je l'avais quitté, mais il était beaucoup plus maigre. Sa tête était couverte d'un bonnet de coton blanc, et il ronflait avec délices. Le professeur de musique était un tout petit homme, portant moustache; sa bouche était toute grande ouverte, et l'on aurait cru qu'il était au beau milieu d'un air de bravoure. Le troisième voyageur, qui avait dit être agent d'affaires, était un gros et rustique personnage, avec une face de pleine lune, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, et la tête penchée sur la poitrine; et je remarquai qu'il tenait à la main un petit paquet attaché par un cordon dont le bout était entrelacé autour de son index. Je n'y aurais pas fait plus d'attention, si le nom *T. Iving*, écrit dans un coin, sur le côté où était l'adresse, n'eût frappé mes regards. C'était le nom du correspondant de Melchior à Londres, de celui qui avait essayé de séduire Timothée. Il n'en fallut pas plus pour me décider à lire l'adresse, et je vis, très-lisiblement écrit : A sir Henry de Clare, baronnet, Mounte-Castle, Connemara. Je pris mon agenda et j'écrivis l'adresse. Je n'avais certainement aucune raison pour le faire, si ce n'est qu'il ne fallait rien négliger, comme on ne savait pas ce qui pouvait arriver. J'avais à peine remis mon agenda dans

ma poche, que l'individu en question s'éveilla en sursaut, fit un mouvement pour ressaisir le paquet, comme s'il se le rappelait tout à coup et qu'il voulût s'assurer s'il était bien à la même place; puis il ôta son chapeau, baissa la glace, et regarda successivement ses compagnons.

— Voilà une belle matinée, monsieur, me dit-il, s'apercevant que j'étais seul éveillé.

— Très-belle, sans doute, répondis-je; mais j'aimerais mieux être à courir dans les montagnes du Connemara, que d'être enfermé dans cette triste et étroite prison.

— Ah! vous connaissez donc le Connemara? J'y vais; c'est peut-être aussi là que vous vous rendez. Cependant vous n'êtes pas Irlandais?

— Il est certain que je ne suis pas né en Irlande.

— C'est ce qui me semblait. Sans doute il y a du sang irlandais dans vos veines?

— Je le crois, répondis-je avec un sourire de confiance.

— Connaissez-vous sir Henry de Clare?

— Sir Henry de Clare de Mount-Castle, n'est-ce pas?

— Lui-même; je vais le rejoindre. Je suis l'agent de ses domaines, et de beaucoup d'autres. C'est un homme très-remarquable. Avez-vous jamais vu sa femme?

— Vraiment, je ne saurais dire.... Voyons; que je me rappelle un peu.

Je m'étais mis dans la tête, je ne sais comment, que sir Henry de Clare et Melchior pourraient bien ne faire qu'un; il n'y avait rien de trop absurde pour mon imagination, et j'avais alors une occasion d'éclaircir mes soupçons.— Je crois en effet l'avoir vue, lui dis-je; n'était-elle pas brune, très-grande, des yeux noirs, une figure agréable?

— C'est cela même.

Mon cœur bondit à cette réponse; elle ne me fournissait aucun nouvel indice pour la recherche de mes parens; mais elle intéressait Fléta, et c'en était assez pour exciter ma sollicitude.

— Si je me rappelle bien, repris-je, il y a eu des incidens assez curieux dans la vie de sir Henry?

— Rien de très-particulier, observa l'agent en regardant par la portière.

— Je croyais qu'il avait disparu pendant quelque temps.

— Disparu! Le fait est qu'il n'habitait pas l'Irlande, par suite d'une querelle qu'il avait eue avec son frère. Il resta en Angleterre jusqu'à la mort de ce frère.

— Et comment son frère est-il mort, monsieur ?

— D'une chute de cheval, à la chasse. Il voulut franchir un mur en pierre, son cheval s'abattit et lui cassa l'épine du dos; j'étais présent quand ce malheur arriva.

Je me rappelai les renseignemens imparfaits de Fléta, qui avait entendu dire au Bohémien « qu'il était mort, » et aussi le mot *cheval* qui avait été prononcé, et je restai convaincu que j'avais découvert Melchior.

— Sir Henry, si je me rappelle bien, n'a pas de famille ? demandai-je.

— Non, et peu de chance d'en avoir.

— Son frère aîné, le feu baronnet, a-t-il laissé des enfans ?

— Qui, sir Williams ? Non; autrement sir Henry n'aurait pas hérité du titre.

— Il aurait pu avoir des filles.

— Il est vrai... Maintenant que j'y pense, il avait une fille qui mourut toute petite.

— La veuve de sir Williams vit-elle encore ?

— Oui, et c'est une très-belle femme; mais elle a quitté l'Irlande depuis la mort de son mari.

Je n'osai pas pousser plus loin mes questions. Notre conversation avait réveillé M. Cophagus

et l'autre voyageur. Je m'étais préparé, dans le cas où il viendrait à me reconnaître.

— Vous avez fait un bon somme, monsieur, lui dis-je en me tournant de son côté.

— Un somme! oui, joli, ma foi! tête brisée, reins moulus, et ainsi de suite... Mais, Dieu me pardonne, c'est Japhet!... Japhet New... oui, c'est lui.

— Est-ce à moi que vous parlez, monsieur?

— Si c'est à vous!... comment! pas plus de mémoire... tout oublié! vieux maître, boutique dans Smithfield, bœuf enragé, et ainsi de suite...

— En vérité, monsieur, je crois que vous me prenez pour un autre.

M. Cophagus me regarda en face, et n'apercevant aucune altération dans mes traits, il s'écria : — Bizarre! très-bizarre! même nez, même figure, même âge aussi! Deux pilules ne se ressemblent pas plus. Mille pardons.... méprise... et ainsi de suite.

Satisfait de la déconvenue de M. Cophagus, je me retournai, et j'aperçus l'agent irlandais avec qui j'avais causé qui m'examinait très-attentivement. Ainsi que je l'ai déjàdit, les traits de cet homme étaient rudes, et son petit œil gris était alors fixé sur moi, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de mon ame. J'éprou-

vai un moment d'embarras, car je ne m'attendais pas à subir une enquête de ce côté; mais quelques momens de réflexion m'apprirent que si sir Henry de Clare et Melchior étaient la même personne, et qu'en supposant que cet homme fût son agent, il était très-probable qu'il n'avait pas été envoyé pour rien en Angleterre; que s'il était à la recherche de Fléta, il devait savoir mon nom, et peut-être une partie de mon histoire.

— Il paraît que je ressemble à beaucoup de monde, lui dis-je en riant. L'autre jour encore, on me salua dans Bond-Street du nom de M. Rawlinson.

— Monsieur a pourtant une figure qu'il n'est pas facile d'oublier ni de prendre pour un autre, répondit l'agent.

— C'est néanmoins ce qui arrive, à ce qu'il paraît, repris-je d'un air d'insouciance.

Nous nous arrêtâmes pour prendre des rafraîchissemens. Je m'étais levé de table, et en passant dans le vestibule, je vis l'agent qui examinait la feuille de route avec le conducteur; dès qu'il m'aperçut, il sortit de l'auberge. Avant que le conducteur eût serré sa feuille, je lui demandai d'y jeter un coup d'œil, voulant voir si j'avais été inscrit sous mon propre nom. C'était bien cela, les quatre noms étaient:

Newland, Cophagus, Baltzi et Macdermott. Je fus contrarié de cette circonstance. Macdermott était évidemment le nom de l'agent; et c'était le seul renseignement que j'obtinsse en échange de la révélation de mon nom. Toutefois je me décidai à faire bonne mine à mauvais jeu, et quand nous eûmes repris nos places dans la voiture, je renouai la conversation avec M. Macdermoot; mais je le trouvai très-réservé dans ses réponses toutes les fois que je venais à parler de sir Henry ou de sa famille, et je n'en pus tirer aucun nouvel éclaircissement. M. Cophagus ne pouvait détacher ses yeux de ma figure, il me dévisageait, puis il se rejetait dans le fond de la voiture. — Bizarre! très-bizarre! hum! c'est lui! Non, il dit que non! hum! Une demi-heure après, il recommença son examen, et grommela tout bas. Enfin, comme si sa patience était à bout, il s'écria :

— Pardon... mais vous avez un nom?

— Oui, monsieur.

— Allons, il ne rougit pas... quel est-il?

— Je m'appelle Newland. J'avais pris la résolution d'avouer mon nom, et d'adopter un nouveau systême de défense.

— Ce que je pensais.... me reconnaît pas.... la boutique... Timothée... les rudimens, et ainsi de suite.

— Je n'ai pas la moindre objection à vous dire mon nom ; mais je crains que vous ne confondiez les personnes. Où aurais-je eu l'avantage de vous voir ?

— De me voir ! quoi ! tout-à-fait oublié ? Smithfield.

— Quel Smithfield ?

— Bizarre, très-bizarre ! même nom, même figure; pas se souvenir de moi, de Smithfield ?

— Cela peut vous paraître étrange, monsieur. Du reste, comme je suis très-répandu à Londres dans la société, peut-être nous y sommes-nous rencontrés. Peut-être chez lord Windermear, chez lady Maëlstrom ? Et je continuai à lui nommer une douzaine de personnes de la haute volée. En tout cas, vous aurez la bonté d'excuser mon manque de mémoire, à cause du grand nombre de mes connaissances.

— Allons décidément, rien qu'une méprise... même nom, pas la même personne... Pardon, excuse, monsieur, et ainsi de suite... répondit l'apothicaire en poussant un profond soupir.

CHAPITRE II.

—

J'avais toujours l'œil sur l'agent, qui parut enfin convaincu qu'il y avait eu quelque méprise; du moins il devint plus communicatif, et comme je ne lui fis plus de questions sur sir Henry, nous eûmes ensemble une longue conversation. Je lui parlai des de Benyon, prenant toutes les informations que je pouvais imaginer. Il m'apprit que le feu comte, père du comte actuel, avait laissé beaucoup de fils, dont plusieurs étaient mariés, et que la famille était très-nombreuse. Il paraissait les connaître tous, ainsi que les carrières qu'ils avaient embrassées. Je recueillis religieusement dans ma mémoire tous ces renseignemens, et à la première occasion je les mis par écrit. Lors de notre arrivée à Holyhead, le temps était très-orageux, et le paquebot allait partir immédiatement. M. Macdermott déclara qu'il allait se rendre à

bord; mais M. Cophagus et le professeur craignirent la tempête, et malgré mon impatience de contiuuer ma route, comme je ne me souciais pas de faire voile plus long-temps de conserve avec l'agent, je dis que je resterais aussi. M. Macdermott demanda un petit verre d'eau-de-vie qu'il versa dans un grand verre d'eau, puis l'ayant avalé, il prit le chemin du paquebot, suivi d'un garçon qui portait son bagage.

Dès qu'il fut sorti, je partis d'un grand éclat de rire. — Parbleu, monsieur Cophagus, convenez qu'il est possible d'empêcher un homme de croire à l'évidence. Vous aviez parfaitement raison, je suis Japhet, et pourtant j'ai fini par vous persuader que vous vous abusiez; mais je vous expliquerai pourquoi j'en ai agi ainsi.

— A la bonne heure! s'écria l'apothicaire en me serrant la main, je le disais bien, pas de méprise possible, joli garçon, Japhet Newland... mon apprenti, et ainsi de suite.

— Oui, mon cher monsieur, répondis-je en riant, je suis Japhet Newland. — Entendant du bruit, je tournai la tête : la porte s'était ouverte, et M. Macdermott venait d'entrer. Il venait chercher son parapluie qu'il avait oublié. Il nous regarda, moi d'abord, puis M. Cophagus, qui tenait encore ma main dans la sienne;

puis se retournant, il sortit sans dire un mot.

— Voilà justement celui à qui je ne voulais pas me faire connaître, et maintenant il saura à quoi s'en tenir. C'est un malheur, mais je n'ai pu l'éviter.

Je m'assis auprès de mon ancien maître, et sachant que je pouvais avoir toute confiance en lui, je lui racontai mes aventures et mes projets.

— Je vois, Japhet, je vois; ai fait du mal, sans le vouloir, pas ma faute; je ferai ce que je pourrai, hum! toujours votre ami, toujours à votre service, et ainsi de suite.

— Mais quel conseil me donneriez-vous?

— Un conseil, mauvaise drogue, personne ne s'en soucie. L'Irlande, pays sauvage; pas de lois; retournez sur vos pas, laissez-moi tout faire, et ainsi de suite.

C'était certes un conseil que je ne pouvais suivre; notre discussion continua quelque temps, et enfin il fut décidé que nous irions ensemble. M. Cophagus m'apprit qu'il s'était retiré avec une très-jolie fortune, et qu'il demeurait à la campagne, à dix milles environ de la capitale; qu'il avait été mandé pour assister aux funérailles d'une vieille tante, morte à Dublin, qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire et son héritier, mais qu'il ne con-

naissait nullement l'état de ses affaires. Il était encore garçon, et s'amusait à donner des avis et des médicamens gratis aux pauvres gens du village qu'il habitait. Il aimait beaucoup la campagne, quoiqu'il y eût une chose qui lui déplût fort, le bétail. Il n'avait pas oublié le *bœuf enragé*.

Nous nous séparâmes à une heure fort avancée de la soirée. Le lendemain, le temps étant plus favorable, nous nous décidâmes à partir, et nous eûmes une heureuse traversée. A mon arrivée à Dublin, je me dirigeai vers l'hôtel F..., qui me parut l'endroit le plus convenable pour prendre des renseignemens sur M. de Benyon. M. Cophagus descendit au même hôtel, et nous convînmes que nous aurions un salon commun.

— Garçon, demandai-je, connaissez-vous un M. de Benyon ?

— Oui, monsieur, il y a dans ce moment même à l'hôtel une personne de ce nom.

— Est-il marié ?

— Oui, monsieur, et il a une nombreuse famille.

— Quel est son nom de baptême ?

— Je n'en sais rien, monsieur ; mais je m'en informerai, et je pourrai vous le dire demain matin.

— Quand part-il ?

— Demain, à ce que je crois.

— Savez-vous où il va ?

— Oui, monsieur, dans son château.

Le garçon se retira.

— Ça va mal, Japhet, dit Cophagus. Une nombreuse famille... il en a bien assez... les temps sont durs... et ainsi de suite.

— Non, répondis-je, mais si ce n'est pas lui, du moins je pourrai par lui obtenir de plus amples renseignemens.

— Ça va mal, Japhet... Il faut se retourner ailleurs... Une nombreuse famille... Il a besoin de tout l'argent de l'oncle... hum ! ça va mal... bonsoir.

Cette remarque de M. Cophagus me suggéra une idée que je mis à exécution le lendemain matin. J'envoyai ma carte à M. de Benyon et demandai à lui parler en disant que je me rendais en Irlande pour des affaires importantes ; mais que, devant être de retour, s'il était possible, pour la tenue des assises, un entretien pourrait m'épargner beaucoup de dépenses et de démarches inutiles. Le garçon porta mon message.

— De retour pour le temps des assises... ce doit être quelque homme de loi... Faites-le monter, dit M. de Benyon.

J'entrai d'un air tout-à-fait avocassier.

— C'est à M. de Benyon que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur. Voulez-vous bien vous asseoir ?

Je m'assis et je pris mon agenda.

— Pardon, monsieur de Benyon, mais je voudrais avoir sur votre famille quelques renseignemens qu'il nous est difficile de nous procurer en Angleterre. Il y a une propriété sur laquelle on présume que l'un des Benyon a des droits, mais nous ne pouvons en être sûrs avant d'avoir un peu examiné l'arbre généalogique.

— La propriété est-elle considérable ? demanda M. de Benyon.

— Pas très-considérable, mais néanmoins c'est un joli bien, à ce qu'on dit.

Le lecteur a déjà deviné que la propriété en question n'était autre que ma propre personne.

— Pourrais-je vous demander quelques renseignemens sur le comte actuel et sur ses frères ?

— Monsieur, je suis tout à votre disposition. Le comte a quatre frères. L'aîné s'appelle Maurice.

— Est-il marié ?

— Oui, et il a deux enfans. Ensuite vient William.

— Est-il marié ?

— Non, et il ne l'a jamais été. Il est général. Le troisième, c'est moi-même, Henry.

— Vous êtes marié, je crois, monsieur ?

— Oui, et j'ai une nombreuse famille.

— Auriez-vous la bonté de continuer, monsieur ?

— Arthur est le quatrième frère. Il est marié depuis peu et a deux enfans.

— Monsieur, je ne saurais trop vous remercier ; c'est une affaire délicate et compliquée. Puisque je suis ici, je vous demanderai encore un renseignement, quoiqu'il ne soit pas d'une grande importance. Je vois dans l'almanach de la pairie que le comte est marié, mais il ne paraît pas qu'il ait d'enfans.

— Pardonnez-moi, il en a deux, et il n'en restera pas là. Puis-je vous demander à mon tour quelques détails sur la propriété ?

— Des détails précis, je serais très-embarrassé pour vous en donner, n'en ayant pas encore eu moi-même ; mais tout ce que je puis croire, c'est que la propriété en question dépend d'un *nom*. Oserais-je vous demander le nom de tous vos enfans ?

M. de Benyon m'en donna la nomenclature exacte, que j'écrivis sur mes tablettes.

— Il va sans dire qu'il est hors de doute que votre second frère ne s'est point marié. Je

pense qu'il nous faudra un certificat. Savez-vous son adresse ?

— Voilà bien des années qu'il est dans les Indes-Orientales. Il a profité d'un congé pour venir en Angleterre ; mais il vient de repartir pour Calcutta.

— C'est jouer de malheur. Nous lui écrirons par le Bureau de la Compagnie des Indes. Je prendrai la liberté de vous demander aussi votre adresse, car il est très-probable que j'en aurai besoin.

M. de Benyon me donna son adresse. Je me levai, promis de lui transmettre toutes les particularités que je pourrais recueillir, m'inclinai et sortis. Pour une personne qui aurait eu son sang-froid, il était évident que je n'avais rien appris d'important ; mais pour moi, il restait démontré que le M. de Benyon qui était général à l'armée devait être interrogé, et j'avais aussi résolu de partir pour Calcutta.

CHAPITRE III.

—

Avant de regagner ma chambre, j'informai M. Cophagus, qui venait de rendre une visite à la maison de la défunte, de ce qui s'était passé.

— Ténèbres pour moi, Japhet... chasse sans gibier... de Benyon n'est pas le nom, soyez en sûr... fadaises que tout cela... et ainsi de suite.

Et en y réfléchissant, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que le digne apothicaire avait raison, et que je courais après une chimère; mais ces momens de découragement n'étaient que passagers, et l'instant d'après ma fièvre me reprenait. Indécis sur ce que je devais faire, et poursuivi par ces paroles de Cophagus, je quittai l'hôtel pour faire un tour, d'assez mauvaise humeur. En sortant, j'aperçus l'agent Macdermott qui parlait dans la salle d'en bas, et sa vue me rappela ce que pour un moment j'avais oublié de m'assurer si Mel-

chior et sir Henry de Clare étaient une seule et même personne. Comme je traversais un carrefour, un homme tout déguenillé, qui balayait, me demanda l'aumône ; assez peu charitablement disposé, je passai outre. Il me suivit, me harcela à tel point que je le touchai du bout de la canne que j'avais à la main, en lui disant :

— Allez-vous-en, malheureux.

— Oh ! très-bien, allez-vous-en ; voilà comme vous parlez. Par le sang des O'Rourke ! vous en rendrez raison de manière ou d'autre.

Je continuai mon chemin, et après avoir arpenté quelque temps la ville de Dublin, je rentrai à l'hôtel. Quelques minutes après, le garçon me dit qu'un M. O'Donaghan désirait me parler.

— Je n'ai pas l'honneur de le connaître, répondis-je, mais vous pouvez le faire monter.

M. O'Donaghan entra. C'était un grand homme, aux favoris épais, avec un habit prétentieusement sale, qui évidemment n'avait pas été fait pour lui, une paire de gants blancs, et une petite canne.

— Je crois que j'ai l'honneur de parler à la personne qui a traversé la rue il y a deux heures ?

— En vérité, monsieur, répondis-je, cette définition est si vague que je ne saurais dire si

je suis la personne que vous supposez; ne connaissant âme qui vive à Dublin, je suis même tenté de croire qu'il y a quelque méprise.

— Pas la plus légère méprise, au contraire; car voilà le petit bout de canne avec lequel vous avez caressé les épaules de mon ami, M. O'Rourke.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, voudriez-vous bien vous expliquer?

— Avec tout le plaisir du monde, car alors nous nous comprendrons parfaitement. Vous traversiez la rue, et un monsieur, mon ami intime, ayant à la main un balai qu'il porte pour son amusement personnel, se fit l'honneur de vous adresser la parole; sur quoi, de ce petit bâton que voilà, vous lui fîtes l'honneur de lui donner un léger coup.

— Que voulez-vous dire? Parlez-vous du balayeur qui me poursuivit si obstinément lorsque je traversai la rue?

— De par le ciel, vous y voilà! C'est mon ami particulier, Thaddeus O'Rourke, *gentleman.*

— Gentleman! m'écriai-je.

— Oui, et du plus pur sang milésien qu'il y ait en Irlande. Si vous croyez, monsieur, que parce que mon ami, pour son amusement, juge à propos d'endosser le plus mauvais de ses

habits et de porter un balai, exercice qui lui est recommandé pour l'empêcher de prendre trop d'embonpoint, doit pour cela être frappé comme un chien, c'est une légère méprise; voilà tout. Voici sa carte, monsieur, et vous m'obligerez en m'indiquant un de vos amis avec qui je puisse régler tous les petits préliminaires avant la rencontre de deux hommes d'honneur.

J'eus peine à m'empêcher de rire de ce *gentleman* irlandais et de son ami, mais je crus à propos de garder mon sérieux.

— Mon cher monsieur, répondis-je, je suis vraiment désolé de n'avoir pas remarqué les bonnes manières de votre ami; si je n'avais pas été si préoccupé, je n'aurais pas manqué de le prier de me faire l'honneur d'accepter un shilling. J'espère qu'il n'est pas encore trop tard?

— De par le ciel! je ne suis pas de ces ferrailleurs qui ne rêvent que plaies et bosses, et comme votre conduite est celle d'un gentleman, je ne vois pas pourquoi nous ne nous donnerions pas une poignée de main. Eh bien donc! voilà qui est entendu, c'était une méprise. Vous donnez le shilling, comme c'était votre intention, si vous n'aviez pas été si pressé... Ensuite vous ne ferez sans doute pas

difficulté d'ajouter un shilling pour ce coup de canne, ne fût-ce que pour effacer l'insulte en quelque sorte, et recevoir l'absolution. Enfin vous ne me trouverez pas déraisonnable si je vous demande encore un shilling pour mes peines.

— Comment donc! mais rien de plus juste, monsieur O'Donaghan; voici l'argent.

M. O'Donaghan prit les trois shillings.

— Mille remercîmens, monsieur; je vous souhaite bien le bonsoir; M. O'Rourke saura que tout est expliqué, et que vous avez offert toutes les satisfactions qu'un homme d'honneur pouvait désirer. A ces mots, M. O'Donaghan enfonça fièrement son chapeau sur sa tête, mit ses gants, fit pirouetter sa canne, et après un salut des plus gracieux, il prit congé de moi.

A peine était-il sorti, que M. Cophagus rentra en se frottant les mains... — Chaud, chaud, bonne vieille dame... Non, froide maintenant; mais il y a quelques mille livres sterling... rien qu'un legs... le vieux Tom, son chat... le traiterai demain... mourra bientôt... et ainsi de suite.

D'après de plus amples explications, j'appris que la vieille tante avait laissé environ neuf mille livres sterling placées à la banque et dans

les fonds publics; et qu'à l'exception d'une rente de vingt livres en faveur d'un minet favori, elle avait tout laissé à M. Cophagus. Je le félicitai de cet accroissement de fortune. Il me dit qu'il ne lui restait qu'à disposer de la maison et à vendre les meubles, et qu'ensuite il n'aurait plus rien à faire; mais il désirait fort que je l'aidasse à visiter tous les meubles de la vieille dame, qui étaient remplis de tiroirs secrets; que dans un seul il avait trouvé plus de cinquante livres sterling en diverses monnaies d'or, et que, si l'on n'y regardait pas avec soin, il pourrait y rester encore des objets de prix quand on les vendrait.

Comme mon voyage en Irlande n'avait d'autre but que de découvrir sir Henry de Clare, et de m'assurer de son identité, quoique en vérité je n'eusse pas su dire pourquoi, je consentis volontiers à aider M. Cophagus dans ses investigations. Le lendemain, après déjeuner, nous nous rendîmes ensemble au domicile de la défunte, qui s'appelait Maitland, à ce que m'apprit M. Cophagus. Son ameublement était des plus gothiques, et dans chaque pièce il y avait au moins un meuble du Japon; quelques-uns étaient fort beaux, ornés de colonnes et d'incrustations en argent. Je ne saurais raconter tout ce que la bonne vieille dame avait

amassé d'antiques, de miniatures, d'étuis, d'éventails, et combien de paquets de lettres de tous ses correspondans, depuis les riantes années de l'espérance et du bonheur, jusqu'à celles de la solitude et de l'abandon. Nous en parcourûmes quelques-unes, mais elles nous parurent devoir être sacrées pour nous, et elles furent livrées aux flammes.

Après avoir examiné tous les tiroirs et toutes les cases apparentes, nous procédâmes à des recherches plus approfondies, et nous découvrîmes presque partout des tiroirs secrets contenant d'autres trésors. Un paquet de lettres frappa mes yeux, c'était d'une miss de Benyon. Je le saisis aussitôt, et je montrai l'adresse à M. Cophagus. — Bah! rien du tout! sa mère était une de Benyon.

— Avez-vous quelque objection à ce que je regarde ces lettres?

— Aucune.... lisez.... vous n'y trouverez rien.

Je les mis de côté, et nous poursuivions nos recherches, quand M. Cophagus mit la main sur un paquet cacheté. — Eh! qu'est-ce que cela? encore de Benyon?... Japhet, regardez.

Je pris le paquet; il était cacheté et noué avec une ficelle rouge... Papiers appartenant au lieutenant William de Benyon, à lui remet-

tre après ma mort. Au bas de l'enveloppe était écrit : Alice Maitland, en avoir *grand soin.*

— Les voilà! m'écriai-je en sautant au plafond et en embrassant M. Cophagus; voilà les papiers dont j'ai besoin! puis-je les garder?

— Fou, tout-à-fait fou.... à envoyer à Bedlam ... gilet de force.... raser la tête.... et ainsi de suite

---

CHAPITRE IV.

—

M. Cophagus me dit ensuite, à sa manière, que, comme exécuteur testamentaire, il ne pouvait se dessaisir de ces papiers; il me fit sentir combien il était peu vraisemblable qu'ils continssent quelque renseignement sur ma naissance, même en supposant qu'une personne du nom de Benyon eût été me demander à l'hospice des Enfans-trouvés, ce qui n'était qu'une supposition; enfin il renversa une à une toutes les espérances dont je me berçais depuis tant de jours. Quand il eut fini, je me jetai sur

le sofa, désespéré, et j'aurais voulu n'avoir jamais vu le jour. Cependant l'espoir finit par prendre encore le dessus, et j'aurais donné tout ce que je possédais pour briser l'enveloppe de ce paquet et en lire le contenu. Il y avait même des momens où j'en venais à ce point de frénésie que je me demandais si je ne l'arracherais pas des mains de M. Cophagus. Enfin je me levai, et je commençai la lecture des lettres que j'avais mises de côté; mais je n'y trouvai rien que les confidences insignifiantes de deux jeunes personnes qui se racontaient ce qui les amusait, confidences sans aucun intérêt pour un étranger.

Lorsque nous eûmes fini, M. Cophagus mit le tout dans une boîte, et nous retournâmes à l'hôtel en voiture. Le lendemain, M. Cophagus avait terminé tous ses arrangemens, et il voulut repartir pour l'Angleterre. Je l'accompagnai jusqu'au bâtiment que je suivis des yeux pendant plus d'une heure après son départ, car il emportait des papiers où je ne pouvais m'empêcher de croire que j'aurais découvert le secret que je poursuivais avec tant d'ardeur. Une nuit de sommeil me rendit plus raisonnable, et je résolus de m'informer où se trouvait sir Henry de Clare; ou plutôt Melchior, car mes idées étaient bien arrêtées sur ce point. Je

sonnai le garçon, et je lui demandai s'il pouvait me l'apprendre. Il me répondit affirmativement, et me donna sur-le-champ son adresse, à Mount-Castle, dans le Connemara, en me demandant quand je comptais partir. Ce ne fut que plus tard qu'il me parut singulier qu'il sût si bien l'adresse, qu'il eût sur lui une carte où elle était écrite, et qu'il fût même instruit que j'étais dans l'intention d'aller au château. Je pris l'adresse, et je demandai des chevaux pour le lendemain de grand matin. Je me mis alors à écrire à Harcourt pour l'informer de mes démarches, puis à M. Masterton, dans des termes beaucoup plus explicites, et enfin à Timothée, sous le couvert d'Harcourt, en le priant de m'apprendre ce qui s'était passé entre lui et les Bohémiens. Après le dîner, je préparai mes bagages, et après avoir payé ma dépense, je ne fus pas fâché de prendre un peu de repos.

Au point du jour, on m'éveilla comme je l'avais demandé; je pris avec moi un très-petit porte-manteau, laissant le reste de mes effets à la garde des maîtres de l'hôtel, et je partis en chaise de poste pour mon expédition. Je fus bientôt hors de la ville, et tout en roulant sur une belle route unie, je ne pus m'empêcher de me faire cette question.... quel était le but de mon voyage? Comme le lecteur l'a déjà remar-

qué, je n'agissais que par impulsion, et jamais la raison ni le sens commun n'avaient d'empire sur mes sentimens.... Qu'ai-je à faire, me demandai-je, pour découvrir si Melchior et sir Henry de Clare ne font qu'un? Et où cela me mènera-t-il?... où?... eh bien! à savoir quelque chose sur la famille de Fléta. Oui, mais est-il probable, en supposant même que Melchior soit sir Henry de Clare, en supposant même que ce soit lui qui cherche maintenant à découvrir la retraite de Fléta pour l'enlever... est-il probable que j'en tirerai aucun éclaircissement? Je soupçonne que Fléta est la petite fille qu'on dit morte, et qui était l'enfant de son frère aîné... Et pourquoi? quel intérêt le comte Melchior pouvait-il avoir à enlever sa nièce? je ne sais. Pourquoi Nattée m'a-t-elle donné le collier? je l'ignore. Elle ne pouvait vouloir trahir son mari. En tout cas, il y a là un mystère que je veux éclaircir. Je puis apprendre quelque chose en voyant Melchior, tandis que je n'apprendrai rien en restant tranquille... Cette dernière idée me parut rayonnante, et je restai pendant des heures entières abîmé dans des réflexions qui n'étaient interrompues que par la nécessité de payer les postillons à chaque relais.

Il était alors plus de midi, et j'appris qu'il

ne suffisait plus de changer de chevaux, qu'il faudrait aussi changer de voiture à chaque poste. Le pays était loin de s'embellir, ainsi que la route; presque plus de culture, une route montagneuse, et presque aucune trace de civilisation. Il était presque nuit quand j'arrivai au dernier relais. Jusqu'à présent, chaque changement de voiture avait été de mal en pis; les harnais ne tenaient à rien, et les chaises de poste étaient de véritables charrettes. Cependant j'avais voyagé grand train, car le postillon irlandais sait faire trotter sa jument irlandaise. A peine descendu de ma chaise, j'en demandai une autre sur-le-champ. A cela point de réponse, si ce n'est : — Attendez, Votre Honneur; entrez un moment, et reposez-vous un peu. Présumant que ce n'était que pour leur donner le temps de s'apprêter, j'entrai dans la salle de l'auberge, et je m'assis auprès du feu de tourbe avec plusieurs autres que je ne pouvais distinguer à cause de la fumée. Je payai le postillon que j'entendis bientôt s'éloigner pour regagner son gîte; et quelques instans après, je demandai si la chaise allait être prête.

— Est-ce la chaise que Votre Honneur veut dire? demanda l'hôtesse.

— Oui, sans doute, une chaise pour aller à Mount-Castle.

— J'en suis bien fâchée, mais Votre Honneur devra attendre un peu ; car notre chaise, la seule que nous ayons, est allée au château, et elle ne reviendra que long-temps après le lever de la lune. Qu'est-ce que Votre Honneur désire prendre ?

— Elle ne reviendra qu'après le lever de la lune ! m'écriai-je ; pourquoi ne me l'avoir pas dit ? J'aurais continué avec l'autre.

— Est-ce avec l'autre que vous voulez dire, Votre Honneur ? Ah ! bien oui, si Teddy Driscoll peut faire avancer ses chevaux un pas plus loin que notre porte, je veux bien que mon ame ne soit jamais sauvée. Votre Honneur veut-il passer dans le petit salon ? Catherine allumera du feu.

J'enrageais d'être obligé de passer la nuit dans cet horrible endroit ; mais il n'y avait pas à s'en défendre. Je pris donc mon porte-manteau, et je suivis l'hôtesse dans une petite salle qui avait été bâtie à la suite de la chaumière, et à laquelle on arrivait par une porte percée dans le mur. Il n'y avait point de plafond, seulement des poutres transversales, avec des tuiles par-dessus. Je m'assis sur le seul siége qui fût dans la salle, et, le coude appuyé sur la table, je me livrais à ma mauvaise humeur, quand j'entendis la fille d'auberge qui disait :

— Pourquoi donc ne pas le laisser aller au château ? A coup sûr la chaise est dans la cour et les chevaux sont dans l'écurie.

— Il y a des ordres, Catherine, répondit l'hôtesse. M. Macdermott est venu ici ce bienheureux jour, et qui peut lui résister ?

— Quel est donc ce jeune homme ?

— C'est un homme de loi porteur d'un mandat d'arrêt contre sir Henry ; et de plus, on dit qu'il vient de saisir le bétail de Jerry O'Toole pour les dîmes.

— C'est un hardi jeune homme, en tout cas, de venir ici tout seul.

— Oh ! mais ce n'est que demain matin, et alors nous aurons ici les troupes pour lui prêter main-forte.

— Est-ce que Jerry O'Toole en est instruit ?

— Sans doute, et j'espère qu'il ne se commettra point de meurtre dans ma maison cette bienheureuse nuit. Mais que peut faire une pauvre veuve quand Macdermott a prononcé ? Allons, Catherine, allez allumer le feu, et voyez si le pauvre jeune homme n'a besoin de rien ; ce serait vraiment dommage qu'il ne prît pas quelque chose pour se réconforter, avant que le malheur ne tombe sur lui.

Catherine ne fit point de réponse. On peut se figurer l'horreur dont je fus saisi en enten-

dant ces paroles. Il était évident qu'il se tramait quelque horrible complot contre moi, et je savais très-bien que, dans cette contrée sauvage, le meurtre d'un individu entièrement inconnu serait à peine remarqué. Il était plus que suffisant, je le savais bien, qu'on m'eût présenté au ressentiment des habitans comme un collecteur de dîmes et un homme de loi porteur d'un mandat d'arrêt, pour les engager à se défaire de moi. Le point difficile était de les détromper.

CHAPITRE V.

—

Catherine entra dans la chambre pour allumer le feu, et, me jetant un regard assez dur, elle passa devant moi, et se mit à souffler de toutes ses forces. C'était une très-jolie fille aux yeux noirs, qui pouvait avoir dix-neuf ans, grande et bien faite.

— Quel est votre nom? lui dis-je.

— Catherine, monsieur, à votre service.

— Eh ! bien, Catherine, écoutez-moi, dis-je à voix basse. Vous êtes femme, et toutes les femmes sont sensibles. J'ai entendu votre conversation avec votre maîtresse; je sais que Macdermott me fait passer pour un collecteur de dîmes, pour un homme de loi, porteur d'un mandat d'arrêt. Il n'en est rien. Je viens tout simplement pour entretenir sir Henry de Clare d'une affaire dont il n'aime pas à entendre parler; et tenez, pour vous prouver que je dis la vérité, il s'agit de la fille de son frère aîné, que l'on croit morte. Je suis le seul témoin du contraire, et c'est pour cela que Macdermott et lui ont répandu ces bruits contre moi, afin qu'il m'arrive malheur.

— Est-ce qu'elle serait vivante donc ? demanda Catherine en me regardant avec étonnement.

— Oui, et je ne veux pas dire à sir Henry où elle est, et voilà la cause de leur inimitié.

— Mais j'ai vu son corps, reprit la fille à voix basse en se levant et en venant tout près de moi.

— Ce n'était pas le sien, soyez-en bien sûre, répondis-je, sachant à peine que répondre à cette assertion.

— En tout cas, c'étaient bien ses vêtemens;

mais ce fut si long-temps après qu'il fut découvert, qu'il n'y avait plus moyen de distinguer ses traits. Je l'ai bien connue, la pauvre chère enfant, car c'est ma mère qui l'a nourrie. Moi-même j'ai été élevée au château, et j'y restai jusqu'à la mort de sir William ; alors on nous renvoya tous.

— Catherine! Catherine! cria l'hôtesse.

— Demandez tout ce que vous pourrez imaginer l'un après l'autre, dit tout bas Catherine en s'en allant.

— Le feu ne veut pas prendre, dit-elle à l'hôtesse, et ce voyageur demande du whiskey.

— Allez prendre de la tourbe bien sèche au milieu du tas, Catherine, et dépêchez-vous; nous avons d'autres hôtes à servir que le collecteur des dîmes. Tous les O'Tooles viennent d'arriver, et votre Corny est avec eux.

— Mon Corny! vraiment, il ne l'est pas encore.

Catherine revint bientôt avec de la tourbe sèche et une mesure de whiskey.

— Si ce que vous dites est vrai, dit-elle, et, à coup sûr, vous n'êtes pas Irlandais, et vous êtes trop jeune pour être un de ces collecteurs qui sont tous de vieux coquins... je vous plains de tout mon cœur. Les O'Tooles sont ici, et je n'en augure rien de bon. Ils sont tous

assis l'un contre l'autre, marmottant entre eux, et ayant leurs grands couteaux à leur côté.

— Dites moi, Catherine, la fille de sir William était-elle blonde? avait-elle des yeux bleus?

— Sans doute, et l'on eût dit une petite fée des montagnes.

— Maintenant, dites-moi, Catherine, vous rappelez-vous si la petite fille ou sa mère ont jamais porté un collier de grains rouges entremêlés d'or?

— Oui, milady en portait un; et l'enfant l'avait à son cou quand elle fut perdue; et quand le corps fut retrouvé, le collier n'y était plus. Je m'en souviens à merveille; car ma mère pensa qu'on avait tué ou noyé l'enfant pour s'emparer des grains d'or.

— Voilà toutes les preuves que je voulais, Catherine... Eh bien, je vous dis que cette enfant vit encore; que je puis montrer le collier, et que c'est sir Henry lui-même qui l'a fait disparaître.

— Mon doux Jésus! dit Catherine; cette pauvre petite que nous avons tant pleurée!

— Si je vous ai dit tout cela, Catherine, c'est pour vous prouver que je ne suis pas ce que Macdermott veut faire croire, dans l'espoir, sans doute, qu'on me fera sauter la cervelle cette nuit.

— Et ils n'y manqueront pas, si vous ne vous échappez.

— Mais comment m'échapper, Catherine, ne m'aiderez-vous pas?... Et je tirai de ma bourse dix guinées que je mis sur la table. — Prenez cela, Catherine; ce sera pour vous et pour Corny. Eh bien, viendrez-vous à mon secours?

— C'est Corny qui sera le premier à tomber sur vous, si je ne parviens à l'arrêter. Je m'en vais vite et je verrai.

Catherine s'en allait sans emporter l'or; mais je l'arrêtai, et je le lui mis dans la main. — En tout cas, dit-elle, ce ne sont point là les manières d'un collecteur; mais mon cœur saigne, ma tête tourne, et je ne sais que faire.

— Pour cette fois, dis-je en moi-même après qu'elle fut sortie, quoi qu'il arrive, je n'ai pas suivi une fausse piste. Catherine m'a prouvé que Fléta est bien la fille de feu sir William; et si j'échappe à ce guet-apens, Melchior lui rendra justice. Je m'abandonnai tellement à cette série d'idées que pour la première fois j'oubliai le danger de ma position; mais je fus tiré de ma rêverie par une exclamation de Catherine. — Non, non, Corny, ni vous, ni aucun autre; pas à présent; quand ma mère et moi nous sommes levées, cela ne sera pas. Ecoutez-moi, Corny, si le sang coule, et que nous soyons là,

je vous le jure, jamais la main de Corny O'Toole ne touchera la mienne. Il y eut une pause, puis quelques chuchotemens, puis tout rentra dans le silence. J'ouvris mon porte-manteau, je pris mes pistolets qui étaient chargés, et j'attendis tranquillement, décidé à vendre chèrement ma vie.

Il s'écoula plus d'une demi-heure avant que Catherine revînt. — Tenez-vous tranquille, et ne songez pas à la résistance, dit-elle, elle serait inutile. J'ai tout dit à ma mère; elle vous croit et elle risquera sa vie pour sauver celui qui a veillé sur la chère enfant qu'elle a nourrie; mais restez en repos, ils seront bientôt partis tous. Corny n'oserait me désobéir, et il décidera les autres.

Elle me quitta de nouveau et ne revint qu'au bout d'une heure. Cette fois, elle était accompagnée de sa mère.

— Catherine m'a tout raconté, monsieur, me dit celle-ci, et nous ferons tout ce que nous pourrons, mais nous ne savons que résoudre. Aller au château serait une folie.

— Sans doute, mais vous pouvez me donner un de vos chevaux pour retourner d'où je viens?

— C'était notre intention, mais les O'Tooles les ont tous emmenés pour m'en empêcher, et

la maison est gardée. Ils viendront nous attaquer à minuit, et je m'y attends, et je ne sais comment vous cacher.

— S'ils viennent, nous tâcherons de leur faire croire qu'il est évadé, dit Catherine; ils cesseront alors de garder la maison, et il pourra partir.

— Il n'y a qu'un moyen, répondit la mère, qui prit Catherine à l'écart et lui parla tout bas. Catherine rougit jusqu'au blanc des yeux, et ne répondit pas.

— Si votre mère vous le conseille, Catherine, c'est qu'il n'y a point de mal.

— Oui, mais si Corny allait...

— Il n'osera pas, dit la mère; et à présent, monsieur, éteignez cette lumière, et mettez-vous au lit tout habillé. Elles me conduisirent dans une petite chambre à coucher, vraiment misérable, mais qui dans cette partie du pays passait pour belle : — Couchez-vous ici, et attendez que nous vous appelions. Elles emportèrent la lumière, et me laissèrent livré à mes réflexions, qui n'étaient rien moins qu'agréables. Il pouvait y avoir deux heures que je veillais, quand j'entendis marcher, puis parler bas sous la fenêtre, et bientôt après frapper à coups redoublés à la porte, qu'on cherchait à enfoncer. A tous momens, je m'attendais à la

voir céder, lorsque la mère descendit à demi-habillée, une lumière à la main, accourut à moi, et me dit de la suivre. J'obéis et avant de sortir de ma chambre, elle ouvrit la fenêtre toute grande, elle me conduisit par une espèce d'escalier ou plutôt d'échelle, dans une petite chambre, où je trouvai Catherine assise sur son lit et à demi-vêtue.

— O ma mère! ma mère! s'écria Catherine.

— Il le faut, mon enfant, répondit la mère. Et elle me dit de me glisser dans le lit de sa fille, et de m'enfoncer sous les couvertures du côté de la ruelle.

— Laissez-moi me vêtir davantage, ma mère.

— Non, non, ils auraient des soupçons, et feraient alors des recherches; c'est votre mère qui vous l'ordonne.

La pauvre enfant était toute rouge de pudeur et de confusion.

— Non, répondis-je, si Catherine ne le veut pas, je n'achèterai pas mon salut à ce prix.

— Si, si, s'écria Catherine, je n'y pense plus; ces mots suffisent, venez vite.

CHAPITRE VI.

Il n'y avait pas de temps à perdre en excuses, et passant au-dessus de Catherine, je m'enfonçai sous les draps à côté d'elle. Sa mère descendit précipitamment, et elle arriva à la porte juste au moment où l'on venait de réussir à l'enfoncer, et douze hommes armés se précipitèrent dans l'intérieur, le visage noirci.

— Doux Jésus! que voulez-vous? cria l'hôtesse.

— Le sang du collecteur des dîmes, et nous l'aurons, répondirent les O'Tooles.

— Pas dans ma maison... pas dans ma maison! Emmenez-le du moins; promettez-moi de l'emmener.

— Oui, brave femme, nous l'emmènerons, et vous ne le verrez, ni ne l'entendrez; montrez-nous seulement où il est.

— Il dort, répondit-elle en indiquant la porte de la chambre où je m'étais couché.

Les O'Tooles se précipitèrent dans la chambre, mais ils trouvèrent le lit vide et la fenêtre ouverte. — L'oiseau est déniché, mais il ne saurait être bien loin. — En avant, camarades !

— Parbleu, je crois, en effet, qu'il n'est pas loin, mistress Mac Shane; ainsi donc, avec ou sans votre permission, nous allons visiter un peu les lieux.

— Oh ! de tout mon cœur, monsieur Jerry O'Toole; si vous pensez que je sois femme à cacher un collecteur, regardez partout où vous voudrez.

La petite troupe, conduite par Jerry O'Toole, qui avait pris la lumière des mains de mistress Mac Shane, monta l'échelle qui conduisait à l'étage supérieur, et comme j'étais couché à côté de Catherine, je sentis qu'elle tremblait de frayeur. Après avoir examiné tous les coins et recoins qu'ils purent découvrir, ils arrivèrent devant la chambre de mistress Mac Shane.

— Oh ! entrez, monsieur O'Toole, entrez, ne vous gênez pas. Il est bien croyable que j'aie caché un collecteur de dîmes dans mon lit... cherchez, je vous prie... Et mistress Mac Shane montra le chemin.

Toutes les parties de la maison avaient été visitées, à l'exception du petit grenier où couchait Catherine; et la bande s'arrêta devant la porte.

— Il faut chercher, dit O'Toole d'un air farouche.

— Chercher dans la chambre de ma fille! — Très-bien, cherchez, si cela vous amuse. Belle histoire à raconter, vraiment, que six grands gaillards allant tirer une pauvre fille de son lit pour chercher un collecteur de dîmes. Cela vous fera beaucoup d'honneur; et vous, Corny O'Toole, c'est un excellent moyen de vous mettre dans ses bonnes graces, quand vous lui demanderez de fixer le jour du mariage. Fi! permettre que votre future soit relancée jusque dans son lit par une douzaine d'hommes! Que direz-vous à Catherine pour vous excuser, quand vous lui faites l'injure de supposer qu'elle peut avoir reçu dans son lit un collecteur! Pensez-vous que vous aurez jamais le consentement ou la bénédiction de sa mère?

— Personne n'entrera dans la chambre de Catherine, s'écria Corny O'Toole, animé par les sarcasmes de mistress Mac Shane.

— Très-bien, Corny, voilà qui est parler; ce n'est pas une femme comme moi qu'on doit suspecter. Vous, Corny, entrez, entrez tout seul; vos compagnons n'auront plus rien à dire.

— Eh bien! à la bonne heure, dirent-ils tous, et mistress Mac Shane ouvrit la porte.

Catherine se souleva sur son coude en tenant le drap jusqu'à son cou, et dès qu'ils en-

trèrent, elle dit : — Oh! Corny, Corny, voilà comme vous me traitez.

Corny, les yeux fixés sur sa belle, n'avait pas la pensée de les porter ailleurs.

— Mon Dieu, Catherine, est-ce ma faute? Jerry l'a voulu.

— Êtes-vous content, Corny? demanda mistress Mac Shane.

— Certes, j'étais bien sûr, avant d'entrer, que Catherine n'aurait reçu personne dans sa chambre.

— Allons, bonsoir, Corny, dit Catherine, demain nous causerons.

Mistress Mac Shane sortit alors, croyant que Corny allait la suivre; mais il ne put s'y décider et s'approcha du lit. Craignant, s'il passait son bras autour d'elle, qu'il ne me sentît, Catherine se leva et se laissa embrasser. Heureusement la lumière n'était pas dans la chambre, autrement j'aurais été découvert, car ce mouvement dérangea le drap qui me couvrait. Elle repoussa alors Corny, qui sortit en fermant la porte après lui. Dès que Catherine entendit qu'ils étaient tous descendus, elle s'élança hors du lit, et courut s'enfermer dans la chambre de sa mère. Bientôt après, je les entendis partir : mistress Mac Shane remonta aussitôt. Elle commença par aller à sa chambre où la pauvre

Catherine pleurait à chaudes larmes. J'étais levé quand elle vint dans la chambre de Catherine chercher le reste de ses vêtemens, et cinq minutes après elles revinrent ensemble. J'étais assis sur le bord du lit quand elles entrèrent; la pauvre fille devint toute rouge en me voyant.

— Catherine, lui dis-je, suivant toutes les probabilités vous m'avez sauvé la vie, et je ne saurais vous exprimer ma reconnaissance... Je regrette seulement que votre modestie ait été mise à une si dure épreuve.

— Si Corny vient à le savoir, je suis perdue! s'écria Catherine en sanglotant de nouveau.

— Vous n'avez fait qu'obéir à votre mère, ma chère enfant. Vous avez sauvé un innocent au risque de perdre votre réputation et votre amant. Croyez que je ne l'oublierai pas. — Mais à présent, mistress Mac Shane, que faut-il faire? Je ne puis rester ici.

— Non, il faut partir, et au plus vite. Attendez seulement dix minutes; ils auront alors abandonné leurs recherches, et seront retournés chez eux... La route d'E... (c'était la poste d'où je venais) est la meilleure que vous puissiez prendre. Ne vous arrêtez point en chemin, il n'y a point de sûreté pour vous ici.

— Je suis bien convaincu que ce coquin de

Macdermott ne me laissera pas qu'il ne se soit débarrassé de moi. — Je tirai ma bourse dans laquelle il restait encore près de vingt guinées; j'en pris dix. — Mistress Mac Shane, lui dis-je, je vous laisse mon porte-manteau que vous m'enverrez par occasion, si vous apprenez que je me suis échappé. S'il en arrive autrement, l'argent est mieux placé dans vos mains que dans celles des misérables qui m'assassineront. Catherine, Dieu vous bénisse! Vous êtes une bonne fille et Corny O'Toole sera un heureux mortel, s'il sait vous apprécier.

Je dis alors adieu à Catherine, et elle me permit de l'embrasser. Des larmes coulèrent le long de ses joues lorsque je sortis de sa chambre avec sa mère. Mistress Mac Shane regarda soigneusement par la fenêtre, tenant la lumière pour s'assurer s'il n'y avait personne dans les environs; puis elle ouvrit la porte, en invoquant pour moi tous les saints du Paradis; elle me serra la main, et je partis. La nuit était fort sombre, et en sortant de la maison, je fus obligé de marcher à tâtons, car je ne pouvais distinguer aucun objet. J'avançai, un pistolet chargé à chaque main, et je gagnai, à ce que je crus, la grande route d'E.... ; mais je fis une cruelle méprise, et trompé par l'obscurité complète et par les sinuosités du chemin, je pris,

au contraire, la route de Mount-Castle. Dès que je fus sorti des maisons et des enclos, je vis un peu plus clair, et je pus distinguer la route. J'avais fait quatre à cinq milles, quand j'entendis des pas de chevaux, et deux hommes passèrent à côté de moi. Je demandai si c'était bien le chemin d'E..... ? On se parla bas, puis une voix sourde me répondit :

— Vous y êtes !

— Je continuai mon chemin, charmé de voir que je ne m'étais pas trompé, et me demandant pourquoi ces deux hommes étaient sur la route à une pareille heure. Dix minutes après, je crus entendre de nouveau des pas de chevaux ; il me vint à l'idée que c'étaient des voleurs de grand chemin qui revenaient sur leurs pas pour me dépouiller. J'armai mes pistolets, déterminé à vendre chèrement ma vie, et j'attendis leur approche avec anxiété; mais ils parurent se tenir à une certaine distance; car le bruit n'augmenta pas. Au bout d'une demi-heure, je me trouvai devant deux routes, et je ne savais laquelle prendre. Je m'arrêtai : — on n'entendait plus rien. Je pris au hasard le chemin à gauche, et j'arrivai sur le bord d'un large ruisseau qui traversait la route. Il n'y avait pas de pont, il faisait trop sombre pour que je pusse apercevoir les grosses pierres placées de distance en

distance. J'avais traversé la moitié du ruisseau, quand je reçus, par derrière, sur la tête, un coup qui me fit chanceler. Je me retournai, mais avant que je pusse voir mon assaillant, un second coup me fit tomber dans l'eau sans connaissance.

CHAPITRE VII.

—

Quand je revins à moi, je me trouvai dans l'obscurité, mais sans savoir où. Je me levai un moment pour reprendre mes esprits; mais l'effort était trop pénible; je retombai, et je restai dens un état de demi-stupeur. A la longue cependant, je repris tout-à-fait connaissance, et je pus me mettre sur mon séant. Je m'aperçus que j'avais pour lit deux ou trois bottes de paille. J'étendis les bras autour de moi; j'ouvris les yeux que j'avais refermés; mais impossible de percer les ténèbres. Tout était noir comme l'Érèbe. Je me levai alors tout-à-fait,

et étendant mes mains devant moi, je fis cinq ou six pas d'un côté, jusqu'à ce que j'arrivasse à un mur. Je suivis le mur dans une longueur d'environ vingt pieds, et alors je sentis du bois; en tâtonnant je découvris que c'était une porte. Je fis alors le tour des murs, et je sentis de l'autre côté des planches à bouteilles qui étaient vides, puis je me retrouvai près de la paille qu'on avait étendue. J'étais donc dans une cave qui ne servait plus, mais au pouvoir de qui? Je me rassis sur la paille, et, comme on peut se l'imaginer, mes réflexions n'étaient rien moins qu'agréables. Etais-je au pouvoir de Macdermott ou de Melchior? j'en étais convaincu; mais ma pauvre tête était trop malade pour pouvoir réfléchir longtemps, et je tombai bientôt dans une espèce de torpeur pendant laquelle les formes de Macdermott, de Catherine, de Melchior et de Fléta, passaient successivement devant moi. Je ne saurais dire combien de temps je restai dans cet état, mais je fus éveillé par la clarté d'une lumière qui me donnait dans les yeux. Je me levai aussitôt, et je vis Melchior dans son costume de bohémien, comme au moment où j'avais pris congé de lui.

— C'est donc à vous, lui dis-je, que je suis redevable de ce traitement?

— Non, pas à moi. Je ne commande pas ici;

mais je vous ai reconnu quand on vous a transporté ici, et étant employé au château, je me suis chargé des fonctions de geôlier, afin de vous servir s'il était possible.

Je sentais, je savais qu'il en imposait; mais un moment de réflexion me fit comprendre que, pour le moment, il valait mieux temporiser.

— A qui donc le château appartient-il, Melchior?

— A sir Henry de Clare.

— Et quel peut être son motif pour me traiter ainsi?

— Je puis vous le dire, parce que la chose me concerne. Vous vous rappelez la petite fille, Fléta, qui quitta le camp avec vous. Elle est placée quelque part sous votre protection.

— Eh bien! soit; mais je n'en devais compte qu'à vous.

— Oui; mais, moi, j'en devais compte à sir Henry; et quant à tout ce que je pus dire, ce fut qu'elle se portait bien; il ne fut pas content, car des raisons de famille lui font maintenant désirer vivement de l'avoir auprès de lui; et d'ailleurs, c'est dans l'intérêt de l'enfant; il est plus que probable qu'elle sera son héritière, car il a reconnu que c'est une de ses proches parentes.

— A merveille, Melchior; mais alors pourquoi ne m'avoir pas écrit pour me dire tout cela? pourquoi me traiter de cette manière? Encore une question. Comment m'a-t-il reconnu pour celui qui a pris soin de cette petite? Répondez-moi, Melchior.

— Je commencerai par votre dernière question. Il savait par moi votre nom, et le hasard voulut qu'un de ses amis se trouvât avec vous dans la voiture qui vous amenait en Irlande; la même personne vous vit aussi à l'hôtel de la poste, et en donna avis. Sir Henry, qui est un homme violent, et qui exerce ici une autorité presque royale, s'est mis dans la tête de vous retenir prisonnier jusqu'à ce que vous ayez rendu l'enfant. Vous vous souvenez que vous refusâtes de dire à son agent, à la personne dont je vous donnai l'adresse, où elle était; et, dans son dépit, il s'est décidé à se faire justice lui-même.

— C'est ce dont il se repentira quelque jour, s'il y a des lois dans le pays.

— Il y a des lois en Angleterre, mais très-peu de ce côté-ci, et sir Henry n'a rien à en craindre. Il n'y a point d'officier de justice qui oserait approcher de cinq milles du château, car il sait bien qu'il lui en coûterait la vie, et sir Henry ne le quitte jamais d'un bout de

l'année à l'autre. Vous êtes en son pouvoir, et tout ce qu'il demande, c'est l'adresse de l'enfant et un ordre de vous pour qu'on la lui remette. Vous ne sauriez y trouver rien à redire, puisqu'il est son plus proche parent. Si vous obéissez, je ne doute pas que sir Henry ne vous fasse toutes les réparations possibles pour ce qu'il y a de dur dans ses procédés actuels, et qu'il ne se montre par la suite votre sincère ami.

— Il faut que j'y songe, répondis-je ; à présent, je me sens trop mal pour dire un mot.

— Je le craignais, et c'est pour cela que j'ai obtenu la permission de vous parler. Attendez un moment.

Melchior posa la lumière, sortit et ferma la porte à clef. Je vis, en regardant autour de moi, que je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. J'étais dans une cave qui, selon toutes les apparences, ne servait plus depuis longtemps. Melchior revint bientôt suivi d'une vieille femme qui portait un panier et une cruche d'eau. Elle étancha le sang qui coulait de ma tête, et pansa mes blessures. Elle sortit ensuite en laissant le panier.

— Il y a quelques provisions dans ce panier, dit Melchior; mais je présume, Japhet, que vous conviendrez avec moi qu'il vaut mieux se

rendre aux désirs de sir Henry, que de rester dans cet horrible trou.

— Rien n'est plus vrai, Melchior; mais, dites-moi, je vous prie, comment êtes-vous ici? Où est Nattée, et comment se fait-il, qu'après avoir quitté le camp, vous soyez déchu au point d'être obligé de servir un sir Henry de Clare?

— Dans ma jeunesse j'ai mené une vie désordonnée, et, pour vous tout avouer, je suis au pouvoir de cet homme. Il m'a ordonné de venir, et je suis venu. Il me retient ici.

— Et Nattée?

— Nattée est avec moi; elle n'est pas très-heureuse dans sa position actuelle, mais c'est un homme violent, dangereux, implacable, et je n'ose pas lui désobéir. Je vous conseille en ami de faire ce qu'il désire.

— J'y songerai. Je ne suis pas de ces gens qui se laissent mener. Après la manière dont sir Henry m'a traité, il concevra que je ne sois pas merveilleusement disposé pour lui. Et puis, comment saurais-je que Fléta est sa parente?

— Je ne puis vous en dire davantage, Japhet. Tout ce que je souhaite, c'est que vous vous tiriez sain et sauf de ses mains.

— Vous pouvez m'aider, en tout cas.

— Je n'oserais.

— Alors vous n'êtes plus le Melchior que j'ai connu.

— Il faut vous soumettre au destin. Je ne puis rester plus long-temps; vous trouverez dans ce panier tout ce dont vous avez besoin. Je ne crois pas qu'on me permette de revenir avant demain.

Melchior me laissa alors à mes réflexions.

CHAPITRE VIII.

—

Était-il possible que Melchior dît la vérité? Non; je ne pouvais douter qu'il ne fût lui-même sir Henry de Clare. J'étais en son pouvoir, et qu'en pouvait-il résulter? Il me retiendrait sans doute; mais il n'oserait me faire périr; il n'oserait! Je sentais mon cœur défaillir quand je considérais où j'étais, et combien il lui serait facile de se défaire de moi, s'il le voulait, sans que jamais on pût savoir ce que j'étais devenu. J'étais si épuisé de fatigue que je ne tardai

pas à m'endormir. Je dus dormir long-temps, car lorsque je me réveillai, la chandelle avait brûlé jusqu'au bout; j'étais dans les ténèbres. Heureusement j'en trouvai une autre dans le panier avec tout ce qu'il fallait pour l'allumer, et comme je me sentais très-faible, je pris un peu de vin qui était excellent, et je mangeai. Je venais à peine de finir mon léger repas, quand la clef tourna de nouveau dans la serrure, et je vis reparaître Melchior.

— Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, Japhet?

— Aujourd'hui! Les jours et les nuits ne sont-ils pas les mêmes pour moi?

— C'est votre faute. Avez-vous réfléchi à ma proposition?

— Oui, et voici ma réponse. Que sir Henry me donne la liberté, qu'il vienne en Angleterre, qu'il prouve sa parenté avec Fléta, et je la remets entre ses mains. Que peut-il demander de plus?

— Il aura de la peine à y consentir, car une fois en Angleterre, vous pourriez le faire arrêter.

— Non, sur mon honneur, je n'en ferai rien.

— Il ne le croira pas.

— Alors c'est qu'il juge des autres par lui-même.

— N'avez-vous point d'autres conditions à proposer ?

— Non.

— Je vais lui porter votre message ; demain, je vous dirai sa réponse.

Melchior remplaça mon panier de provisions par un autre et me quitta. J'avais alors recouvré mes forces, et j'étais décidé à prendre quelque mesure énergique, sans savoir laquelle. Je réfléchis toute la nuit, et le lendemain matin, du moins dans mon idée, je me mis à attaquer le panier. Soit ennui, soit faiblesse, je bus un peu trop de vin, et j'avais la tête montée quand Melchior revint me voir.

— Sir Henry n'accepte pas, me dit-il ; je m'y attendais. J'en suis fâché, très-fâché.

— Melchior, répondis-je en me levant, cessons cette comédie ; je ne suis pas aussi ignorant que vous le supposez. Je sais qui est Fléta, et qui vous êtes.

— En vérité ?

— Oui. Vous, Melchior, vous êtes sir Henry de Clare ; vous avez hérité des domaines de votre frère aîné, lorsqu'il est mort en tombant de cheval à la chasse.

Melchior parut étonné.

— En vérité! répéta-t-il; continuez, je vous prie. Vous faites de moi un grand seigneur.

— Non, dites plutôt un misérable.

— Comme il vous plaira; maintenant ferez-vous une *lady* de Fléta?

— Oui. Elle est votre nièce. (Melchior tressaillit.) Votre agent, Maccdermott, envoyé pour découvrir la demeure de Fléta, a cherché à me faire massacrer en me faisant passer pour un collecteur de dîmes.

— Voilà des nouvelles d'une haute importance; mais le point difficile serait de fournir des preuves.

— En aucune manière, répondis-je, excité par la colère et par le vin; j'en ai de positives. J'ai vu sa mère, et je puis prouver la naissance de l'enfant par le collier qui était à son cou lorsque vous parvîntes à l'enlever.

— Le collier! s'écria Melchior.

— Oui, le collier remis entre mes mains par votre femme au moment de notre séparation.

— La malheureuse!

— La malheureuse! C'est vous qui vous êtes rendu coupable d'atrocités semblables, et qui vous voyez découvert!

— Eh bien! n'avez-vous plus rien à dire?

— Non, car je pourrais compromettre d'autres personnes, et c'est ce que je ne ferai pas,

répondis-je, car je sentais que j'en avais déjà trop dit.

— Vous n'avez pas craint, du moins, de vous compromettre vous-même, reprit Melchior; maintenant retenez bien que tant que... mais n'importe... et il sortit précipitamment.

J'eus le temps de réfléchir à mon imprudence. L'expression de la figure de Melchior, lorsqu'il me quitta, était celle d'un démon. Quelque chose me disait de me préparer à la mort, et je n'avais pas tort. Le lendemain Melchior ne vint pas; le jour suivant, pas d'avantage. Mes provisions étaient épuisées; il ne me restait qu'un peu de vin et d'eau. L'idée me vint que j'allais mourir de faim. Aucun moyen d'évasion; je n'avais ni arme, ni couteau, pas même un canif. Enfin je me dis que, quoique je fusse dans une cave, ma voix pourrait se faire entendre, et je résolus de tenter ce dernier effort. J'allai à la porte, et je me mis à crier de toutes mes forces : Au meurtre! au meurtre!... Je continuai mes cris jusqu'à ce que je tombasse, épuisé de fatigue. Je sus plus tard qu'ils avaient été entendus des domestiques. Cette nuit-là, et tout le jour suivant, je répétai mes cris de temps en temps. J'étais anéanti; il y avait près de deux jours que je n'avais pris de nourriture, et il ne me restait plus une goutte de vin ni

d'eau. Je m'assis, la langue sèche, la tête en feu, attendant que j'eusse la force de crier encore, quand j'entendis des pas approcher. La porte s'ouvrit, et j'aperçus deux hommes qui avaient d'énormes maillets à la main; l'un d'eux portait une lumière.

— C'en est donc fait de moi, m'écriai-je, et je ne saurai jamais qui est mon père! Venez, assassins; achevez votre ouvrage. Ne me faites pas languir.

Les deux hommes s'avancèrent sans dire un mot. Celui qui portait une lanterne la posa par terre, et il levait son maillet de ses deux mains, lorsque son compagnon, qui était derrière lui, leva aussi son arme et l'étendit mort à ses pieds.

CHAPITRE IX.

—

— Silence, dit une voix qui m'était bien connue, quoique la figure fût complétement

déguisée. C'était Timothée ! Silence, Japhet, ajouta-t-il à voix basse ; il y a encore beaucoup de danger ; mais je vous sauverai, ou nous périrons ensemble. Prenez le maillet. Melchior attend en dehors.

Timothée mit la lumière derrière les planches à bouteilles, pour qu'elle jetât moins de clarté, et il me conduisit vers la porte, en me disant à l'oreille : — Quand il entrera, nous nous assurerons de lui.

Melchior parut bientôt.

— Eh bien ! est-ce fini ? dit-il en s'avançant vers Timothée et en passant à côté de moi.

D'un seul coup je l'étendis à terre sans connaissance.

— Cela suffit, dit Timothée ; maintenant partons vite.

— Pas avant qu'il ait pris ma place, repris-je en fermant la porte à double tour... A présent il pourra apprendre ce que c'est que de mourir de faim.

Je suivis alors Timothée par un passage qui conduisait hors du château ; c'était par là que son compagnon et lui avaient été introduits.

— Nos chevaux sont à deux pas, dit Timothée, car nous avions stipulé que nous quitterions le pays aussitôt après l'affaire faite.

Il faisait nuit quand nous nous trouvâmes en plein air. Nous montâmes à cheval, et nous partîmes en diligence. Arrivé près du relais que je ne connaissais que trop bien, je me décidai à descendre chez mistress Mae Shane ; j'étais si faible qu'il m'eût été impossible d'aller plus loin. Mais il fallait avoir de la prudence, et nous quittâmes la grande route, de sorte que nous mîmes pied à terre derrière la maison de mistress Mac Shane. J'allai à la fenêtre de la chambre à coucher où je m'étais blotti, et je frappai doucement à plusieurs reprises. A la fin, Catherine parut.

— Puis-je entrer, Catherine? lui dis-je; je suis presque mort de fatigue et d'épuisement.

— Attendez, répondit-elle, je vais ouvrir la porte de derrière, il n'y a personne ici ce soir. Il est de trop bonne heure pour eux.

J'entrai, suivi de Timothée, et sur le seuil je m'évanouis. Dès que j'eus repris mes sens, mistress Mac Shane me fit monter dans sa propre chambre, et je fus bientôt en état de prendre un peu de nourriture dont j'avais tant besoin. Je racontai ce qui s'était passé à mistress Mac Shane et à Catherine que mon récit fit frémir.

— Vous ferez bien d'attendre un peu avant de vous mettre en route, dit la bonne hôtesse;

il est à présent neuf heures, et tout le monde va être sur pied jusqu'à onze. Je vais donner à manger à vos chevaux, et quand vous serez à cinq milles d'ici, vous pourrez vous considérer comme hors de danger. Saints bienheureux ! que vous l'avez échappé belle !

L'avis était trop bon pour n'être pas suivi, et j'étais si las que je fus bien aise que la prudence fût du côté du repos. Je me jetai sur le lit de mistress Mac Shane, tandis que Timothée veillait sur moi. Je reposai un peu, et la bonne hôtesse vint me réveiller et me dire qu'il était temps de partir. Catherine vint ensuite.

— Monsieur, me dit-elle, j'aurais une grace à vous demander, et j'espère que vous ne me la refuserez pas.

— Catherine, demandez ce que vous voudrez, et si la chose est en mon pouvoir, soyez sûre qu'elle vous sera accordée.

— Eh bien ! monsieur, reprit la brave fille, vous savez si j'ai fait violence à mes sentimens pour vous servir, en ferez-vous autant pour moi ? Je ne puis supporter l'idée qu'un membre, quelque pervers qu'il soit, de la famille qui m'a élevée, périsse d'une manière si misérable, et sans même recevoir l'absolution. Voulez-vous me donner la clef du cachot de sir

Henry de Clare, pour qu'il puisse être mis en liberté dès que vous serez hors de tout danger? Je sais qu'il ne mérite aucune pitié de votre part; mais c'est une mort affreuse, et puis c'est une chose horrible de mourir si chargé de crimes!

— Catherine, lui dis-je, je vous tiendrai parole. Voici la clef; portez-la demain matin à lady de Clare, et dites-lui que c'est Japhet Newland qui la lui envoie.

— Oh! merci, monsieur, que Dieu vous bénisse... Adieu, monsieur, dit mistress Mac Shane; vous n'avez pas de temps à perdre.

Nous fîmes presser le pas à nos petits bidets, et ce ne fut qu'au bout de six milles, lorsque nous nous jugeâmes comparativement en sûreté, que nous leur laissâmes reprendre haleine. J'étais moi-même harassé, et ce fut à peine si je prononçai une parole jusqu'au relais suivant où je trouvai tout le monde endormi. A force de frapper néanmoins, nous parvînmes à réveiller l'hôte; nos chevaux furent mis à l'écurie, et nous pûmes nous étendre sur un lit qui se trouvait libre. Quelque mal que nous fussions, je n'avais jamais dormi d'un si bon somme, et je m'éveillai entièrement remis de mes fatigues. Le lendemain matin j'exprimai l'intention de prendre la poste jusqu'à Dublin,

et je demandai à Timothée ce que nous ferions des chevaux.

— Ils appartiennent au château, répondit-il.

— Alors, au nom du ciel, qu'ils retournent au château; car je ne veux rien de cet horrible lieu.

Nous expliquâmes à l'hôte que les chevaux devaient être renvoyés, et que l'homme qui les reconduirait serait bien payé. Il me revint alors à l'esprit que ce serait une excellente occasion d'écrire à Melchior, autrement sir Henry. Je ne sais pourquoi, mais mon animosité contre lui s'était calmée, et je ne pensais pas à le traduire devant les tribunaux. Je crus pourtant à propos de l'effrayer; j'écrivis donc la lettre suivante :

« SIR HENRY,

» Je vous renvoie vos chevaux en vous re-
» merciant, attendu qu'ils nous ont servi à nous
» tirer de vos griffes. Votre réputation et votre
» vie sont maintenant en mon pouvoir, et il
» me faut une vengeance éclatante. Votre pro-
» jet de m'assassiner sera prouvé jusqu'à l'évi-
» dence par mon ami Timothée, à qui vous
» eûtes recours sans le savoir, et qui accompa-
» gna votre bohémien. Vous ne pouvez échap-
» per à la justice; préparez-vous donc à subir

» l'infame châtiment dû à vos crimes, car mon
» intention n'est pas de vous épargner.

» Tout à vous,

» JAPHET NEWLAND. »

Après avoir donné ma lettre au garçon qui devait reconduire les chevaux, nous finîmes notre déjeûner et nous prîmes une chaise de poste jusqu'à Dublin, où nous arrivâmes assez tard dans la soirée. Pendant la route, je priai Timothée de me raconter ce qui lui était arrivé, et par quel heureux hasard il avait pu venir si à propos à mon secours.

— Si vous vous rappelez, Japhet, me dit-il, vous aviez reçu de moi une ou deux lettres sur les mouvemens du bohémien, et je vous faisais part de son projet d'enlever la petite Fléta de sa pension. Ma dernière lettre, dans laquelle je vous informais qu'il avait réussi à se ménager l'entrée de la pension de demoiselles de Brentfort, ne put vous être remise, puisque j'appris par votre billet que vous étiez parti le même soir. Le bohémien que je ne connaissais que sous le nom de Will, me demanda quel nom on avait donné à la petite fille, et je répondis *Smith*, persuadé que dans un pensionnat nombreux il ne pouvait manquer d'y avoir au moins une jeune personne de ce nom. Agis-

sant en conséquence, il s'informa auprès d'une bonne qu'il gagna s'il y avait une miss Smith dans la pension ; elle répondit qu'il y en avait deux, l'une de seize ans, et l'autre de douze. Il va sans dire que la dernière fut choisie. Will m'avait vu en livrée ; il résolut de s'en procurer une de son côté, de louer une voiture, d'aller à Brentford, et de dire à la maîtresse qu'il venait chercher miss Smith précipitamment, parce que vous étiez à toute extrémité, et que vous désiriez la voir avant de mourir ; mais avant de faire cette démarche, il écrivit à Melchior pour lui demander ce qu'il faudrait faire quand l'enfant serait entre ses mains. La réponse de Melchior ne se fit pas attendre. Il avait alors découvert que vous étiez en Irlande et que vous vous prépariez à aller le voir ; peut-être étiez-vous déjà en son pouvoir, car j'ignore combien de temps vous êtes resté enfermé ; mais la réponse lui enjoignait de se rendre immédiatement auprès de son maître qui aurait sans doute besoin de ses services, services qui seraient bien payés. Il était alors si intime avec moi, qu'il ne me cacha rien ; il me montra la lettre, et je lui demandai s'il soupçonnait quelle était la nature de ces services qu'on attendait de lui. Il me répondit que rien n'était plus clair ; que c'était quelqu'un dont on

voulait se débarrasser. Je pensai sur-le-champ que s'il en était ainsi, ce devait être vous, et je lui offris de l'accompagner. Il fit quelques difficultés, mais enfin il y consentit. Quatre jours après, nous étions au château. Will se rendit auprès de Melchior qui lui expliqua ses volontés. Will lui dit qu'il avait un compagnon dont le concours pourrait être nécessaire, et il ajouta qu'il répondait de moi comme de lui-même. Melchior voulut me voir; je tremblais qu'il ne me reconnût, mais mon déguisement me tira d'affaire, et je répondis à ses questions d'un ton brusque et saccadé qui le satisfit. La récompense était deux cents livres sterling à partager entre nous; et comme il parut convenable que personne ne pût nous voir après le coup fait, des chevaux furent préparés pour notre fuite. Vous savez le reste. Je voulais m'assurer que c'était bien vous avant d'assommer mon coquin, et le son de votre voix ainsi que la clarté de la lanterne m'eurent bientôt convaincu. Grâce à Dieu, Japhet, j'ai pu vous être bon à quelque chose!

— Et vous me connaissez trop bien, mon cher Timothée, pour croire que j'oublie jamais un pareil service. A présent, il faut commencer par nous assurer où se trouve le testament de feu sir William. Nous pouvons le lire pour un

shilling (1), et nous y découvrirons peut-être les motifs de la conduite de Melchior; car, pour moi, elle est toujours inexplicable.

— Les testamens faits en Irlande sont-ils déposés ici ou à Londres, à Doctor's-Commons?

— A Dublin, je crois.

Mais, à mon arrivée à Dublin, je me sentis si mal que je fus obligé de me mettre au lit. Une fièvre ardente se déclara. Timothée me soigna avec une sollicitude vraiment fraternelle : je fus dix jours sans pouvoir quitter le lit. J'étais assis pour la première fois sur une chaise longue auprès du feu, lorsqu'on m'apporta le petit porte-manteau que j'avais laissé à la garde de mistress Mac Shane. Timothée en l'ouvrant trouva ce billet de Catherine.

« Mon cher monsieur,

» On dit qu'il s'est passé de terribles choses
» au château, et que sir Henry s'est brûlé la cer-
» velle ou s'est coupé la gorge, je ne sais pas
» trop bien lequel. M. Macdermott est passé en
» grande hâte, mais il n'a rien dit à personne.
» Je vous donnerai de plus grands détails dès
» que j'en aurai. Le lendemain de votre départ,

(1) C'est le droit qu'on paie pour lire un testament à *Doctor's-Commons*, où on les dépose tous. — *Note du Trad.*

» j'allai au château, et je donnai la clef à lady
» de Clare, qui était bien inquiète de n'avoir pas
» vu sir Henry depuis si long-temps. On vou-
» lait me retenir après qu'on l'eut trouvé dans
» la cave avec un homme mort, mais deux
» heures après on me dit de m'en aller et de me
» taire. C'est, dit-on, après le retour des che-
» vaux que sir Henry s'est tué. Je suis retournée
» au château, mais Macdermott avait donné
» l'ordre de ne laisser entrer personne.

» Votre servante,

» CATHERINE MAC SHANE. »

— Certes, voilà du nouveau, m'écriai-je en passant la lettre à Timothée. C'est mon épître menaçante qui l'aura poussé à cet acte de folie.

— Très-probablement; mais, après tout, c'est ce que le misérable pouvait faire de mieux.

— Ce n'est pas dans cette intention que je lui avais écrit; je ne voulais que l'effrayer, et faire rendre justice à la petite Fléta. — Pauvre enfant! quel plaisir j'aurai à la voir!

CHAPITRE X.

—

Le lendemain, les journaux annoncèrent le suicide de sir Henry de Clare; on ajoutait qu'on n'en connaissait point la cause. Dès que je pus sortir, je courus lire le testament de feu sir William. Il était très-court : sir William donnait ses biens propres à sa femme et faisait quelques legs; du reste, je découvris qu'une très-petite portion des domaines était substituée, et que le reste devait appartenir non seulement aux héritiers mâles, mais, à défaut d'héritiers mâles, à l'aînée des femmes, avec cette clause que, si elle venait à se marier, le mari prendrait le nom de Clare. Le mystère était donc expliqué, et voilà pourquoi Melchior avait enlevé l'enfant de son frère. Satisfait de ma découverte, je résolus de partir immédiatement pour l'Angleterre, de chercher la douairière lady de Clare, et de remettre toute l'affaire entre les mains de M. Masterton. Heureusement Timothée avait

assez d'argent pour payer toutes mes dépenses, autrement j'aurais été obligé d'attendre de nouvelles lettres de crédit, ayant épuisé les miennes avant d'arriver à Dublin. Nous arrivâmes à Londres sains et saufs, et je me rendis chez moi, où je trouvai Harcourt qui était très-inquiet de ne pas avoir de mes nouvelles. Le lendemain, je courus chez mon vieil ami Masterton à qui je racontai mes aventures.

— A merveille, Newland, me dit-il, dès que j'eus fini. Maintenant je parierais dix contre un que vous trouverez votre père. Votre vie ferait déjà un assez bon roman; continuez, et l'intérêt du moins n'y manquera pas.

Malgré ma conviction que j'avais découvert la famille de Fléta, et mon impatience de lui apprendre cette heureuse nouvelle, je résolus de ne point la voir que tout ne fût terminé à ma satisfaction. M. Masterton eut bientôt trouvé la résidence de la douairière lady de Clare; c'était Richemond, et il s'y rendit avec moi. On nous conduisit dans le salon, et, à mon grand plaisir, je reconnus la belle dame à laquelle j'avais vu les boucles d'oreilles semblables au collier de Fléta. Je crus qu'il valait mieux laisser M. Masterton entamer l'entretien.

— Vous êtes, madame, la veuve de sir William de Clare? La dame s'inclina. Vous m'ex-

excuserez, madame; mais les motifs les plus pressans m'obligent à vous adresser quelques questions qui autrement pourraient vous paraître indiscrètes. Savez-vous que son frère sir Henry de Clare est mort?

— Non, monsieur; je jette rarement les yeux sur un journal, et il y a long-temps que je n'ai aucune relation en Irlande. Puis-je vous demander de quoi il est mort?

— Il s'est suicidé, madame.

Lady de Clare se couvrit la figure de ses deux mains. — Dieu lui pardonne! dit-elle à voix basse.

— Lady de Clare, votre mari et son frère vivaient-ils en bonne intelligence? C'est un point qu'il est important d'éclaircir.

— Pas très-bonne. Il y avait même bien des années qu'ils ne se voyaient ni ne se parlaient plus. Nous ne savions pas ce qu'il était devenu.

— Y avait-il des motifs à cette désunion?

— Beaucoup, monsieur, de la part du frère aîné, aucun de la part de sir Henry qui fut traité avec la plus grande tendresse jusqu'au moment où... lady de Clare s'arrêta... jusqu'au moment où il se conduisit très-mal à son égard.

Comme nous l'apprîmes ensuite, Henry de Clare avait dissipé le petit héritage que lui avait laissé son père, et depuis lors il n'avait pas cessé d'éprouver la libéralité de son frère

aîné, jusqu'à ce qu'il eût tenté de séduire lady de Clare, ce qui avait détruit tous rapports entre eux.

— A présent, madame, il faut que j'aborde un sujet pénible. Vous aviez une fille, comment l'avez-vous perdue? Croyez que je ne renouvelle pas vos douleurs sans de pressans motifs.

— Hélas! monsieur, elle était à jouer dans le jardin. Sa nourrice, craignant le froid, la quitta une minute pour chercher un fichu qu'elle pût lui nouer autour du cou. Quand elle revint, ma pauvre enfant avait disparu. Lady de Clare porta son mouchoir à ses yeux.

— Vous n'eûtes jamais de ses nouvelles?

— Ce ne fut que trois semaines après que son corps fut retrouvé dans un étang à un quart de mille de distance.

— La nourrice dut la chercher quand elle vit qu'elle n'était plus dans le jardin?

— Oui, monsieur, mais ses recherches furent inutiles.

— Combien y a-t-il de cet événement?

— Neuf ans.

— Et l'enfant avait alors?...

— Près de six ans.

— Je crois, Newland, qu'à présent vous pouvez parler à lady de Clare.

— Madame, n'avez-vous pas eu un collier

semblable aux boucles d'oreilles que je vous vois, et ne serait-ce pas celui-ci? Je lui montrai le collier.

— Juste ciel! s'écria-t-elle au comble de la surprise; c'est bien lui! Ma pauvre Cécilia l'avait à son cou lorsqu'elle se noya. Comment se trouve-t-il en votre possession?

— Permettez. N'aviez-vous pas alors deux petits chevaux blancs?

— Oui, monsieur.

— Il y avait un mûrier dans le jardin?

— Sans doute, répondit la dame stupéfaite.

— Votre fille était blonde?

— Oui, monsieur; mais pourquoi toutes ces questions? Je suis au supplice!

— Parce que, madame, répondit M. Masterton, il ne serait pas impossible que vous eussiez été trompée, et que votre fille vécût encore.

Lady de Clare immobile, la bouche ouverte, fixa des yeux hagards sur M. Masterton : — Ma fille vivrait! s'écria-t-elle; ô mon Dieu!... ma tête!... et elle tomba sans connaissance.

— Je me suis trop hâté, dit M. Masterton en courant à son secours; mais la joie ne tue pas. Sonnez, Japhet.

CHAPITRE XI.

—

En quelques minutes lady de Clare fut assez bien pour pouvoir nous entendre, et dès que j'eus achevé mon récit, elle voulut se rendre immédiatement à la pension de Fléta, parce qu'elle reconnaîtrait, à des marques qui ne pouvaient être distinguées que par une mère ou une nourrice, si, comme tout le lui disait, c'était bien sa fille. Le soir même, nous étions à ***. Lady de Clare était si agitée et si tremblante que nous fûmes obligés de la soutenir jusqu'au parloir. Elle nous pria de la laisser un instant seule avec l'enfant. Fléta fut prévenue qu'on la demandait, et m'ayant aperçu dans le corridor, elle accourut à moi.

— Ma chère Fléta, lui dis-je, il y a au parloir une dame qui désire vous voir.

— Une dame, Japhet!

— Oui, ma chère, entrez.

Fléta obéit, et une minute après nous entendîmes un grand cri. Fléta ouvrit précipitamment la porte en s'écriant : — Vite! vite! cette dame vient de s'évanouir.

Nous accourûmes, et nous trouvâmes lady de Clare étendue sur le plancher. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle tomba à genoux en levant les mains au ciel, puis elle tendit les bras à Fléta : — Ma fille! mon enfant que j'ai cru si long-temps perdue! c'est bien elle. Un déluge de larmes la soulagea, et nous les laissâmes ensemble; le vieux Masterton me dit en sortant : — Parbleu, Japhet, vous méritez de trouver votre père!

Au bout d'une heure, lady de Clare nous demanda. Fléta se jeta dans mes bras en sanglotant, tandis que sa mère exprimait toute sa reconnaissance à M. Masterton. — Madame, répondit-il, c'est à M. Newland que vous devez tout. Je vous demande la permission de me retirer, demain je viendrai vous voir.

— Vous, du moins, monsieur Newland, vous ne nous quitterez pas? Il faut que vous veniez chez moi avec Cécilia; j'ai tant de questions à vous faire!

J'y consentis; et pendant que j'allais chercher une chaise de poste, Fléta prépara son petit paquet. Une demi-heure après, nous étions

en voiture, et pendant la route, je racontai à lady Clare toutes les particularités de notre rencontre avec Fléta. Il était minuit lorsque nous arrivâmes à Richemond, et le ton affectueux avec lequel lady de Clare me dit : — Bonsoir, que Dieu vous bénisse, monsieur Newland! fit couler des larmes de mes yeux.

Je déjeûnai seul le lendemain matin; lady de Clare et sa fille restèrent dans leur appartement. Il était près de midi lorsqu'elles parurent. Elles avaient l'air si heureuses que je ne pus m'empêcher de penser : Et moi, quand goûterai-je un pareil bonheur? quand trouverai-je mon père? Mon front s'était assombri à cette idée, lorsque lady de Clare me pria de lui dire à qui sa fille et elle devaient une éternelle reconnaissance. Il fallut alors raconter ma propre histoire dont la plus grande partie n'était pas moins nouvelle pour Cécilia... c'est le nom que nous lui donnerons désormais... que pour sa mère. Je venais de terminer le récit de mon évasion du château quand la voiture de M. Masterton s'arrêta à la porte. A peine eut-il salué lady de Clare, qu'il me dit : — Japhet, voici une lettre à votre adresse que je viens de recevoir d'Irlande.

Je demandai la permission de la lire sur-le-champ : elle était de Catherine Mac Shane, et

en contenait une autre de Nattée, ou lady H. de Clare, ainsi conçue :

« JAPHET NEWLAND,

» Fléta est la fille de sir William de Clare.
» Mon mari a chèrement payé sa folie, et vous
» devez savoir que je ne fus jamais sa complice.

» NATTÉE. »

La lettre de Catherine contenait des nouvelles plus étranges. Lady de Clare, après les funérailles de son mari, avait fait venir l'intendant, et après avoir réglé tous ses comptes et avoir congédié ses domestiques, elle avait disparu elle-même, sans qu'on sût précisément ce qu'elle était devenue; mais le bruit courait qu'on avait vu une personne qui lui ressemblait beaucoup se dirigeant vers le sud, de compagnie avec une bande de bohémiens. Je communiquai les deux lettres à lady de Clare.

— Pauvre femme! s'écria-t-elle.

— Nattée ne quittera jamais sa tribu, dit tranquillement sa fille.

— Vous avez raison, ma chère, répondis-je. Elle sera plus heureuse avec sa tribu, où elle commande en reine, qu'elle ne l'a jamais été au château.

M. Masterton entra alors dans quelques dé-

tails sur les mesures à prendre immédiatement pour que les héritiers ne pussent causer aucune inquiétude; lady de Clare lui donna ses pleins pouvoirs, et il fallut songer à nous retirer.

Monsieur Newland, me dit-elle, j'espère que vous voudrez bien nous regarder comme vos meilleurs amis. Je vous dois tant que je ne pourrai jamais m'acquitter; mais il est du moins des obligations pécuniaires que vous permettrez....

— Ne parlons pas de cela, madame, je vous prie, vous me feriez de la peine, et, malgré la joie que me cause votre bonheur et celui de votre fille, je ne suis pas déjà trop heureux.

— Allons, lady de Clare, ne tourmentez pas mon protégé; vous ne savez pas à quel point il est sensible. Nous allons maintenant prendre congé de vous.

— Nous vous reverrons bientôt, dit Cécilia en me regardant avec anxiété.

— Vous avez votre mère, Cécilia, lui dis-je; que pouvez-vous désirer de plus? Moi, je ne suis rien! je n'ai pas de père!

Cécilia fondit en larmes; je l'embrassai, et je me laissai emmener par M. Masterton.

CHAPITRE XII.

—

Il peut paraître étrange qu'après avoir réussi dans ce que j'avais le plus à cœur, excepté de trouver mon père, je me sentisse si malheureux; mais cependant c'était la vérité. Je pus à peine répondre à M. Masterton pendant la route, et lorsque arrivé chez moi je me jetai sur un sofa, il me sembla que j'étais seul au monde et abandonné de tous. Je n'étais pas jaloux du bonheur de Cécilia; loin de là, j'aurais donné ma vie pour elle... mais long-temps j'avais été tout pour Fléta; j'étais son protecteur, et c'était du moins un être qui me chérissait. Maintenant qu'elle était rendue à sa mère, elle s'élevait au-dessus de moi, et je restais encore plus délaissé. Je ne crois pas avoir jamais passé une semaine d'angoisses pareille à celle qui suivit un dénoûment si heureux pour d'autres, et que je m'étais donné tant de peines

pour amener. Ce n'était pas un sentiment d'envie, Dieu le sait; mais il me semblait que tout le monde allait être heureux, excepté moi. Hélas ! je n'étais pas au bout de mes tribulations.

Quand j'étais parti pour l'Irlande, on continuait à croire que j'étais un jeune homme d'une grande fortune : la vérité n'était pas encore connue. Partageant l'opinion de M. Masterton que je ne devais pas me parer plus longtemps d'un faux plumage, j'avais prié Harcourt, à qui j'avais fait connaître ma condition réelle, de rétablir les faits. De pareilles nouvelles se répandent avec la rapidité de l'éclair. Tous ceux pour qui, lorsque j'étais placé sous le patronage du major Carbonnell, et dans l'enivrement de ma prétendue fortune, j'avais pu montrer quelque hauteur, furent charmés de trouver l'occasion de se venger. Mon imposture, c'était le terme dont on se servait, faisait le sujet de toutes les conversations, et il fallait entendre les énergiques invectives des douairières qui m'avaient si souvent proposé indirectement leurs filles; mais la plus virulente de toutes, fut sans contredit lady Maëlstrom, et Dieu sait comme elle m'habilla partout! Harcourt lui-même, qui était convenu de demeurer avec moi; Harcourt qui m'avait admiré d'avoir eu

le courage de jeter le masque, Harcourt recula. Quinze jours après mon arrivée à Londres, il me dit que décidément son nouveau logement ne lui paraissait pas si commode que l'ancien, et qu'il allait y retourner. Ses adieux furent affables; mais je m'aperçus que si nous venions à nous rencontrer dans la rue, il trouvait presque toujours moyen de regarder d'un autre côté. Dès que j'eus la certitude qu'il y avait intention de sa part, je ne m'en occupai plus : il ne faisait que suivre l'exemple des autres. Tel était le soulèvement général produit par celles qui avaient espéré m'accaparer comme un excellent parti, que le jeune homme à la mode qui était vu avec moi courait risque de ne plus être reçu dans plus d'une grande maison. Cette conduite décida mon sort : je restai seul. Pendant quelque temps ma fierté me soutint; je rendis dédains pour dédains. J'avais encore un point d'appui dans la bienveillance de lord Windermear qui m'accablait d'invitations à dîner; mais je m'aperçus que, même à sa table, si on me souffrait comme le protégé de Sa Seigneurie, on évitait d'avoir avec moi d'autres rapports que ceux de la civilité la plus ordinaire. M. Masterton, chez qui j'allais de temps en temps, remarqua ma tristesse. Il m'encouragea; mais hélas! il faudrait être plus que mortel

pour pouvoir, lorsqu'on a une certaine délicatesse de sentimens, supporter continuellement les dédains du monde. Le pauvre Timothée, qui lisait mieux que personne dans l'intérieur de mon âme, m'offrait en vain ses consolations. — Et voilà, me disais-je, la récompense de la vertu et de la probité! Il est bien vrai de dire que la vertu porte sa récompense avec elle, car elle n'en obtient point d'autres. Tant que je restai couvert d'un masque, et que je laissai le monde s'abuser sur mon compte, je fus courtisé et flatté, maintenant que je me montre à découvert, et que je veux être vrai, je suis un objet de mépris et de dédain. Oui, mais n'est-ce pas ma faute, n'est-ce pas moi qui, par ma duplicité, me suis attiré tout cela? Que je sois démasqué ou par les autres ou par moi-même, je n'en ai pas moins été un imposteur, et voilà ce dont je suis puni. Qu'importe au monde que vous reveniez à la vertu? Vous l'avez offensé en le trompant, et c'est une offense que votre repentir n'atténuera point. Il n'était que trop vrai, j'étais l'artisan de mon malheur, et cette réflexion augmentait mon désespoir. J'avais été justement et sévèrement puni de mon manque de loyauté; il restait à voir si je serais récompensé de mon retour à la vertu; mais je savais très bien que pour beaucoup de gens

cette récompense serait une mauvaise dette qu'ils n'acquitteraient jamais.

Je consultai un jour M. Masterton sur la possibilité de trouver quelques renseignemens sur ma naissance dans la liasse des papiers restés entre les mains de M. Cophagus.

— J'ai réfléchi, mon cher Newland, me dit-il, et je voudrais pouvoir vous donner quelque espérance, mais je n'en ai point. Le succès que vous avez obtenu pour votre petite protégée fait travailler votre imagination à un tel point que, pour ce qui vous concerne, la circonstance la plus insignifiante est transformée tout-à-coup en preuve irrécusable. Réfléchissez un peu : quelqu'un passe à l'hospice pour vous demander.... Très-bien.... Un sot, qui sait à peine tenir une plume, écrit son nom, Derbennon; et voilà que de votre autorité privée, sans remarquer que même la personne a pu ne pas donner son nom véritable, vous en faites de Benyon ! Continuons.... Sur ce nom de Benyon, vous découvrez qu'un frère n'est pas marié, et qu'il y a des papiers à lui appartenant en la possession d'une vieille femme qui vient de mourir; alors qu'imaginez-vous? D'abord, que cette personne, connue pour ne s'être point mariée, a dû se marier... car vous êtes né, dit-on, en mariage... Et parce qu'il y a une liasse de pa-

piers qui la concerne en la possession d'un tiers, ces papiers doivent nécessairement vous concerner! Ne voyez-vous pas à quel point vous vous laissez fourvoyer par votre imagination?

Je ne pouvais nier que les argumens de M. Masterton n'eussent renversé tout l'échafaudage que je m'étais plu à élever.

— Vous avez raison, monsieur, répondis-je avec tristesse, je voudrais être mort!

— Ne parlez jamais ainsi devant moi, monsieur Newland, reprit le vieux homme de loi d'un ton fâché, si vous ne voulez pas perdre mon estime.

— Pardon, monsieur, mais je suis si malheureux! on m'évite, on me bannit de la société... Je n'ai point de parens... Isolé comme je le suis, pourquoi vivrais-je encore?

—Vous n'avez pas vingt-trois ans, mon cher, dit M. Masterton, et vous vous êtes fait deux amis sincères, deux amis puissans, chacun dans leur genre.... lord Windermear et moi, et de plus vous avez eu le plaisir de faire des heureux. Croyez-moi, c'est avoir beaucoup fait à votre âge... Pourquoi vivriez-vous encore?... mais pour vous faire encore des amis; pour acquérir de la réputation, pour faire du bien; pour être reconnaissant des bienfaits que vous avez reçus, et pour être humble quand la Pro-

vidence vous châtie. Vous avez encore à apprendre où, et où seulement, se trouve le véritable bonheur. Puisque vous êtes si découragé, allez chez lady de Clare, voyez son bonheur et celui de sa fille; et alors, quand vous réfléchirez qu'il est votre ouvrage, vous ne direz plus que vous avez vécu en vain.

J'étais trop affaissé pour parler. Après une pause, M. Masterton continua.

— Quand les avez-vous vues pour la dernière fois?

— Je ne les ai pas revues depuis le jour où j'étais avec vous, monsieur.

— Comment! vous ne leur avez pas fait une seule visite? depuis près de deux mois! Japhet, voilà qui est mal; elles seront blessées de ce manque de procédés. Leur avez-vous écrit du moins? Avez-vous eu de leurs nouvelles?

— J'ai reçu d'elles une ou deux invitations pressantes; mais je n'étais pas dans une disposition d'esprit à pouvoir répondre à leur politesse.

— Politesse! voilà qui est mal, très-mal, Japhet. Votre esprit est ulcéré; autrement vous n'auriez jamais employé ce terme. J'avais mieux auguré de vous. Eh quoi! la moindre bourrasque vous abat! Parce que les intrigans et les ames cupides ne vous choient et ne vous flattent

plus, vous rompez en visière avec tout le monde? Écoutez, je me fâche sérieusement si vous n'allez pas voir lady de Clare et sa fille le plus tôt possible.

— J'irai, monsieur.

— A votre retour, vous viendrez me voir. Il ne faut pas rester plus long-temps oisif. Lord Windermear et moi nous avons eu ensemble hier soir une longue conversation à votre sujet; je vous conterai nos projets pour votre avenir.

CHAPITRE XIII.

—

Je me retirai plus calme, et le lendemain je me rendis chez lady de Clare. Je fus reçu avec bonté, plus qu'avec bonté. Lady de Clare m'accueillit avec la tendresse d'une mère, et Cécilia comme un frère chéri; mais elles remarquèrent ma mélancolie, et après m'avoir reproché d'avoir été si long-temps sans les voir, elles m'en demandèrent la cause. Je n'avais point de se-

crets pour elles, et ce fut une consolation pour moi de leur confier mes chagrins. Elles me prodiguèrent les plus tendres encouragemens avec cette délicatesse qui n'est connue que de leur sexe, et lorsque je les quittai au bout de trois jours, j'étais beaucoup plus content de moi.

A mon retour, je passai chez M. Masterton, qui me dit que lord Windermear avait le plus grand désir de m'être utile, et que je n'avais qu'à choisir la profession qui me plairait davantage, soit les armes, soit le barreau, soit toute autre; qu'il se chargeait de mon avancement.

— Ainsi, Japhet, rentrez chez vous, et réfléchissez sérieusement à ces offres; quand vous aurez pris un parti, vous n'aurez qu'à me le faire savoir.

Je remerciai M. Masterton, et je le priai de témoigner toute ma reconnaissance à Sa Seigneurie. En retournant chez moi, je rencontrai le capitaine Atkinson, homme d'une réputation plus que douteuse, que, d'après le conseil de Carbonnell, j'avais toujours tenu à une certaine distance. Il avait perdu sa fortune au jeu, et après avoir été *plumé*, il s'était mis, suivant l'usage, à *plumer* les autres. Ayant bon ton, bon air, étant d'une bonne famille, il était souffert dans le monde, parce qu'il avait su s'y maintenir de vive force. Duelliste de profession, il

avait tué ses trois ou quatre hommes, et un seul mot équivoque prononcé contre lui était à l'instant même suivi d'un cartel. Aussi tout le monde était-il très-honnête pour lui, parce que tout le monde le craignait.

— Mon cher monsieur Newland, me dit-il en m'offrant sa main, je suis ravi de vous voir; j'ai entendu parler de vos malheurs, et on voulait se permettre quelques quolibets à votre égard; mais j'y ai mis bon ordre en disant que si on les répétait en ma présence, on aurait affaire à moi.

Trois mois auparavant, si j'avais rencontré le capitaine Atkinson, je lui aurais rendu son salut avec une politesse étudiée, et j'aurais passé outre; mais que mes sentimens avaient changé! Je pris sa main, et je la serrai vivement.

— Mon cher monsieur, répondis-je, je vous remercie de ce noble procédé; il y a tant de gens qui sont plus disposés à calomnier qu'à défendre!

— Et il en sera toujours ainsi dans ce monde, monsieur Newland; mais moi, j'ai été comme vous. Quand j'étais riche, c'est à qui me cajolerait; et puis, dès que je n'ai plus eu le sou, plus personne. Je sais maintenant pourquoi l'on est civil à mon égard, et j'estime leur civilité ce qu'elle vaut. Voulez-vous prendre mon bras? je vais de votre côté.

Je ne pouvais refuser; mais je rougis en le prenant, car je sentais que je n'ajoutais pas à ma réputation en me montrant dans sa compagnie; mais je sentais aussi que je ne serais pas insulté, et que ceux qui étaient civils à son égard, le seraient aussi pour moi en me voyant avec lui. — Eh bien ! soit, pensai-je ; je les forcerai du moins à être polis.

Nous descendions Bond-Street, quand nous rencontrâmes un jeune homme bien connu dans les cercles les plus à la mode, qui avait cessé de me voir, après avoir été des plus ardens à rechercher ma connaissance. Atkinson le dévisagea.

— Bonjour, monsieur Oxberry, lui dit-il.

— Bonjour, capitaine Atkinson.

— Eh bien, est-ce que vous ne reconnaissez pas mon ami, M. Newland? Et le capitaine fronça légèrement le sourcil.

— Oh ! mille pardons... si fait... Bonjour, monsieur Newland, voilà long-temps qu'on ne vous a vu. Vous n'étiez pas hier chez lady Maëlstrom ?

— Non, et vous ne m'y reverrez jamais. Quand vous verrez milady, présentez-lui mes complimens, et demandez-lui si elle a eu encore un évanouissement.

— J'aurai le plus grand plaisir à transmettre votre message, monsieur Newland ; au revoir !

— Ce fou va courir toute la ville, dit Atkinson, et vous verrez ce qui en résultera.

Nous en rencontrâmes deux ou trois autres qu'Atkinson aborda de même en disant : — Ne reconnaissez-vous donc pas mon ami, M. Newland ? Enfin, au moment où nous arrivions chez moi, dans Saint-Jame's-Street, voilà que nous rencontrons M. Harcourt. Il m'aperçut immédiatement, salua très-bas en passant, de manière à ce que son salut servît pour deux ; mais Atkinson l'arrêta.

— Pardon, Harcourt, si je vous arrête un moment ; mais où en sont les paris pour la *Vestris* aux prochaines courses ?

— D'honneur, je l'ai oublié, capitaine.

— Votre mémoire est bien mauvaise, à ce qu'il paraît, car vous avez aussi oublié votre ancien ami, M. Newland.

— Ah ! pardon, monsieur Newland.

— Vous n'avez pas besoin de me demander pardon, monsieur Harcourt, m'écriai-je ; car je vous le dis tout net, je vous méprise trop pour désirer avoir aucun rapport avec vous. Brisons donc là, je vous prie.

Le rouge monta au visage d'Harcourt.

— Un pareil langage, monsieur Newland...

— N'a rien qui doive vous étonner, interrogez votre conscience. Laissez-nous, monsieur... Et je m'éloignai avec le capitaine.

— Voilà qui est bien, Newland, dit Atkinson; il ne saurait accepter cet affront, car il sait que j'en suis témoin. Une rencontre est inévitable. Quel bien immense cela va vous faire!

— Si quelqu'un mérite une leçon pour sa conduite à mon égard, répondis-je, c'est Harcourt, et je ne serai pas fâché de la lui donner. Si vous êtes libre, capitaine, voulez-vous dîner avec moi?

Pendant le dîner, notre conversation fut insignifiante; mais, au dessert, Atkinson devint plus communicatif, et non seulement son histoire me donna meilleure opinion de lui, mais, comme celle de Carbonnell, elle me prouva qu'il n'arrive que trop souvent que ceux qui auraient pu faire honneur à leur famille sont d'abord dépouillés, puis ensuite poussés au désespoir par l'insensibilité du monde. Il y avait cependant entre eux cette différence, que Carbonnell avait toujours su maintenir sa réputation au-dessus de l'eau, tandis que celle d'Atkinson était à jamais perdue. Nous venions de quitter la table, quand un billet d'Harcourt m'annonça qu'un de ses amis viendrait le len-

demain matin me demander l'explication de ma conduite.

— Mon cher monsieur, me dit Atkinson, disposez de moi, à moins que vous n'ayez dans vos connaissances quelqu'un que vous préfériez.

— Je vous remercie, capitaine; je ne saurais faire un meilleur choix.

— C'est bien, voilà qui est convenu. Ah çà! où irons-nous à présent?

— Où vous voudrez.

— Eh bien! je vais essayer si je ne pourrais pas gagner quelque argent ce soir. Voulez-vous venir? Vous n'avez pas besoin de jouer; mais vous regarderez, et cela vous distraira un peu.

J'étais si impatient de me soustraire à mes propres réflexions, que j'acceptai, et quelques minutes après, nous étions devant le fameux tapis vert, couvert d'or et de billets de banque. Atkinson ne se mit pas à jouer sur-le-champ; il commença par piquer une carte pour y marquer les différentes chances du jeu. Au bout d'une demi-heure il mit son enjeu et gagna. Je ne pus résister plus long-temps à la tentation; je fis comme lui, et en moins d'une heure nous avions gagné des sommes considérables.

— En voilà assez, me dit-il en empochant son argent; ne tentons pas davantage la capri-

cieuse déesse... Je vais vous reconduire, Newland, ajouta-t-il dès que nous fûmes dehors. Règle générale, autant que possible, ne quittez jamais une maison de jeu seul, surtout si vous avez gagné.

Chemin faisant, il m'expliqua comment, pour lui, la *rouge* et la *noire* était le plus beau des jeux.

— Il n'y a que deux règles à suivre, me dit-il : vous arrêter dès que la chance tourne contre vous, et que vous avez perdu une certaine somme. Pour cela, il ne faut prendre d'argent sur soi que ce que l'on veut perdre; et je ne suis pas de ceux à qui les croupiers prêtent de l'argent. La seconde règle est la plus difficile; elle montre si vous êtes ou non un joueur : c'est de quitter le jeu dès qu'on gagne une certaine somme, ou même avant, si les chances sont variables. Voilà le grand mystère; on regarde comme une folie de ne pas suivre sa veine; mais la fortune est si capricieuse que si vous vous fiez à elle plus d'une heure, elle vous abandonnera. Mais il est très-tard, ou plutôt de très-bonne heure... Adieu, bonne nuit.

CHAPITRE XIV.

—

Après le départ du capitaine Atkinson, je racontai à Timothée ce qui s'était passé :

— Comment, monsieur, vous allez vous battre en duel ? Et votre père, comment le trouverez-vous donc, s'écria-t-il pour donner un autre cours à mes pensées.

— Pas dans ce monde, sans doute, Timothée; mais il est possible qu'une balle me mette enfin sur la bonne voie, et que je le trouve dans le ciel.

— Japhet, je crains que vous n'ayez pas pris le bon chemin en vous donnant pour un *gentleman*.

— Je le sais, Timothée, j'ai eu tort, et je sens que je suis loin de m'amender; mais trêve de morale, il faut que je cherche à dormir et à tout oublier, s'il est possible.

Le lendemain matin, sur les onze heures, un

M. Cotgrave se présenta chez moi de la part d'Harcourt. Je le renvoyai au capitaine Atkinson qui ne tarda pas à venir me rendre compte de tous les arrangemens qu'il avait pris. Il resta avec moi toute la journée. Les pistolets du major furent examinés et trouvés en bon état. Après le dîner il voulut m'entraîner encore dans un de ses tripots; je refusai, à cause de quelques dispositions que j'avais à faire, et, dès qu'il fut parti, j'appelai Timothée.

— Timothée, lui dis-je, si la fortune m'est contraire, vous êtes mon exécuteur testamentaire et mon légataire. J'ai fait mon testament lorsque j'étais à Dublin, et il est entre les mains de M. Cophagus.

— Japhet, permettez-moi de vous accompagner sur le terrain, il me serait impossible de rester ici dans l'incertitude.

— Volontiers, mon cher ami. Et maintenant, retirons-nous, car il faut que je sois levé à quatre heures.

Timothée ne se coucha pas; à quatre heures, il était au chevet de mon lit. Le capitaine Atkinson ne se fit pas attendre. Nous partîmes en fiacre pour nous rendre sur le même terrain où j'avais été, il n'y avait que quelques mois, avec le pauvre Carbonnell. Froissé, ulcéré jusqu'au fond de l'âme, je ne tenais plus à la

vie. Harcourt et son second étaient arrivés avant nous. Les préliminaires ne furent pas longs ; nous fîmes feu en même temps, et Harcourt tomba, frappé d'une balle au-dessus du genou. J'allai à lui ; il me tendit la main :

— Newland, dit-il, je l'ai mérité ; j'ai été lâche... lâche de vous avoir abandonné comme je l'ai fait... lâche d'avoir tiré sur un homme que j'avais outragé... Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les témoins, je déclare que j'ai été l'agresseur, et qu'en aucun cas M. Newland ne doit être inquiété.

Harcourt était très-pâle, et son sang coulait à grands flots. Sans rien répondre, j'examinai la blessure, et je reconnus à la couleur du sang, et à la manière dont il s'échappait, qu'une artère avait été coupée. Mes connaissances chirurgicales lui sauvèrent la vie ; je parvins à arrêter l'hémorrhagie.

— Vous paraissez vous y entendre, monsieur, dit M. Cotgrave ; y a-t-il du danger ?

— Je crains bien qu'on ne soit obligé d'en venir à l'amputation, répondis-je à voix basse, de manière à ce qu'Harcourt ne pût m'entendre. Ayez bien soin, en le faisant transporter chez lui, qu'on ne touche point à l'appareil que j'ai posé, avant l'arrivée d'un chirurgien ; le moindre dérangement pourrait être fatal.

Dès que je fus rentré chez moi, j'envoyai Timothée savoir des nouvelles d'Harcourt. Jamais je ne m'étais senti plus misérable; sans doute Harcourt ne m'avait pas bien traité, mais je pensais à son respectable père qui m'avait serré si cordialement la main lorsque j'avais quitté son toit hospitalier; à ses aimables sœurs, qui m'avaient témoigné tant d'intérêt et d'affection; je me représentais la peine qu'elles éprouveraient, et leur indignation lorsque leur frère se présenterait pour la première fois à leurs yeux, affreusement mutilé. Et s'il venait à mourir, grand Dieu! Cette idée me rendait fou. J'avais détruit le peu de bien que j'avais pu faire. Si j'avais rendu Fléta et sa mère heureuses, n'avais-je point plongé une autre famille dans la misère?

Timothée revint et m'apporta de meilleures nouvelles. Le sang n'avait plus coulé, et le chirurgien avait déclaré qu'il ne serait pas nécessaire d'en venir à l'amputation.

Je m'élançai du sofa, et j'embrassai Timothée, puis je me mis à pleurer comme un enfant. Enfin, je me calmai. J'avais fait prier à dîner le capitaine Atkinson, et dans l'excès de ma joie, je lui tins tête à table tant qu'il voulut. Lorsqu'il me proposa de nouveau d'aller voir ce qui se passait autour du tapis vert, loin de

refuser, tout ébloui par les fumées du vin, je pris tout l'argent que j'avais dans mon secrétaire, et j'y courus. Atkinson se mit à jouer, mais voyant qu'il n'était pas heureux, il quitta bientôt la partie. Comme j'avais suivi son jeu, j'avais aussi beaucoup perdu, et il m'engagea à ne pas jouer davantage; mais *j'étais un joueur*, à ce qu'il paraît : je ne l'écoutai pas, et je ne quittai la maison que lorsqu'il ne me resta pas un seul shilling dans ma poche. Je partis d'assez mauvaise humeur, et Atkinson, qui m'avait attendu, m'accompagna jusque chez moi.

— Newland, me dit-il, je vous ai observé cette nuit, et je vous avertis que, si vous continuez à jouer, vous êtes un homme ruiné. Vous ne savez pas vous posséder, et vous auriez des millions que vous les perdriez. Je suis désolé maintenant de vous avoir conduit dans ce gouffre; mais, de grace, n'y retournez pas. Vous êtes un joueur, ou plûtôt vous ne tarderiez pas à le devenir. Vous me le promettez?

— De tout mon cœur, et je vous remercie. C'est assez d'une folie semblable, et je n'ai pas envie de recommencer.

J'avais perdu près de deux cent cinquante livres sterling, ce qui était beaucoup plus que mon gain de la veille. J'en éprouvais du dépit; mais le souvenir d'Harcourt, qui n'était plus en dan-

ger, me rendit mon sang-froid. Le lecteur se rappellera que j'avais trois mille livres sterling que M. Masterton m'avait promis de placer sur hypothèque; mais en attendant j'avais acheté des rentes sur l'État. Je me rendis dans la cité, et je donnai ordre à l'agent de change de vendre deux cents livres, comptant bien les replacer dès que je le pourrais, car je n'aurais pas aimé que M. Masterton eût su que j'avais perdu de l'argent au jeu. A mon retour, je trouvai le capitaine Atkinson qui m'attendait.

— Harcourt va bien, et les choses prennent une bonne tournure. J'ai eu soin de dire partout que quiconque vous traiterait avec indifférence aurait affaire à vous.

— Comment donc?

— Croyez-moi, encore deux ou trois affaires, et tout ira le mieux du monde.

— Mais c'est que je n'entends plus en avoir une seule. Qu'on pense, qu'on dise de moi tout ce qu'on voudra, peu m'importe. Je n'ai déjà été que trop loin; et quoique moins à blâmer que le monde ne l'imagine, ma conscience me dit qu'en laissant supposer que j'étais ce que je n'étais pas, j'ai pour le moins pris part à la fraude, et que je dois en subir les conséquences. Ma position est triste, je le sais; il faut que je disparaisse de la société jusqu'à ce que je puisse

y rentrer avec honneur, avec des droits réels à l'estime publique. Grâce à Dieu, il me reste des amis, des amis puissans. On m'offre de m'ouvrir une carrière, soit l'armée, soit le barreau, soit toute autre; j'accepterai ce qu'on voudra, pourvu que je n'en puisse pas moins accomplir le grand objet de mon existence.

— Et quel est ce grand objet, je vous prie?

— De découvrir *qui est mon père.*

Le capitaine me regarda fixement.

— Plus d'une fois, me dit-il, je vous avais cru le cerveau un peu fêlé; mais à présent, je le vois, vous êtes fou, complétement fou. Allons, ne vous fâchez pas, et d'ailleurs, si je vous ai offensé, je suis prêt à vous en rendre raison.

— Non, Atkinson, je crois que vous n'êtes pas très-éloigné de la vérité, et je vous pardonne. D'ailleurs, je ne me fâcherai plus contre personne; ne vous l'ai-je pas dit?

— Voilà une résolution qui me passe, et décemment l'on ne peut plus nous voir ensemble, car vous pourriez nuire à ma réputation.

— A *votre* réputation, capitaine?

— Oui, monsieur Newland; je ne dis pas qu'il n'y en ait point de meilleures; mais enfin, la mienne me convient, et j'y tiens. Nous nous quitterons bons amis, du moins je l'espère, et

si j'ai pu dire quelque chose qui vous fasse de la peine, je vous en demande pardon.

— Adieu donc, capitaine ; croyez à toute ma reconnaissance pour vos bons procédés; — il me serra la main et sortit de l'appartement, — et surtout pour avoir ainsi mis fin à nos relations, ajoutai-je en moi-même pendant qu'il descendait l'escalier.

CHAPITRE XV.

—

Cependant les détails de ce duel avaient été insérés dans tous les journaux avec divers commentaires, dont aucun n'était très-flatteur pour moi. M. Masterton, peut-être un peu trop légèrement, ajouta foi aux rapports exagérés de ces gens qui se font un métier de fournir de la pâture à la malignité publique. J'en reçus bientôt une lettre pleine de reproches sur ce qu'on appelait mon inconduite et ma folie, et

il ajoutait que lord Windermear l'avait chargé de m'en exprimer son déplaisir.

J'étais mal disposé à lire une pareille lettre. J'avais profondément réfléchi sur les offres obligeantes de lord Windermear, et je m'étais dit qu'elles ne pouvaient s'accorder avec ce qui était le premier mobile de mon existence. Je cherchais le moyen de les refuser honnêtement, afin d'être libre d'exécuter mes desseins. Cette lettre arriva, et elle me parut le comble de l'injustice. J'avais été condamné sans avoir été entendu. J'oubliai que j'aurais dû moi-même aller trouver M. Masterton, et lui expliquer toute l'affaire ; et qu'en négligeant de le faire, je l'avais nécessairement disposé à recevoir plus facilement les impressions fâcheuses résultant de la manière dont ce duel avait été présenté dans les journaux. Mais non ; j'oubliai que je devais me blâmer moi-même; je ne vis qu'une injustice criante dans les reproches qui m'avaient été faits, et je me livrai au ressentiment. — Quel droit, me dis-je, lord Windermear et M. Masterton ont-ils de me donner des leçons et de m'insulter ? Est-ce parce que je leur ai des obligations ? Mais lord Windermear ne m'en a-t-il pas lui-même ? N'ai-je pas fidèlement gardé son secret ?... Oui, mais comment en suis-je devenu possesseur ? Par une faute que

ma discrétion peut à peine réparer... Cependant je ne suis pas sous leur dépendance; je n'ai pas besoin de leur agrément pour agir comme bon me semble, et je ferai ce qu'il me plaira sans les consulter davantage.... Telles étaient mes réflexions; je sentais que j'étais un être isolé, abandonné, sans un seul lien qui l'attachât à la vie, et je résolus de mépriser le monde comme il m'avait méprisé. J'avais la tête en feu et je sentais battre toutes mes artères; j'étais fou ou près de le devenir; je songeai au suicide, je pris mes pistolets... Une seule considération m'arrêta, je ne pouvais renoncer à chercher mon père.

Plongé dans une agitation fébrile, je voulus sortir, mais je n'osai me montrer aux regards publics. J'attendis que la nuit fût arrivée, et alors je sortis sans savoir où j'allais. Je passai devant la porte de la maison de jeu où j'avais déjà été; je ne m'y arrêtai pas, mais je revins sur mes pas; j'y entrai; j'y perdis tout l'argent que j'avais sur moi, et je me persuadai pourtant, d'après les fluctuations du jeu, que si j'en eusse eu d'avantage, j'aurais fini par gagner.

J'allai me coucher, mais ce ne fut pas pour dormir; je songeai à la manière dont j'avais été recherché et courtisé quand on m'avait cru

riche. A quoi donc me servait ce que je possédais alors? A rien ou à bien peu de chose; je résolus de gagner une grande fortune, ou de perdre tout ce qui m'appartenait. Le lendemain matin, j'allai dans la cité, et je vendis tout ce qui me restait dans les fonds publics. Je n'avais pas informé Timothée de mon intention; j'évitais avec soin de lui parler, car je voyais que ma conduite l'affligeait, et je craignais ses avis et ses remontrances.

Dès que la nuit fut venue, je retournai à la maison de jeu, et j'y jouai avec des chances variées. Je vis une fois mon capital se tripler, et je finis par perdre jusqu'à mon dernier shilling.

Le lendemain j'allai chez un de ces hommes qui font métier de vendre des maisons; il me dit qu'il me trouverait aisément un acheteur. Je lui demandai une avance sur le prix, il y consentit, et il m'en fit successivement plusieurs autres, jusqu'à concurrence de près de la moitié de la valeur de la maison. Enfin il trouva quelqu'un qui m'offrit les deux tiers de ce qu'elle pouvait valoir, et comme j'avais déjà perdu tout l'argent que j'avais reçu en avance, je n'hésitai pas à accepter cette offre. Je signai donc le contrat de vente, je reçus pour solde quinze cent cinquante livres, et un peu avant

l'heure du dîner, je rentrai dans la maison que je ne pouvais plus appeler la mienne. J'appelai Timothée, je lui remis cinquante livres pour acquitter différentes dettes; et, tout soldé, il lui resta en main une quinzaine de livres.

Je commençais à peine mon repas solitaire, quand j'entendis du bruit dans le vestibule.

— Qu'y a-t-il donc, Timothée?... m'écriai-je en ouvrant la porte.

— C'est ce misérable Emmanuel qui veut absolument monter, monsieur, répondit-il.

— Oui, monsieur, je monterai, dit l'Israélite.

— Laissez-le venir, Timothée... Le juif entra... Eh bien! monsieur Emmanuel, que me voulez-vous.

— Je viens vous dire, monsieur Newland, que l'argent est très-rare, que j'ai fait de grosses pertes, et que j'accepte l'offre que vous m'avez faite de me payer onze cents livres pour acquitter votre obligation de quinze cents. Vous êtes trop honnête pour ne pas aider un pauvre vieillard, quand il se trouve dans la détresse.

— Dites plutôt, monsieur Emmanuel, que vous avez appris que je n'ai pas dix mille livres de rente, comme vous le supposiez, et que vous craignez de perdre votre argent.

— Mon argent!..... perdre mon argent!.....

non. Ne m'avez-vous pas offert onze cents livres? C'est notre dernier arrangement.

— Mais vous avez refusé d'y consentir, et ce n'est pas ma faute. A présent, il faut que vous vous en teniez au premier, qui est que je vous paierai quinze cents livres quand je serai en possession de ma fortune.

— Mais vous n'avez pas de fortune!

— Je le crains comme vous, monsieur Emmanuel; mais souvenez-vous que je ne vous ai jamais dit que j'en eusse.

— Un seul mot, monsieur Newland... Voulez-vous me payer, ou aller en prison?

— Vous ne pouvez me faire mettre en prison pour une dette de cette nature, et surtout avant que l'échéance soit arrivée.

— Cela est possible, mais je puis vous poursuivre comme escroc.

— Non, vous ne le pouvez, vieux coquin! m'écriai-je, irrité du mot escroc; au surplus faites tout ce qui vous plaira.

— Mais, monsieur Newland, si vous n'avez pas dix mille livres de rente, vous avez une bonne maison, et vous ne voudriez pas priver un pauvre homme de son pain.

— Une maison! je l'ai vendue.

— Vous l'avez vendue!..... ainsi donc, vous n'avez ni argent, ni maison!..... Oh! mon ar-

gent! mon pauvre argent!..... monsieur!..... monsieur Newland!..... vous êtes un infernal coquin!.....

Outré de fureur, en m'entendant traiter ainsi, je le pris par le bras, lui tournai le visage vers la porte, et quand il en eut passé le seuil, je lui appliquai un vigoureux coup de pied qui le fit tomber sur l'escalier.

— Dieu d'Israël et de Jacob, je suis assassiné, s'écria-t-il; ô mon père Abraham, reçois-moi dans ton sein!....

Ma colère se calma sur-le-champ, et je craignis de l'avoir réellement blessé. J'appelai Timothée, nous nous hâtâmes de le relever, et nous le reportâmes dans mon appartement où nous l'assîmes sur un fauteuil. Nous reconnûmes bientôt qu'il n'était pas blessé, et un verre de vin lui ayant rendu la parole, il ne tarda pas à nous prouver toute l'influence de sa passion dominante.

— Monsieur Newland! s'écria-t-il; oh! monsieur Newland! ne pouvez-vous me rendre mon argent?.... Rendez-moi seulement mes mille livres sans intérêt!.... Dans le fait, je ne vous ai prêté mon argent que pour vous obliger....

— Comment pouvez-vous espérer qu'un infernal coquin fasse une pareille chose?

— Infernal coquin!.... ah! monsieur New-

land, c'est moi qui ai été un infernal coquin, et un fou que le ciel confonde, en vous parlant ainsi !... vous êtes un homme d'honneur, monsieur Newland, et vous me rendrez mon argent.... Si vous ne pouvez me rendre le tout, vous m'en rendrez du moins une partie..... Voyons, monsieur Newland, combien pouvez-vous m'offrir ? J'ai votre obligation dans ma poche, et je suis prêt à vous la rendre.

— Eh bien ! me la rendrez-vous moyennant cinq cents livres ?

— Cinq cents livres !.... Perdre moitié !.... Père Abraham !.... songez, monsieur Newland, que je vous ai fait ce prêt tout en argent. Il n'y est entré aucune marchandise. Vous ne voudrez pas me faire perdre une somme si énorme.... Songez, monsieur Newland, que votre honneur vaut plus de cinq cents livres.

— Et vous, monsieur Emmanuel, songez que l'obligation que vous avez entre les mains ne vaut pas un farthing.

— Dieu de Jacob !.... eh bien ! donnez-moi cinq cents livres, et je vous remettrai votre obligation.

J'ouvris mon secrétaire, et j'y pris cinq cents livres en billets de banque. Je les mis sur la table, et lui dis qu'il pourrait les prendre dès qu'il aurait mis entre mes mains mon obliga-

tion. Le juif tira de sa poche un portefeuille, y prit cette pièce, me la remit d'une main, et saisit de l'autre les billets de banque. Je jetai un coup d'œil sur ce papier, et m'étant assuré que c'était mon obligation, je le déchirai en mille pièces. Le vieil Israélite mit dans son portefeuille les cinq cents livres en poussant un gros soupir, et se disposa à se retirer.

— Maintenant, monsieur Emmanuel, lui dis-je, je vais vous prouver que j'ai un peu plus d'honneur que vous ne le supposez.

J'ouvris de nouveau mon secrétaire, et j'y pris les mille livres qui me restaient, et les lui montrant :

— Voici tout ce que je possède au monde, ajoutai-je, et je vous en donne la moitié pour compléter les mille livres que vous m'avez prêtées. Prenez ces cinq cents livres, et à présent nous sommes quittes.

Le vieil usurier ouvrit de grands yeux, et me regarda d'un air qui semblait dire qu'il en croyait à peine ses yeux et ses oreilles. Cependant il saisit avec empressement les billets de banque, et les mit dans son portefeuille d'une main tremblante.

— Vous êtes un homme fort étrange, monsieur Newland; vous me renversez sur votre escalier, — ce qui n'est rien, — et vous me

payez ensuite une somme dont je vous avais fait remise!

— Telle est mon humeur, monsieur Emmanuel.... Mais notre affaire est terminée, adieu!

CHAPITRE XVI.

—

Deux minutes après le départ du juif, je vis ma porte s'ouvrir doucement, et il se présenta avec l'air servile et rampant qui le caractérisait habituellement.

— Monsieur Newland, me dit-il, pardon, monsieur Newland; mais ne me paierez-vous pas l'intérêt de mon argent?

Je me levai précipitamment, et saisissant ma canne, je m'écriai : — Sors d'ici bien vite, infâme usurier, ou je te... Emmanuel n'attendit pas la fin de ma phrase; il se hâta de s'enfuir, une main derrière son dos, et je ne le revis jamais.

Après avoir dîné, j'enfermai dans mon se-

crétaire un billet de vingt livres; je mis dans ma poche le reste de mes cinq cents livres, et j'allai dans la maison de jeu pour y tenter la fortune une dernière fois. Une heure après j'étais de retour dans mon appartement, ayant perdu jusqu'au dernier shilling. Je ne me livrai ni au désespoir, ni même au chagrin; mon esprit était calme. Je connaissais mon sort; j'étais hors de toute incertitude. Il me restait à peu près la même somme que je possédais en quittant la boutique de M. Cophagus; mais j'avais acquis de l'expérience, et j'étais indépendant. Jamais je ne dormis mieux que cette nuit-là. Dès que je fus levé, je fis mes dispositions, et je préparai un petit porte-manteau, où je ne mis que ce qui m'était absolument indispensable, car je ne voulais plus d'autre toilette que la propreté.

Lorsque Timothée entra, je lui dis que j'allais faire une visite à lady de Clare, et dans le fait c'était mon dessein. Le pauvre Timothée fut enchanté de me voir la physionomie plus sereine que je ne l'avais eue depuis quelque temps: il ne se doutait guère que nous étions à l'instant de nous séparer, car j'avais résolu de me passer de son aide, quelque pénible qu'il me fût de quitter un ami si fidèle, pour ne pas l'exposer aux revers et aux difficultés que je

pouvais éprouver dans le monde; je lui dis d'aller me retenir une place dans la diligence de Richmond, et pendant ce temps je lui écrivis la lettre suivante :

« Mon cher Timothée,

» Ne doutez pas de mon amitié pour vous, » et ne croyez pas que je fasse peu de cas de la » vôtre, quand je vous dis que nous allons nous » séparer. Si la fortune me favorise, j'espère » que nous nous reverrons, mais je n'ose pas » m'en flatter... J'ai joué, j'ai perdu tout mon » argent; j'ai vendu ma maison; et je vous » quitte, n'emportant avec moi que vingt li- » vres et un porte-manteau. Je vous laisse le » mobilier, et généralement tout ce qui m'ap- » partient dans la maison; vendez le tout à » votre profit, et j'espère que cette vente vous » fournira de quoi vous établir dans le monde » de manière ou d'autre. Adieu, mon cher Ti- » mothée; que Dieu vous protége! Croyez-moi » toujours,

» Votre sincère ami,

» Japhet Newland. »

Je serrai cette lettre dans mon portefeuille pour la mettre à la poste quand je partirais de

Richmond, et j'écrivis à M. Masterton celle qu'on va lire.

« Monsieur,

» J'ai reçu votre lettre, et je crois que, sans » que vous en ayez eu l'intention, elle a été » la cause de la situation dans laquelle je me » trouve à présent. Adressez-vous à M. Har- » court, et il vous dira si je méritais des re- » proches aussi sévères que ceux que vous m'a- » vez faits. Ils m'ont poussé au désespoir; j'ai » ajouté à toutes mes folies celle du jeu, et, à » l'exception de vingt livres, j'ai perdu tout ce » que je possédais au monde. Je vais de nou- » veau chercher fortune, en n'employant que » des moyens honnêtes, et en continuant tou- » jours à chercher aussi mon père. Je vous prie » d'offrir à lord Windermear mes remercîmens » de ses bonnes intentions et de ses offres obli- » geantes, et de l'assurer que je ne penserai » jamais à lui qu'avec respect et reconnais- » sance. Je vous remercie également des bons » avis que vous m'avez donnés, et de l'intérêt » que vous avez pris à moi. J'offrirai sans cesse » mes prières au ciel pour votre bonheur. Je » ne doute pas que mon pauvre ami Timothée » n'aille vous trouver dans sa détresse; si vous

» pouvez lui rendre quelque service, ce sera
» une dernière obligation que vous aura,

» Votre reconnaissant serviteur,

» Japhet Newland. »

Je cachetais cette lettre quand Timothée revint. Je lui dis de la porter chez M. Masterton quand je serais parti, et de ne pas attendre une réponse; et comme j'avais encore une heure avant le départ de la diligence, j'entrai en conversation avec lui. Je lui dis que ma situation était devenue si désagréable depuis qu'on savait que j'étais sans fortune, que j'avais résolu de quitter la métropole.

— Allez où vous voudrez, me dit-il, je suis prêt à vous suivre et à vous servir partout. Que je vous voie plus heureux que vous ne l'avez paru depuis quelque temps, c'est tout ce que je désire.

Ce nouveau trait d'affection me toucha tellement, que je fus sur le point de tout lui dire, mais un moment de réflexion me retint.

— Mon cher Timothée, je connais votre amitié pour moi; je vous dois la vie; et en quelque lieu que je me trouve, je ne vous oublierai jamais.

— Je le crois bien, Japhet. On n'oublie pas

aisément celui qu'on voit à toutes les heures du jour.

— Sans doute ; mais les circonstances peuvent nous séparer.

— Quelles circonstances ? L'ingratitude et le dédain de vos amis n'ont pas nui à votre fortune. Vous avez une bonne somme en argent comptant, une maison ; si nous quittons Londres, vous pourrez louer votre appartement tout meublé ; avec un peu d'économie, nous pouvons vivre heureux, et chercher votre père, comme vous dites.

— Mais il peut arriver un moment où nous nous trouvions sans plus de ressources que nous n'en avions quand nous quittâmes M. Cophagus.

— Eh bien, Japhet, attendons-le. S'il arrive, j'en serai plus fâché pour vous que pour moi ; et peut-être alors vous serai-je plus utile que je ne puis l'être à présent comme domestique, n'ayant rien à faire les trois quarts du jour.

— Espérons donc que tout ira bien.

— Tout va bien, Japhet. La seule chose qui aille mal, c'est que vous prenez trop à cœur qu'on n'ait plus pour vous les mêmes attentions que lorsqu'on vous croyait une grande fortune.

— Je parviendrai à m'y accoutumer... Mais

à propos, Timothée, si M. Masterton vous parle, après mon départ pour Richmond, ne manquez pas de lui dire que j'ai remboursé ce coquin d'Emmanuel, et que je ne dois pas un farthing à qui que ce soit.

— A la manière dont vous parlez, on croirait que vous partez pour les Indes-Orientales, et non pour Richmond.

— On m'a offert une place dans les Indes, et je l'ai refusée. Mais M. Masterton et moi nous avons eu un léger différend, et je désire qu'il sache que je n'ai pas une seule dette. Vous étiez présent quand j'ai rendu au juif ses mille livres, et vous pouvez l'informer de toutes les circonstances de cette affaire. Il aura alors une meilleure idée de moi.

— Suffit, suffit! je lui raconterai toute l'histoire avec des embellissemens.

— Non, Timothée, non; ne lui dites que l'exacte vérité... Mais il est temps que je parte... Adieu, mon cher ami, adieu, puissiez-vous être toujours heureux!

Et cédant à mon émotion, je ne pus retenir quelques larmes.

— Que signifie cela, Japhet?... Que voulez-vous dire, monsieur Newland?.. De quoi s'agit-il donc?

— Ce n'est rien, Timothée; mais mes nerfs ont été cruellement agités depuis quelque temps, et je ne puis quitter, même pour deux ou trois jours, le seul ami que j'aie au monde, sans une impression pénible.

Il alla me chercher un fiacre, il y plaça mon petit porte-manteau, et s'assit sur le siége, à côté du cocher, pour m'accompagner jusqu'à la diligence. Dès que je fus seul, je versai des larmes amères; et que mes lecteurs ne les regardent pas comme une marque de faiblesse. Qu'ils se placent dans ma situation; qu'ils se disent qu'ils n'ont qu'un seul ami, un ami sincère et fidèle, et qu'ils vont le quitter, et ils sentiront si une telle séparation est remplie d'amertume. Je repris un air plus calme avant de monter en diligence; je serrai la main de Timothée, et nous nous séparâmes... pour combien de temps, c'est ce que mes lecteurs apprendront par la suite.

J'arrivai chez lady de Clare, et je n'ai pas besoin de dire qu'elle et sa fille me firent le meilleur accueil. Elles m'exprimèrent leur plaisir de me revoir sitôt, et me firent cent questions. Mais j'étais sombre et distrait. Ce n'était pas que l'avenir me donnât des inquiétudes; au contraire, dans mon aveuglement, je me réjouissais de ma pauvreté; mais je désirais avoir un en-

trctien particulier avec Fléta, comme j'aimais encore à l'appeler. Elle connaissait mon histoire jusqu'au moment de mon arrivée à Londres, car elle avait été présente quand je l'avais racontée à sa mère; mais elle ne savait rien de tout ce qui m'était arrivé ensuite, et j'avais résolu de l'en instruire. Mais comme il s'y trouvait certains détails que je ne me souciais pas de lui apprendre de vive voix, je les avais mis par écrit, pour qu'elle les lût après mon départ.

Fléta était alors une jeune personne charmante entre quinze et seize ans..., un vrai bouton de rose prêt à s'épanouir,... et son intelligence avait devancé ses années. Je passai trois jours chez sa mère, qui ne se faisait aucun scrupule de me laisser seul avec sa fille, et qui me fournit ainsi bien des occasions de causer avec elle. Je lui dis que je désirais qu'elle fût instruite de tout ce qui m'était arrivé depuis ma naissance. Elle me répéta ce qu'elle en savait déjà, et je remplis plusieurs lacunes, jusqu'au moment où je l'avais remise entre les bras de sa mère.

— Et maintenant, Fléta, lui dis-je, vous avez encore bien des choses à apprendre; mais le récit en serait trop long. J'ai mis par écrit le reste de mes aventures, et vous le lirez après mon départ. Si j'ai eu quelques torts, je les ai

avoués avec franchise, et la lecture peut en être utile, même à une femme.

Après avoir passé trois jours chez lady de Clare, je pris congé d'elle et de sa fille, et elle me fit conduire dans sa chaise jusqu'à Brentford, où je lui dis que je prendrais la diligence. Je remis entre les mains de Fléta l'écrit dont je lui avais parlé, et je leur fis mes adieux à toutes deux.

— Lady de Clare, puissiez-vous être heureuse!... Fléta... miss Cécilia, devrais-je dire... que le ciel vous bénisse et vous protége! Pensez quelquefois à votre véritable ami, Japhet Newland.

— Réellement, monsieur Newland, dit lady de Clare, on croirait que nous ne devons plus vous revoir.

— Ce serait pour moi une source de regrets, milady; car je ne connais personne à qui je sois plus sincèrement dévoué.

— Songez donc à revenir le plus tôt possible.

Je lui serrai la main, et je montai en voiture... Ici commence mon second pélerinage.

CHAPITRE XVII.

—

En arrivant à Brentford, je fis arrêter la voiture à une petite auberge, en disant au domestique que j'y attendrais qu'une diligence passât. Je lui donnai une demi-couronne et je le congédiai. J'entrai dans l'auberge avec mon portemanteau, je demandai une pinte d'ale, et je me mis à rêver sur le plan que je devais adopter.

Après une demi-heure de réflexions, je payai l'ale sans y avoir touché, et je sortis mon portemanteau sous le bras. N'ayant avec moi que des habits et du linge qui ne convenaient plus à ma situation présente, je résolus d'en faire l'échange, et j'entrai pour cela dans une boutique tenue par un juif. Je reconnus bientôt que j'avais affaire à un maître fripon, et après avoir bien marchandé,... car j'avais appris à connaître la valeur de l'argent,... je pris deux panta-

lons de gros drap, deux gilets à manches, quatre chemises de toile commune, quatre paires de bas de laine, une blouse de toile bleue, une paire de bottes à semelles épaisses, et un chapeau de hasard. Je lui donnai en échange mon porte-manteau et tout ce qu'il contenait, à l'exception de six mouchoirs de soie, et je reçus cinquante shillings de retour, quand j'aurais dû recevoir dix livres tout au moins. Mais je ne pus faire mieux, et il fallut me soumettre à cette extorsion. Je me couvris d'une partie de ces humbles vêtemens, je fis un paquet du reste, et je pris un bâton pour le porter, bâton que le juif me fit payer trois pences, attendu qu'il n'en avait pas été question dans notre marché. Ainsi vêtu, je pouvais passer pour un bon paysan, et je me mis en marche dans la longue rue, toujours sale de Brentford, sans m'inquiéter où elle me conduirait.

Après avoir fait environ un mille, je commençai à songer qu'avant d'aller plus loin, il était à propos de décider de quel côté je porterais mes pas. Je m'assis sur un banc de pierre à la porte d'un cabaret, et regardant autour de moi, je reconnus que c'était celui sur lequel je m'étais assis avec Timothée quand nous avions commencé nos voyages... Oui, j'étais ici ; Timothée était là ; entre nous étaient un pot de

bière, du pain, et le papier enveloppant le petit-salé que nous avions acheté!... Pauvre Timothée! quel serait son chagrin quand il recevrait la lettre qui lui annoncerait notre séparation, et que j'avais fait mettre à la poste le matin même! Je me rappelai son affection, sa fidélité, la manière dont il m'avait sauvé la vie en Irlande, et mes larmes coulèrent de nouveau.

Je restai quelque temps plongé dans de profondes réflexions, et tous les événemens de ma vie passèrent rapidement devant mes yeux comme un panorama. Je reconnus que j'avais mené une vie d'imposture, et que les excuses que je pouvais alléguer en ma faveur étaient bien faibles; mais je me souvins aussi que le monde m'avait rejeté et méprisé, du moment que j'étais rentré dans le droit chemin. A présent, du moins, je ne tromperais personne; j'étais bien Japhet Newland, enfant trouvé; je n'étais plus déguisé. Je me promis que, quelle que pût être ma destinée, je ne m'écarterais jamais du sentier de l'honnêteté, et je sentis que cette résolution me soulageait l'esprit d'un grand poids.

Mais il restait un point important à décider; où irais-je et que ferais-je pour gagner ma vie? C'était un sujet hérissé de difficultés. Un

homme élevé dans une profession songe naturellement à la reprendre, j'avais appris celle d'apothicaire, mais je savais combien il me serait difficile de trouver un maître qui voulût me recevoir sans aucune recommandation, et une occupation si sédentaire ne me convenait pas. Mettrais-je à profit les talens que je devais à Melchior? Me montrerais-je aux yeux du monde comme charlatan, comme faiseur de tours, comme diseur de bonne aventure? Je n'y pouvais penser sans rougir. Il fallait pourtant faire quelque chose. Je ne pouvais labourer, et j'aurais été honteux de mendier. J'en conclus qu'il fallait m'en rapporter au chapitre des incidens; et, dans la situation où j'étais, c'était m'appuyer sur un roseau brisé. Dans tous les cas, j'avais en poche plus de vingt livres, et avec de l'économie, c'était de quoi subsister quelque temps.

Mes réflexions furent interrompues par une voix qui criait : — Holà, mon garçon! venez tenir mon cheval quelques instans. Je levai les yeux, et je vis un homme à cheval, qui me regardait. — Etes-vous sourd ou stupide? s'écria-t-il. Ce ton d'impertinence me fit monter le sang au visage; mais la vue de mon bâton et de mon paquet me rappela à des idées plus humbles, et je m'approchai de lui. Il descendit

de cheval, lui jeta la bride sur le cou, et me dit : — Tenez-le un instant, je ne serai qu'une minute. Il entra dans une belle maison, presque en face du cabaret, et je l'attendis près d'une demi-heure, jetant de temps en temps un coup d'œil sur mon paquet que j'avais laissé sur le banc. Il revint enfin, et en montant à cheval, il me regarda fixement et avec un air de surprise. — Qui êtes-vous donc? me demanda-t-il en m'offrant une pièce de six pences.

Humilié d'une telle offre, je fus encore sur le point de m'oublier; mais je me rappelai ma situation, et je pris l'argent en lui répondant : Un pauvre journalier, monsieur.

— Quoi! avec de telles mains! s'écria-t-il en les regardant pendant que je recevais son argent. Je crois vous avoir déjà vu, mon garçon. Je n'en suis pas très-sûr, mais vous devez le savoir vous-même... Je suis un des magistrats de Londres.

Je le reconnus sur-le-champ. C'était précisément le magistrat devant lequel j'avais été conduit deux fois. Je rougis, et je baissai les yeux sans lui répondre.

— N'importe, mon garçon, me dit-il, je ne suis pas ici sur mon siége, et vous avez gagné honnêtement ces six pences. — Puissiez-vous rester dans le droit chemin! mais prenez-y

garde.... J'ai de bons yeux. Et à ces mots, il partit.

Jamais je ne m'étais senti si mortifié. Il était évident qu'il pensait que je m'étais déguisé dans quelque mauvais dessein, ou pour me soustraire aux poursuites de la justice. Eh bien ! pensai-je en ramassant un peu de terre pour m'en salir les mains, il paraît que mon destin est d'être cru quand je trompe, et d'inspirer la méfiance quand j'agis honnêtement. N'importe! je continuerai... Je retournai vers le banc pour reprendre mon paquet et mon bâton : ils avaient disparu. Je fus insensible à cette perte, et la première pensée qui se présenta à mon esprit, fut qu'on aurait pu du moins me laisser mon bâton. Je me remis en marche machinalement, et sans songer, quoique la nuit commençât à tomber, qu'il était temps de m'assurer d'un logement. Le fait est que les remarques du magistrat et le vol de mon paquet avaient bouleversé toutes mes idées, et je cheminais sans savoir où j'allais.

Je marchai ainsi une heure et demie sans m'arrêter, et je n'étais qu'à environ un mille de Hounslow, quand je fus en quelque sorte réveillé par des cris plaintifs qui partaient de l'autre côté d'une haie qui bordait la route. Je cherchai un endroit où il fût possible de la

traverser, et l'obscurité étant alors complète, mon oreille me guida vers le lieu d'où partaient les gémissemens que je continuais à entendre. Je m'approchai, et je trouvai un homme ayant la tête ensanglantée, et pouvant à peine respirer. Je dénouai sa cravate, et j'examinai sa situation aussi bien que je le pus. Il était évident qu'il avait été blessé à la tête; je la lui bandai avec sa cravate, et remarquant qu'il était étendu de manière à avoir la tête plus bas que le corps, je le soulevai pour tâcher de le mettre dans une position plus favorable avant de chercher à lui procurer du secours. Pendant que je m'occupais de cette œuvre charitable, quatre hommes traversèrent la haie, comme je l'avais fait, et m'entourèrent.

— C'est lui; j'en puis faire serment, s'écria un homme fort comme un athlète et d'une taille colossale en me saisissant au collet. C'est le complice du scélérat qui m'a arrêté sur la route. Il s'est enfui; mais il est revenu au secours de son camarade, et à présent nous les avons pincés tous deux.

— Vous vous trompez, lui dis-je, et vous n'avez pas le droit de me tenir ainsi. En passant sur la route, j'ai entendu cet homme se plaindre, et je suis venu à son secours.

— Tout ce verbiage ne nous en imposera

pas, dit un des trois autres, qui était un constable. Il faut que vous veniez avec nous, et je crois que nous ne ferons pas mal de vous mettre une paire de manchettes. Et en même temps, il tira des menottes de sa poche.

Indigné de cette insulte, je forçai, à l'aide d'une violente secousse, celui qui me tenait au collet à lâcher prise; et me précipitant sur le constable, je le renversai, et je m'enfuis à travers le champ labouré. Tous les quatre se mirent à ma poursuite, mais je gagnais du terrain sur eux, et j'avais l'espoir de leur échapper. Ce champ se terminait par un fossé. J'oubliai le vieux proverbe : « Regardez avant de sauter; » et le franchissant à la hâte, je tombai dans une mare profonde d'eau bourbeuse, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer, tant elle était remplie d'herbes aquatiques. Cet accident donna à ceux qui me poursuivaient le temps d'arriver, et je fus obligé de me rendre à discrétion.

CHAPITRE IX.

—

Je me laissai mettre les menottes sans faire aucune résistance, et deux constables me conduisirent à Hounslow, tandis que les deux autres prenaient leurs mesures pour y transporter le blessé. En arrivant on me mit en prison pour être traduit le lendemain matin devant les magistrats. Avant de m'y laisser livré à mes réflexions, les constables me fouillèrent, et me prirent tout mon argent, qui, comme je l'ai déjà dit, montait à plus de vingt livres, et une bague ornée d'un diamant, que j'avais à la main gauche. J'avais eu dessein de la laisser à Timothée avec mes autres bijoux; mais, dans ma précipitation, lors de mon départ de Londres, je n'y avais plus songé.

La chambre dans laquelle on m'avait placé dans cette prison de village était au rez-de-chaussée. Elle était éclairée par deux croisées

non vitrées, mais garnies de fortes barres de fer. Elle n'avait d'autre plancher que la terre, et comme il avait beaucoup plu depuis quelques jours, la pluie qui y était entrée par les fenêtres en avait rendu le sol extrêmement humide. Dans le fait, j'avais les pieds dans la boue. Il ne s'y trouvait ni paille pour se coucher, ni même une escabelle pour m'asseoir. Je passai donc toute la nuit à m'y promener en long et en large, avec mes vêtemens mouillés, dans une situation d'esprit qui touchait à la démence. Je cherchai à ne songer qu'au passé, car je ne voulais pas réfléchir sur ce qui pouvait m'arriver.

Le jour parut enfin; le soleil se leva, et je vis ses rayons briller à travers les barres de fer des croisées. Je jetai les yeux sur moi, et je ne saurais décrire la sensation d'horreur que j'éprouvai. Ma blouse et tous mes vêtemens étaient couverts d'une boue noire qui n'était pas encore sèche; j'avais perdu mon chapeau dans la mare, et je sentais une croûte de boue qui commençait à se fendre sur mon visage. Je portai mes mains sur ma tête, et j'en arrachai des herbes qui s'étaient entrelacées dans mes cheveux. Je songeai à la figure que je ferais quand je comparaîtrais devant les magistrats, et je me demandai si toutes les apparences ne seraient

pas contre moi. Grand Dieu ! pensai-je, lequel de ces jeunes gens à la mode, qui naguère étaient si flattés quand je les saluais... laquelle de ces jeunes filles du grand monde qui semblaient n'avoir de sourires que pour moi... aurait pu s'imaginer que Japhet Newland pût jamais tomber si bas ? Et pourquoi suis-je tombé ainsi ? Parce que j'ai voulu être honnête, et que j'ai eu le courage d'exécuter ma résolution. Enfin, que la volonté de Dieu soit faite ! Je me soucie fort peu de la vie... Mais une mort ignominieuse... mais mourir de la mort d'un chien .. et sans avoir découvert mon père !... mon père ! Ah ! que ne peut-il voir où son fils en est réduit... enchaîné comme un criminel ! S'il m'avait laissé à l'hospice sans ce malheureux billet de cinquante livres, sans donner l'espoir qu'il me réclamerait un jour, j'aurais embrassé quelque profession obscure, et j'aurais vécu heureux et content.

Tandis que je faisais ces réflexions, le dos appuyé sur la muraille humide de ma prison, je vis la porte s'ouvrir, et deux constables y entrèrent pour m'emmener. Ils eurent quelque peine à percer la foule que la curiosité avait amassée, et nous partîmes suivis de presque toute la population de Hounslow, qui faisait des remarques caustiques sur l'extérieur préve-

nant du *voleur de grand chemin.* Enfin nous arrivâmes devant les magistrats, et le plaignant fut appelé pour faire sa déposition.

Il déclara qu'il revenait à Hounslow de Brentford, où il avait été pour acheter du linge, quand il avait été accosté par deux drôles en blouse bleue, dont l'un portait un paquet de la main gauche; qu'ils lui avaient demandé quelle heure il était, et qu'ayant pris sa montre pour le leur dire, l'homme au paquet, celui-ci, messieurs, ajouta-t-il en me montrant, lui avait donné un coup de bâton dans le derrière de la tête, tandis que l'autre lui arrachait sa montre des mains; qu'en achetant du linge à Brentford, il y avait aussi acheté un sac de plomb pour la chasse, du poids de quatorze livres; que pour le porter plus commodément il l'avait placé dans le paquet de linge qui était attaché avec une corde; que voyant qu'on le volait, il avait fait brandir autour de sa tête le paquet armé de quatorze livres de plomb, et en avait porté un coup à celui qui avait pris sa montre, le blessé, lequel avait été renversé; qu'il avait alors attaqué l'autre, et il me désigna de nouveau; mais que le premier s'étant relevé, il avait eu à se défendre contre deux; que, dans la lutte qui s'en était suivie, il l'avait terrassé de nouveau; qu'il m'avait arraché

mon bâton, mais que je m'étais emparé de son paquet, et que je m'étais enfui en l'emportant. Le bâton fut produit, et je frémis de terreur en reconnaissant celui que j'avais acheté du juif. Il ajouta qu'il avait donné quelques coups de bâton sur la tête du coquin renversé, pour le mettre hors d'état de s'enfuir, et qu'il avait alors trouvé mon propre paquet que j'avais jeté de côté pour avoir les deux mains libres. Il avait été ensuite faire sa plainte à Hounslow; il en était revenu avec trois constables. Les lecteurs savent déjà le reste.

Le témoin qui fut entendu ensuite fut le juif. Il raconta tout ce qui s'était passé entre nous; reconnut le linge, les vêtemens et le bâton, et fit serment que c'était à moi qu'il les avait vendus. Un constable produisit alors l'argent qu'il avait trouvé sur moi, ainsi que ma bague à diamant, et parla de la tentative que j'avais faite pour m'échapper. Un magistrat me demanda alors si j'avais quelque chose à alléguer pour ma défense, et m'avertit de ne rien dire qui pût tendre à me compromettre.

Je répondis que j'étais innocent, quoiqu'il fût vrai que j'avais acheté du juif le bâton, le linge et les vêtemens qui avaient été produits; que je m'étais assis sur un banc de pierre à la porte d'un cabaret dans Brentford; qu'un cavalier qui

avait besoin dans une maison en face, m'avait appelé pour tenir son cheval, et que pendant ce temps on m'avait volé mon paquet et mon bâton que j'avais laissés sur le banc; qu'en allant secourir un de mes semblables blessé, je n'avais fait que céder à un sentimênt naturel d'humanité; que j'aurais suivi les constables sans aucune résistance s'ils n'avaient pas voulu me mettre les menottes; mais qu'indigné d'un tel traitement, j'avais cherché à m'échapper.

— Cette défense est certainement ingénieuse, dit le magistrat; mais dites-nous, s'il vous plaît... En ce moment la porte de la salle d'audience s'ouvrit, et je vis entrer le magistrat dont j'avais tenu le cheval.

— Ah! monsieur Norman, dit celui qui m'avait interrogé, vous arrivez précisément à l'instant où votre aide peut nous être très-utile. Nous avons affaire ici à un jeune homme qui, s'il n'est pas innocent, est un rusé matois. Faites-nous le plaisir de lire les dépositions et la défense du prisonnier avant que nous continuions à l'interroger.

M. Norman prit place sur le banc des magistrats, fit la lecture du procès-verbal, et leva ensuite les yeux sur moi; mais la boue dont j'étais couvert me déguisa à un tel point qu'il ne put me reconnaître.

— C'est vous, monsieur, lui dis-je, qui m'avez chargé hier soir à Brentford de tenir votre cheval, et je vous prends à témoin de la vérité de ce que j'ai dit à cet égard.

— Oui, je vous reconnais à présent, et vous devez vous rappeler l'observation que j'ai faite relativement à vos mains, quand vous m'avez dit que vous étiez un pauvre journalier.

— Parfaitement, monsieur.

— Peut-être nous direz-vous comment vous êtes en possession d'une bague à diamant et de vingt livres en argent?

— Par des voies honnêtes et légitimes, monsieur.

— Puisque vous êtes un pauvre journalier, quel est le dernier maître que vous avez servi? De quelle paroisse êtes-vous? Qui pouvez-vous appeler pour rendre témoignage de votre bonne conduite?

— Je pourrais répondre à ces questions, monsieur, et d'une manière satisfaisante, mais je ne crois pas devoir le faire.

— Quel est votre nom?

— Je n'ai pas dessein de le faire connaître, monsieur.

— Je vous ai dit hier que je vous avais déjà vu; n'était-ce pas à l'un des tribunaux de police de la capitale?

— Je suis surpris, monsieur, qu'étant magistrat, vous me fassiez une question qui pourrait tendre à me compromettre si j'y répondais. Je suis ici dans une fausse position, j'ai des amis qui pourraient m'aider à en sortir, mais je rougirais qu'ils me vissent dans une telle situation, et frappé d'une accusation semblable.

— Vos parens ne refuseraient certainement pas de paraître en votre faveur. — Qui est votre père?

— Mon père! m'écriai-je en levant vers le ciel les yeux et les bras; mon père! Dieu miséricordieux! s'il pouvait me voir ici! s'il voyait à quelle extrémité il a réduit son malheureux fils! et me couvrant le visage des deux mains, je ne pus plus faire entendre que des sanglots convulsifs.

CHAPITRE XIX.

—

— C'est dommage, dit un des magistrats, s'adressant aux autres; grand dommage! un si

beau jeune homme, et si bien élevé, à ce qu'il paraît, d'après ses discours et ses manières; mais je crois que nous n'avons qu'un parti à prendre. — Qu'en pensez-vous, monsieur Norman?

— Je suis du même avis, et je ne doute pas que le grand jury, d'après les circonstances de l'affaire, ne déclare qu'il y a lieu à accusation. — Permettez-moi pourtant de faire une question au plaignant. — Monsieur Armstrong, pouvez-vous faire serment que ce jeune homme soit un des individus qui vous ont attaqué?

— Serment, monsieur... il faisait alors presque nuit, et ces deux coquins s'étaient noirci la figure. Mais c'était un homme de même taille, et portant comme lui une blouse bleue.

—Vous ne pouvez donc attester sous serment de son identité?

— Non, monsieur; mais je suis aussi convaincu qu'on peut l'être que c'était lui qui portait ce bàton et ce paquet.

— Il faut que ces réponses soient consignées dans le procès-verbal, dit M. Norman; elles peuvent être utiles à l'accusé quand il sera mis en jugement.

Les magistrats signèrent alors un mandat d'arrêt contre moi, et ordonnèrent que je fusse placé dans la prison du comté, où je fus con-

duit sur une charrette entre deux constables. A mon arrivée, on me plaça dans une chambre, et l'on me rendit mon argent; mais on garda la bague, afin de chercher à découvrir si elle n'avait pas été volée. Enfin on m'ôta les menottes, et l'on m'apporta le costume de la prison. Avant de le mettre, je demandai au geôlier la permission de faire une ablution complète, et je ne saurais dire quelle satisfaction j'éprouvai en me débarrassant de la couche de boue dont j'étais couvert. Je retournai alors dans ma prison, et j'y fus abandonné à mes réflexions.

Je ne pouvais me dissimuler le danger de ma situation. Les présomptions qui s'élevaient contre moi étaient si fortes qu'elles équivalaient à une preuve positive, et je ne voyais aucune chance d'éviter une condamnation. Ma fierté se révoltait contre l'idée d'invoquer en ma faveur le témoignage de lord Windermear et de M. Masterton; je serais plutôt mort sur l'échafaud. D'ailleurs ils ne pouvaient rien dire contre l'accusation de vol, dont les preuves avaient paru si concluantes aux magistrats. Je ne voyais qu'une chance favorable pour moi; c'était que le voleur blessé, qui était comme moi en prison, déclarât que je n'étais pas son complice; aussi prenais-je grand intérêt à sa guérison. Je

savais que les assises devaient se tenir avant peu, et j'attendais avec impatience une visite du geôlier, pour lui faire quelques questions. Vers le soir, j'entendis marcher dans le corridor, et je vis sa figure paraître devant le trou carré coupé dans chaque porte, pour qu'il pût, en faisant ses rondes, s'assurer que ses prisonniers étaient sous les verroux. Je lui demandai s'il pouvait m'être permis d'acheter de l'encre, du papier, des plumes et quelques autres objets, et il me répondit qu'attendu que j'étais détenu comme accusé, et non comme condamné, il pouvait me procurer ce que je désirerais, et il me promit de m'apporter le lendemain ce que je lui avais demandé. Dès qu'il fut parti, je me jetai sur ma paillasse, et j'étais si fatigué, si harassé de corps et d'esprit, que je m'endormis sur-le-champ. Il faisait grand jour quand je m'éveillai, et je n'eus d'abord qu'une idée confuse de ce qui s'était passé. J'ouvris les yeux, et un instant me rappela tous les événemens de la soirée précédente. Il n'était que trop vrai que ce Japhet Newland qui, vingt-quatre heures auparavant, avait passé la nuit sur le duvet chez lady de Clare, dans un appartement meublé avec luxe, était étendu sur la paille entre les quatre murs d'une prison, et accusé d'un crime capital. Je me le-

vai et je n'eus pas l'embarras de faire ma toilette, car je ne m'étais pas déshabillé. Mes premières pensées se dirigèrent vers Timothée. Lui écrirais-je? à quoi bon? il ne pouvait rien changer à ma situation; pourquoi le désoler en la lui apprenant? Non; si je devais mourir, ce serait sous un nom supposé, et personne ne saurait jamais ce que j'étais devenu. En ce moment le geôlier entra dans ma chambre, il m'apportait ce que je lui avais demandé la veille.

La première question que je lui fis fut pour m'informer si l'homme qui avait été blessé était en danger.

— Votre camarade, voulez-vous dire? non, non; dès hier soir il était revenu à lui, et le docteur dit qu'il répond de sa guérison.

— A-t-il fait quelque aveu?

Le geôlier ne répondit rien.

— Je vous fais cette question, parce que s'il fait connaître son complice, on me remettra en liberté.

— Rien n'est plus probable, répondit le geôlier en ricanant. Au surplus, le grand jury s'assemble aujourd'hui, et je vous informerai de ce qu'il aura décidé.

— Comment se nomme le blessé?

— Vous êtes un drôle de corps de me faire

une pareille question; voudriez-vous me faire croire, avec votre air innocent, que vous ne savez rien de cette affaire ?

— Pas plus que vous.

— Vous serez heureux si vous pouvez le prouver; voilà tout.

— Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Quel est le nom du blessé ?

— Comme si vous ne le saviez pas mieux que moi! Mais je veux bien vous le dire puisque cela vous fait plaisir. Il se nomme Bill Ogle, autrement dit Swamping Bill. Je suppose que vous n'avez jamais entendu prononcer ce nom ?

— Jamais.

— Faudra-t-il aussi que je vous apprenne le vôtre? cela me sera facile, car Bill l'a déjà fait connaître.

— Et quel nom m'a-t-il donné?

— Pour lui rendre justice, il faut dire qu'il n'a parlé de vous qu'après avoir vu la copie des dépositions faites devant les magistrats. Alors il s'est écrié : — Phil Maddox a toujours été bon camarade, et je suis fâché qu'il ait été pincé en cherchant à me secourir! — A présent, reconnaissez-vous votre nom ?

— Non certainement.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un nommé Phil Maddox ?

— C'est la première fois que j'entends ce nom; mais je suis charmé que Bill Ogle ait parlé ainsi.

— Ainsi vous prétendez que c'est moi qui vous apprends votre nom? cela est-il assez drôle! Au surplus, vous avez raison; on ne saurait être trop prudent quand on a presque la corde au cou.

— O mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je en retombant sur ma paillasse, et en me couvrant le visage des deux mains, accordez-moi la force nécessaire pour subir ce destin, si j'y suis réservé!

Le geôlier me regarda avec surprise. — Quel drôle d'homme! s'écria-t-il; je ne sais réellement que penser de lui, et pourtant il n'y a pas de méprise.

— Il y en a une! m'écriai-je en me levant, mais on ne la reconnaîtra peut-être que lorsqu'il sera trop tard. Qu'importe, au surplus? Pourquoi désirerais-je de vivre, si ce n'est pour trouver mon père?

— Trouver votre père! En voici bien d'une autre! sur ma foi je n'y comprends rien. Allons, il faut que je m'en aille. Avez-vous besoin de quelque chose?

— Oui, répondis-je; et je lui fis une liste de divers objets que je désirais avoir pour ma toi-

lette; une brosse à dents, une brosse pour les cheveux, un peigne, deux rasoirs, un petit miroir, du savon parfumé, de l'eau de Cologne.

— Nous vivons dans un drôle de monde, dit le geôlier en prenant deux guinées que je lui remis tant pour lui payer ce qu'il m'avait déjà fourni, que pour faire ces nouvelles emplettes. J'ai acheté bien des choses pour plus d'un prisonnier, mais jamais aucun d'eux ne m'a demandé de pareils brimborions. Au surplus, cela m'est égal, vous aurez tout cela ce matin même, quoique je ne sache pas ce que c'est qu'un *os de colonne*. J'espère que ce n'est pas du poison, car il n'est pas permis d'en laisser entrer ici.

— Non, non, lui répondis-je, ne pouvant m'empêcher de sourire de cette idée; prenez des informations, et vous apprendrez que c'est un remède dont les dames se servent contre les vapeurs.

— J'aurais pensé que vous auriez fait marcher votre argent vers la boutique du cuisinier et celle du marchand de vin, ce qui aurait été plus naturel; mais chacun de nous a ses fantaisies. A ces mots, il se retira et ferma la porte aux verroux.

CHAPITRE XX.

—

Il peut paraître étrange au lecteur que, dans la situation où je me trouvais, j'aie songé à me procurer les objets que j'avais demandés au geôlier. Mais l'habitude est une seconde nature, et quoique j'eusse résolu en partant de Londres de renoncer à tout ce qui était superflu, cependant, au milieu de ma détresse, il me parut que ce serait une consolation pour moi de pouvoir donner à ma personne les soins auxquels j'étais accoutumé. Je reçus avec mon dîner tout ce que j'avais demandé au geôlier.

Le lendemain matin, il m'apprit que le grand jury avait déclaré qu'il y avait lieu à accusation contre moi, et que les assises s'ouvriraient le samedi suivant. Il m'apporta aussi la liste des affaires à juger. La mienne était une des dernières, et elle ne serait probablement appelée que le mardi ou le mercredi suivant.

Je le priai de m'envoyer un tailleur, désirant paraître devant mes juges convenablement vêtu; et comme il est permis à tout prisonnier de quitter le costume de la prison pour se présenter au tribunal sous ses propres habits, il ne fit aucune difficulté. Le tailleur arriva, et j'entrai avec lui dans des détails si minutieux qu'il en fut surpris. Dès le samedi soir, il m'apporta un habillement complet de drap noir, et il m'allait fort bien.

Je ne dirai rien des deux journées suivantes que je passai à faire des réflexions qui n'avaient rien de consolant. Le mardi matin, le geôlier entra dans ma chambre et me demanda si je voulais avoir un avocat pour me défendre. Je lui répondis que je n'en avais pas besoin. — Vous serez mandé devant le tribunal vers midi, ajouta-t-il, car il n'y a plus qu'une affaire avant la vôtre : Un vol de quatre oies et de six canards.

Grand Dieu! pensai-je, faut-il que je sois confondu avec de pareils misérables! Je m'habillai avec le plus grand soin, et je ne sais si jamais j'avais été mieux vêtu. A une heure, le geôlier vint me chercher avec un constable. Ils me conduisirent dans la cour de justice, et je fus placé sur le banc des accusés. Dans le premier moment, je ne pus rien distinguer;

mais peu à peu je me calmai, et je m'armai de tout mon courage. Je vis le juge assis sur son fauteuil; les avocats et les procureurs rangés en face de lui; des dames bien parées placées au premier rang dans la galerie; je ne regardai pas derrière moi, j'en avais vu assez, et mes joues étaient pourpres de honte. Enfin je jetai un coup d'œil sur mon co-accusé qui était à côté de moi, et nos yeux se rencontrèrent. C'était un homme ayant l'air grossier et brutal, mais des yeux étincelans. Il portait le costume de la prison. Il avait le teint très-basané, et ses joues étaient couvertes d'énormes favoris. Dieu du ciel! pensai-je, qui jamais pourra croire que j'aie été le complice d'un pareil homme!

Il ouvrit de grands yeux en me regardant, se mordit les lèvres, et sourit avec un air de satisfaction. On fit la lecture de l'acte d'accusation, et l'huissier de la cour dit:

— Benjamin Ogle, parlez! Êtes-vous coupable ou innocent?

— Innocent, répondit-il à ma grande surprise.

— Et vous, Philippe Maddox, êtes-vous coupable ou innocent?

Je ne répondis rien.

— Prisonnier, me dit le juge avec douceur,

il faut que vous répondiez à cette question. Ce n'est qu'une forme.

— Milord, je ne me nomme pas Philippe Maddox.

— C'est le nom porté en l'acte d'accusation, d'après la déclaration de votre co-accusé. Je ne prétends pas dire que ce soit le vôtre, mais vous n'en devez pas moins vous déclarer coupable ou innocent.

— Je suis innocent, milord, répondis-je en appuyant la main sur mon cœur, et en le saluant.

L'instruction commença. Armstrong était le principal témoin; il répéta tout ce qu'il avait dit devant les magistrats de Hounslow; mais il refusa d'affirmer sous serment mon identité. Le juif parut ensuite, et fit serment que c'était à moi qu'il avait vendu le bâton, le linge et les hardes qui se trouvaient dans mon paquet, et qui furent produits à la cour avec les vêtemens que je portais lors de mon arrestation. Quant à Ogle, son cas ne laissait pas l'ombre d'un doute. On lui demanda s'il avait quelque chose à dire pour se disculper, et il répondit brièvement qu'il avait été sujet toute sa vie à des attaques d'épilepsie; qu'il en avait eu une le soir dont il s'agissait, en allant à Hounslow, et qu'il était tombé la tête sur des pierres; qu'il fallait

que quelque autre eût commis le vol dont il était accusé, et qu'il avait été arrêté par méprise.

Ce genre de défense parut aussi absurde qu'impertinent et ne fit aucune impression. Le juge me demanda à mon tour si j'avais quelque chose à dire en ma faveur.

— Milord, répondis-je, je n'ai rien à dire pour ma défense que ce que j'ai déjà déclaré devant les magistrats. Je remplissais un devoir de charité envers un de mes semblables, quand j'ai été arrêté comme son complice supposé. Chargé d'une accusation si révoltante, je ne puis ni ne veux en instruire ceux qui pourraient déclarer quelle a été ma conduite jusqu'ici, et rendre compte des motifs qui m'ont porté à prendre le déguisement sous lequel j'ai été arrêté. Je suis malheureux, mais je ne suis pas coupable. Je ne vois qu'une chose qui puisse m'être favorable, c'est la véracité de l'homme qui est à mon côté. S'il dit qu'il m'a vu avant que je fusse conduit devant vous, j'entendrai ma sentence sans murmurer.

— Fâché que vous fassiez cette question, mon garçon, répondit Ogle, car, bien sûr, je vous ai vu auparavant.

Je fus si étonné, si consterné de cette réponse, que je baissai la tête sans pouvoir répli-

quer. Le juge fit le résumé de l'affaire aux jurés, leur dit qu'il n'y avait pas le moindre doute sur le crime d'Ogle, et qu'il était fâché d'avoir à ajouter que le mien n'en offrait guère davantage; mais qu'ils ne devaient pas oublier que le témoin Armstrong avait refusé d'attester sous serment l'identité de ma personne. Les jurés ne délibérèrent qu'un instant, et déclarèrent coupables Benjamin Ogle et Philippe Maddox. Le juge prononça la sentence de mort contre tous deux; mais je n'en entendis rien, j'étais dans un état de stupeur et presque d'anéantissement. Il regretta qu'un homme si jeune et d'un extérieur si prévenant se fût exposé à la peine de mort par un tel crime, mais il insista sur la nécessité du châtiment, et ne nous donna aucun espoir de pardon. Il termina son discours en nous invitant à nous repentir et à invoquer la clémence d'un père...

Ce mot me rendit à moi-même. — Père! m'écriai-je; n'avez-vous pas parlé de mon père? Juste ciel! où est-il? et à ces mots, je tombai sans connaissance. Les dames prirent leurs mouchoirs pour s'essuyer les yeux; tout l'auditoire fut ému, car j'avais inspiré de l'intérêt; et le juge, d'une voix mal assurée, ordonna qu'on emmenât les prisonniers.

— Attendez un moment, mon brave homme,

dit Ogle au geôlier, tandis que deux officiers de justice m'emportaient privé de sentiment. Milord, j'ai quelque chose d'assez important à vous dire, et vous saurez tout à l'heure pourquoi je ne vous l'ai pas dit plus tôt. On dit qu'il n'y a rien dans le monde au-dessus d'un jury anglais; mais moi, je sais que bien des gens ont été pendus en Angleterre comme ayant fait des choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé. Vous venez de condamner ce pauvre jeune homme à mort. J'aurais pu l'empêcher, mais je ne l'ai pas voulu, afin de prouver combien il y a peu de justice dans ce qu'on appelle une cour de justice. Il n'a pas pris plus de part que vous au vol dont il vient d'être déclaré coupable. Phil Maddox a fait le coup, et ce jeune homme n'est pas Phil Maddox. Il ne m'avait jamais vu; il ne savait pas mon nom, aussi sûr que je serai pendu; il est aussi innocent que vous.

— Mais vous avez dit, il n'y a qu'un instant, que vous l'aviez vu avant qu'il entrât ici?

— Et j'ai dit la vérité. Je l'avais vu tenir un cheval en face d'un cabaret dans Brentfort; à telles enseignes que j'ai profité de ce moment pour ramasser son paquet et son bâton qu'il avait laissés sur un banc; et voilà comment on les a trouvés près de moi. A présent, vous savez

la vérité, et vous devez ou reconnaître qu'il n'y a guère de justice dans vos cours, en révoquant votre sentence et en lui rendant la liberté, ou le faire pendre plutôt que d'avouer que vous avez eu tort. Dans tous les cas, son sang retombera sur vous, et non sur moi. Si Phil Maddox n'avait pas tourné le dos comme un poltron, je ne serais pas ici en ce moment; et je dis la vérité pour sauver celui qui a voulu me rendre service, et faire pendre celui qui m'a laissé dans le bourbier.

Le juge ordonna qu'on reçût cette déclaration par écrit, afin de prendre de nouveaux renseignemens, et dit au jury qu'il serait sursis, quant à présent, à l'exécution de ma sentence. Mais ce ne fut que par la suite que j'appris toutes ces circonstances. Comme on ne pouvait accorder une entière confiance à un homme tel que Bill Ogle, on jugea nécessaire d'attendre qu'il eût réitéré sa déclaration au dernier moment de son existence; et il fut ordonné au geôlier de me laisser ignorer tout ce qui s'était passé, pour ne pas me donner des espérances qui pouvaient être trompeuses.

Quand je repris l'usage de mes sens, j'étais dans l'appartement du geôlier, et dès que je fus en état de marcher, on me conduisit dans un des cachots destinés aux condamnés. L'exécu-

tion avait été fixée au vendredi suivant, et j'avais encore deux jours à passer. Cependant j'étais devenu un objet d'intérêt général. On disait partout que mon extérieur, mon ton et mes manières annonçaient que je ne pouvais être coupable du crime dont j'étais accusé, et toutes les voix s'élevaient en ma faveur. Ogle fut questionné de nouveau, et il donna les moyens de découvrir Maddox, qu'il désirait, dit-il, voir pendre à côté de lui.

Le lendemain, le geôlier vint me dire que quelques-uns des magistrats désiraient me parler; mais comme j'avais fermement résolu de ne rien révéler de ma vie passée, ma seule réponse fut que je demandais qu'il me fût permis de passer, seul et sans être interrompu, les derniers instans de ma vie. J'avais la tête lourde, le cerveau en feu, et l'on aurait pu compter les palpitations de mon cœur sans toucher ma poitrine.

Toute cette journée, et toute la nuit suivante, je restai étendu sur ma paillasse, la tête cachée sous ma couverture. Je souffrais trop pour la soulever. Le jeudi matin, je me sentis doucement tirer par l'épaule. J'entr'ouvris les yeux, je vis un ministre de la religion, et je les refermai aussitôt. J'avais un violent accès de fièvre. Il me parla quelque temps; j'entendais,

par hasard, deux ou trois mots, et je retombais dans un état d'imbécillité morale. Enfin, il se retira en soupirant.

Le vendredi arriva, et l'heure de la mort sonna; mais je ne connaissais plus les jours ni les heures; je ne songeais plus au temps ni à l'éternité. Cependant Maddox avait été arrêté, et l'on avait trouvé en sa possession les effets contenus dans le paquet d'Armstrong. Il commença par tout nier; mais quand il apprit que son complice avait fait une déposition contre lui, il avoua son crime.

Je ne sais si ce fut ce même jour ou le lendemain qu'on vint me prendre dans mon lit. On me fit lever, on m'habilla, on me conduisit quelque part... devant quelqu'un... qui me dit quelque chose. Je ne vis rien, je n'entendis rien, la fièvre m'était montée dans la tête, et j'étais dans un état de délire stupide. On ne s'aperçut pas de ma situation, ou du moins on l'attribua à une crainte abjecte de la mort. On me fit sortir.... je me trouvai dans la rue.... j'étais libre.

CHAPITRE XXI.

—

Plusieurs personnes me serrèrent la main ; d'autres poussèrent des acclamations ; — c'est tout ce que je me rappelle. J'appris par la suite que le geôlier, en m'accompagnant dans la rue, m'avait demandé où j'avais dessein d'aller ; que je lui avais enfin répondu : — Chercher mon père ; et que, le quittant, je m'étais mis à courir comme un homme ayant perdu la raison. Cette course rapide, par un homme dont les pas étaient mal assurés, attira les regards des passans, mais ils l'attribuèrent à l'ivresse, et personne ne songea à m'arrêter. Je ne saurais dire ni ce que je fis, ni où j'allai ; tout ce que je sais, c'est que, trois jours après, on me trouva étendu non sans connaissance, mais dans un état complet de démence, causée par une fièvre cérébrale, à la porte d'une maison de Reading.

Lorsque je repris mes sens, j'étais dans un bon lit, ma tête avait été rasée, et j'avais le bras gauche entouré d'un bandage.

— Dieu du ciel ! où suis-je donc? m'écriai-je d'une voix faible.

— Ami, me répondit une voix douce, tu as bien souvent appelé ton père terrestre pendant ta maladie ; il me fait plaisir de t'entendre appeler ton père qui est dans le ciel. Sois tranquille, tu es entre les mains d'amis qui auront soin de toi. Offre par une courte prière tes remercîmens au ciel de t'avoir rendu la raison, et tâche de prendre du repos, car tu dois en avoir besoin.

J'ouvris les yeux, et je vis une jeune personne, portant le costume des quakers, assise près de mon lit. Elle travaillait à l'aiguille, et avait devant elle, sur une petite table, une bible ouverte. Un verre était sur la même table, et dévoré d'une soif ardente, je ne pus que lui dire :

— Donnez-moi à boire.

Elle prit le verre d'une main et une cuillère de l'autre; mais je saisis le verre, et je le vidai tout d'un trait. J'ignore ce qu'il contenait, mais ce breuvage me parut délicieux. Quelque faible que fût l'effort que je venais de faire, il était au-dessus de mes forces, et je retombai épuisé

sur mon oreiller. Je m'endormis presque au même instant, et je ne m'éveillai qu'au bout de plusieurs heures. Il faisait nuit, une lampe brûlait sur la table, et un vieillard, en costume de quaker, ronflait commodément assis dans un grand fauteuil. Le sommeil m'avait rafraîchi, et je me rappelai une partie de ce qui m'était arrivé; ma comparution devant la cour d'assises, le cachot des condamnés, la paillasse sur laquelle j'avais couché ; mais tout le reste était vague et confus, et je ne pouvais m'expliquer comment je me trouvais où j'étais. Dans tous les cas, je sentais que j'étais libre, et je me trouvais chez des quakers. Qui pouvaient-ils être, et pourquoi avaient-ils pris tant de soin d'un inconnu ? Pendant que je me livrais à toutes ces réflexions, le jour parut, le vieillard s'éveilla, bâilla, étendit les bras, se frotta les yeux, et s'approcha de mon lit. Je le regardai en face.

— As-tu bien dormi, ami? me demanda-t-il.

— Autant que je pouvais le désirer, répondis-je, et je ne voulais pas vous éveiller, n'ayant besoin de rien.

— Oui, je crois que je me suis endormi. La chair l'emporte quelquefois sur l'esprit. — Désires-tu quelque chose?

— Je désire savoir où je suis.

— Tu es dans la ville de Reading, comté de Berks, et dans la maison de Phinée Cophagus.

— Cophagus! m'écriai-je; Cophagus, chirurgien et apothicaire!

— Phinée Cophagus est son nom. Il a été admis dans notre secte, et il a choisi une femme parmi nous. Il t'a donné des soins dans ta maladie, sans appeler l'aide d'un médecin; je suppose donc qu'il est celui dont tu parles. Mais il n'exerce pas l'art de guérir par amour du lucre.

— Et la jeune personne que j'ai vue près de mon lit, est-elle sa femme?

— Non. Elle est la sœur du père de son épouse, et elle a été nommée Suzanne, — Suzanne Temple, sur les fonts de baptême. — Mais je vais avertir Phinée Cophagus que tu es éveillé, car il m'a recommandé de ne pas y manquer.

Il sortit, et me laissa presque étourdi de la nouvelle qu'il venait de m'apprendre. — Cophagus devenu quaker, marié, et me donnant des soins chez lui, dans la ville de Reading! Il ne tarda pas à arriver en robe de chambre.

— Japhet, dit-il en me serrant la main avec affection; Japhet Newland.... véritablement charmé... hum!...

Et s'apercevant que le vieillard l'avait suivi :

— Ephraïm, lui dit-il, laisse-nous... sors de l'appartement, et ainsi de suite.

Après qu'il fut parti, il me dit qu'il m'avait trouvé sans connaissance à la porte d'une maison voisine de la sienne, qu'il m'avait reconnu sur-le-champ, et qu'il m'avait fait transporter chez lui, quoique sans grand espoir de ma guérison. Il me demanda alors par quel étrange événement il m'avait trouvé dans une situation si déplorable. Je lui répondis que, quoique je fusse en état d'écouter, je ne me sentais pas encore assez de force pour lui raconter mes avantures, et que je lui serais fort obligé s'il voulait m'informer de tout ce qui lui était arrivé depuis que je l'avais quitté à Dublin, et des motifs qui l'avaient déterminé à embrasser la foi des quakers.

— Volontiers... longue histoire... hum!... secte fort étrange.... braves gens, et ainsi de suite.

Mais comme le style de M. Cophagus ne serait probablement pas très-intelligible pour mes lecteurs, je leur donnerai seulement un extrait de son récit.

De retour dans la petite ville où il demeurait, M. Cophagus avait été appelé pour donner des soins à la nièce d'un quaker, qui était attaquée d'une maladie aussi cruelle que dangereuse.

Pendant six semaines, il lui fit plusieurs visites tous les jours, et enfin il fut assez heureux pour la guérir complétement. Pendant tout ce temps, elle avait montré tant de courage et de résignation, et développé un caractère si égal et si aimable, qu'il n'avait pu s'empêcher de penser qu'elle serait une femme d'un prix inestimable, et que sa maison lui deviendrait bien plus agréable avec une pareille compagne.

En un mot, M. Cophagus devint amoureux, et comme la plupart des hommes d'un certain âge qui aiment pour la première fois, il le devint éperduement. Son cœur avait été gagné par la patience avec laquelle il avait vu miss Temple supporter des souffrances inouïes; que n'éprouva-t-il pas quand il vit que, rendue à la santé, elle était spirituelle, aimable et enjouée! Les visites de M. Cophagus ne pouvaient plus alors s'attribuer à la santé de la ci-devant malade, qui était parfaitement rétablie; il dit donc à M. Temple qu'il avait pensé sérieusement à des rubans blancs... un gâteau de mariage... une petite famille, et ainsi de suite, et il ordonna à la nièce une dose de matrimonium à prendre sur-le-champ. Miss Temple qui n'était plus dans la fleur de la jeunesse, n'eut aucune répugnance à devenir mistress Cophagus, et son oncle n'avait aucune objection à

faire contre un homme à qui il avait accordé son estime. Mais épouser un homme qui ne partageait pas les sentimens religieux de toute la famille Temple, c'était ce qui était impossible. M. Cophagus essuya donc un refus, adouci par l'assurance que le seul obstacle à cette union était qu'il n'appartenait pas à la société des Amis.

Il rentra chez lui désespéré. Il s'assit sur un fauteuil bien rembourré, et crut être sur des épines. Il se mit au lit, et ne put dormir. Enfin il retourna chez M. Temple le lendemain matin, et lui demanda quelle était la différence entre la croyance des quakers et celle de l'Eglise anglicane. M. Temple lui en donna un aperçu, et le renvoya à sa nièce pour les détails. Quand un homme commence une controverse avec le désir d'être convaincu qu'il se trompe, il est rare qu'il n'en soit pas bientôt persuadé, surtout quand les argumens employés contre lui sortent d'une jolie bouche, et sont appuyés par une voix douce et des sourires séduisans. M. Cophagus ne fut donc pas plus d'une semaine à découvrir que la paix, l'humilité et l'esprit de bienveillance qui forment la base de la conduite des quakers, valaient mieux que les trente-neuf articles de foi de l'Eglise anglicane. Il demanda à être reçu dans la société des

Amis, qui, très-peu de temps après son admission, jugèrent qu'il était à propos de l'affermir dans sa nouvelle foi en lui donnant pour épouse miss Judith Temple. Dès qu'ils furent mariés, ils allèrent s'établir à Reading, où elle avait toute sa famille, excepté l'oncle qu'elle avait été voir pour une quinzaine de jours, et chez lequel elle avait été six semaines malade; et le nouveau quaker Cophagus finit son récit par me dire qu'il était aussi heureux qu'on puisse l'être.

— Braves gens, Japhet... honnêtes gens... ne se battent jamais... hum!... point de têtes cassées parmi eux... Un peu raides... attendent que l'Esprit les inspire, et ainsi de suite.

Et à ces mots, M. Cophagus me serra la main et se retira pour aller faire sa toilette.

CHAPITRE XXII.

—

Une demi-heure après Ephraïm m'apporta une potion, en me disant que Phinée Cophagus m'engageait à la prendre, et à tâcher ensuite de dormir. Je suivis cette double prescription, et quand je m'éveillai, je le vis assis dans ma chambre avec sa femme. Elle était à travailler, et il avait un livre à la main. Quand j'ouvris les yeux et que j'aperçus une femme, je la regardai pour savoir si c'était la jeune personne que j'avais déjà vue. Il ne me fallut qu'un coup d'œil pour m'assurer du contraire, mais j'eus le temps de l'examiner avant qu'ils s'aperçussent que j'étais éveillé. Mistress Cophagus paraissait avoir environ trente ans, elle était plus grande que sa sœur; ses traits étaient réguliers, et l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de très-agréable. Ses vêtemens

étaient d'une propreté recherchée, et la simplicité en était étudiée. On aurait pu dire qu'il y entrait quelque coquetterie, et il était évident que, si elle n'eût pas appartenu à sa secte, elle aurait aisément fait de grands progrès dans tous les mystères de l'art de la parure.

L'extérieur de M. Cophagus, quoiqu'il fût loin de le croire lui-même, comme je l'appris ensuite, avait certainement beaucoup gagné à son changement de costume. Ses jambes en fuseau, qui, comme je l'ai déjà dit, faisaient un contraste risible avec un ventre en saillie, étaient cachées sous de larges pantalons, qui faisaient disparaître une partie de sa rotondité. Au total l'habit de quaker lui allait à merveille, surtout quand il portait son chapeau à larges bords. Ayant satisfait ma curiosité, je tirai mes rideaux de manière à leur faire voir que j'étais éveillé. Cophagus s'approcha de mon lit, et me tâta le pouls.

—Bon! dit-il, très-bon... Un bon bouillon... un peu de quinquina... hum!... ferme sur ses jambes avant peu, et ainsi de suite.

— Il est très-vrai que je me trouve à présent beaucoup mieux, et il me semble même que je serais en état de me lever.

— Non, non... se lever... faire une chute... le lit, le lit.. reprendre des forces... Ma

femme, mistress Cophagus,... Japhet Newland, mon ancien ami, et ainsi de suite.

Mistress Cophagus s'était levée, tandis que son mari me présentait à elle à sa manière.

— Je crains de vous avoir causé beaucoup d'embarras, madame, lui dis-je.

— Japhet Newland, nous n'avons fait que notre devoir, quand même tu n'aurais pas été un ami de mon mari. Regarde-moi donc comme ta sœur, et je te regarderai comme mon frère; et si tu y consens, tu demeureras avec nous, car tel est le désir de mon mari, et il m'en a fait part.

Je la remerciai de toutes ses bontés, et je serrai la belle main qu'elle m'offrait en signe d'affection. Cophagus me demanda ensuite si je me sentais en état de lui apprendre tout ce qui m'était arrivé depuis que nous nous étions vus en Irlande, et il ajouta que je pouvais parler devant sa femme, attendu qu'il lui avait raconté toute mon histoire. Il s'assit alors près de mon lit, sa femme approcha sa chaise, et je leur racontai tout ce qui s'était passé depuis mon départ de Dublin. Quand j'eus terminé mon récit, M. Cophagus fit quelques observations dans son style ordinaire :

— Singulière histoire!... Hum!... argent

perdu au jeu,... fort mal,... devenu honnête,... fort bien... Fuir ses amis,... fort mal;... pas pendu,... fort bien... Fièvre cérébrale,... fort mal;... tomber ici,... fort bien... Rester avec nous,... rien de mieux, et ainsi de suite.

— Tu as beaucoup souffert, ami Japhet, dit mistress Cophagus, et je dirais presque que tu as été châtié fort sévèrement de tes folies, si je ne savais que Celui qui châtie, est Celui qui aime. Du reste, te voilà hors de tout danger, et peut-être renonceras-tu aux vanités du monde en consentant à vivre avec nous. Tu as devant les yeux l'exemple de ton ancien maître, et qui sait si le Seigneur ne te décidera pas à devenir un des Amis ? C'est moi,... continua-t-elle, en jetant un regard d'affection sur son mari, qui ai persuadé à ton ami d'entrer dans le bon chemin; il peut arriver que quelqu'une de nos jeunes filles te persuade aussi d'abandonner un monde profane, et de suivre ton Rédempteur en toute humilité.

— Fort vrai ! dit Cophagus; vie heureuse et paisible... Hum !... faut y passer... rien ne presse... hum !... l'inspiration peut venir... La santé d'abord... prendre une boutique... choisir une femme... et ainsi de suite.

J'étais fatigué d'avoir tant parlé, et après avoir pris un bon bouillon, je m'endormis de

nouveau. Quand je m'éveillai dans la soirée, c'était Suzanne Temple qui était dans ma chambre. Elle était à lire devant une table sur laquelle était une lumière, et je l'examinai longtemps en silence sans vouloir interrompre sa lecture. Jamais je n'avais vu un teint d'une blancheur si étincelante. Elle avait de grands yeux, mais je ne pus en voir la couleur, car ils étaient baissés sur son livre, et cachés par de longs cils bruns. Ses sourcils étaient aussi régulièrement arqués que s'ils eussent été tracés au compas, et faisaient contraste avec la blancheur de sa peau. Ses cheveux châtains étaient presque entièrement relevés sous son bonnet. Sa bouche, son nez, son menton, étaient la perfection même. Elle paraissait avoir dè dix-sept à dix-huit ans; et autant que j'en puis juger, rien ne manquait à la symétrie de sa taille. Elle portait le costume simple et modeste des femmes de la société des Amis. En un mot, je n'avais jamais rien vu d'aussi charmant, et elle me semblait appartenir au ciel plutôt qu'à la terre. Tandis que j'avais les yeux fixés sur ses attraits ravissans, elle ferma son livre, et s'avança vers mon lit. Ne voulant pas qu'elle sût que je l'avais contemplée si longtemps, je feignis de dormir, et elle retourna à sa place. Quelques instants après, je fis un

mouvement, comme si je m'éveillais, et je demandai :

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

— Oui, ami Newland, répondit-elle en s'avançant; as-tu besoin de quelque chose ? Désires-tu voir Cophagus ou son serviteur Éphraïm ?

— Non, non, ne les dérangez pas de leurs occupations. Je voudrais faire une lecture si ma tête et mes yeux en sont capables.

— Tu ne dois pas encore l'essayer, mais je puis t'en faire une, si tu le désires. Que veux-tu que je te lise ? Je n'ai pas de livres frivoles; mais à l'instant où tu viens d'échapper à la mort, ce ne sont certainement pas de pareils livres que tu voudrais entendre lire.

— Peu m'importe le livre, pourvu que ce soit vous qui me le lisiez.

— Mais cela t'importe beaucoup, et ne te fâche pas si je te dis qu'il n'y a qu'un seul livre que tu doives lire ou entendre lire en ce moment. Ne viens-tu pas d'être sauvé d'un péril imminent ? A qui en dois-tu de la reconnaissance si ce n'est au Tout-Puissant qui a daigné prolonger tes jours ?

— Vous avez raison. Lisez-moi quelque chapitre de la Bible.

Suzanne ne répondit rien, mais choisissant

un des chapitres les plus convenables à ma situation, elle m'en fit la lecture d'une voix si douce et si touchante, que je croyais entendre celle d'un ange.

CHAPITRE XXIII.

—

J'avais jusqu'alors vécu dans le monde et pour le monde. Mon code de morale avait été basé sur les circonstances; et quant à la religion, je n'en avais aucune. J'en avais certainement appris les principes et les dogmes à l'hospice des Enfans-Trouvés; mais je les avais appris comme une tâche, et ce qu'on apprend ainsi peut se graver dans la mémoire sans faire impression sur le cœur : l'exemple des parens peut seul en produire une qui soit durable. Je n'avais pas ouvert une Bible depuis que j'avais quitté l'hospice, et quand j'entendis Suzanne m'en lire des passages si bien adaptés à ma situation, je me sentis ému jusqu'aux larmes.

Lorsqu'elle eut fini sa lecture, je la remerciai, je lui tendis la main, elle ne me refusa pas la sienne, et je la baisai. Elle la retira sur-le-champ et sortit de ma chambre. Ephraïm vint la remplacer; Cophagus et sa femme me firent une longue visite dans la soirée; mais je ne revis Suzanne que le lendemain, et elle me fit une seconde lecture.

Trois semaines se passèrent avant que M. Cophagus me jugeât en état de quitter la chambre. Pendant ce temps, je devins intime avec toute la famille qui me traitait comme si j'en eusse fait partie. Tous les jours Suzanne me lisait quelque chapitre de la Bible; je l'écoutais avec attention, et j'aimais à m'entretenir avec elle de sujets religieux, mais je doute que j'y eusse pris le même plaisir si elle eût été vieille ou laide.

Dès que je fus assis sur le sofa du salon de M. Cophagus, enveloppé dans une de ses robes de chambre, il me dit que les vêtemens que j'avais sur moi quand il m'avait trouvé étaient en lambeaux, et me demanda si je voulais en avoir suivant la mode du monde, ou semblables à ceux que portaient les Amis avec qui il espérait que je consentirais à rester désormais. J'avais déjà fait bien des réflexions à ce sujet; j'avais résolu de ne jamais rentrer dans le monde,

car comment y chercher mon père quand j'étais dépourvu de tout moyen d'existence? J'ignorais quelles étaient les intentions de M. Cophagus à mon égard, et je ne pouvais consentir à lui être à charge. J'hésitais donc à lui répondre, quand j'aperçus les grands yeux bleus de Suzanne fixés sur moi comme si elle eût attendu ma réponse avec impatience et inquiétude. C'en fut assez pour me décider.

— Je serais charmé, dis-je, de porter le même costume que vous, si vous croyiez que je pusse le faire, quoique je n'appartienne pas à la société des Amis.

— Mais j'espère que tu lui appartiendras bientôt? dit mistress Cophagus.

— Hélas! vous oubliez que je suis un être isolé, abandonné.

— Ne parle pas ainsi, ami Newland; au milieu de nous tu ne seras jamais sans amis.

— Tant que je serai au milieu de vous, ce sera un plaisir pour moi d'adopter votre costume et toutes vos manières; mais quand je recommencerai à chercher mon père...

— Et pourquoi recommencer une recherche si inutile, ami Japhet? dit Suzanne; une recherche qui ne t'a valu jusqu'ici que des infortunes? Si ceux qui t'ont abandonné désirent

te trouver, c'est à eux de te chercher, mais tu ne peux faire que de vains efforts pour les découvrir.

— Vous oubliez, miss Suzanne, qu'on a été prendre des renseignemens à l'hospice pour savoir ce que j'étais devenu. Après ce qu'on a entendu dire de moi, est-il probable qu'on s'en inquiète davantage?

— Pourquoi non? L'amour d'un père serait bien faible, s'il se laissait rebuter par un premier désappointement. Non, ami Newland; s'il désire te trouver, il te cherchera; mais toutes les recherches que tu pourrais faire ne seraient que du temps perdu.

— Suzanne a raison, ami Japhet, dit mistress Cophagus. En suivant une ombre, Japhet a négligé la substance. Il est temps qu'il s'établisse, et qu'il cherche à trouver des moyens d'existence.

Et à ces mots elle sortit de la chambre avec sa sœur.

Ce fut alors le tour de M. Cophagus. Il me représenta la folie et l'inutilité de mes courses vagabondes; me fit sentir la nécessité de m'établir dans le monde, me pressa fortement de prendre une boutique d'apothicaire à Reading, et m'offrit de m'en fournir les moyens. Il ajouta qu'il m'assurerait la pratique de sous les mem-

bres de la société des Amis, qui était nombreuse en cette ville et dans les environs, attendu qu'aucun individu de leur secte n'y exerçait cette profession. — Faut devenir un de nous, Japhet... Bonnes affaires... Hum !... Vie paisible... une femme... de petits enfans, et ainsi de suite.

Je pensai à Suzanne, et je gardai le silence. Cophagus finit par me dire de réfléchir à sa proposition avant de l'accepter ou de la refuser, et ajouta en me quittant, que, quelle que fût ma détermination, il m'aiderait de tout son pouvoir.

Je réfléchis long-temps avant de pouvoir me décider. J'avais encore des idées mondaines, et je me berçais toujours de l'espoir de retrouver mon père dans le grand monde, et de reprendre dans la société le rang que j'y avais occupé par suite d'une erreur, d'une méprise ou d'une imposture, comme on voudra l'appeler. J'avais peine à me faire à l'idée de me placer derrière un comptoir, et de passer toute ma vie dans l'obscurité. Cependant il fallut regarder le revers de la médaille. Je n'avais aucun moyen d'existence. Quelle chance avais-je de retrouver mon père; et combien de maux et de dangers n'avais-je pas éprouvés en voulant le chercher? J'avais été deux fois traduit devant un tribu-

nal de police à Londres... sur le point d'être assassiné en Irlande... et condamné à mort en Angleterre... J'avais été attaqué d'une fièvre cérébrale, dont je n'étais guéri que par une sorte de miracle; tout cela ne devait-il pas me guérir de ma monomanie?... De quelle manière le monde m'avait-il traité?... quelle chance me restait-il d'être reçu à l'avenir dans la haute société? Je mis encore dans la balance l'amitié de ceux qui m'avaient si généreusement secouru, leurs offres obligeantes, et le bonheur de devoir mon indépendance à mes propres efforts; et pourtant j'étais encore dans l'indécision; le démon de l'orgueil était dans l'autre plateau, et le faisait pencher... il remonta tout à coup, et ce fut une pensée donnée à Suzanne qui opéra ce miracle.

Le soir même, j'acceptai les offres amicales de M. Cophagus, et je lui exprimai le désir d'être admis dans la société des Amis.

— Tu prends un parti sage, me dit mistress Cophagus en m'offrant la main, et c'est avec plaisir que nous t'y recevrons.

— Je te félicite, ami Newland, dit Suzanne, et j'espère que tu te trouveras plus heureux avec ceux au milieu desquels tu vas vivre que lorsque tu étais plongé dans les vanités du monde. Ne cherche plus un père terrestre qui

t'a abandonné, et songe au Père céleste qui t'a protégé si visiblement dans tes afflictions.

— Vous me dirigerez dans le droit chemin, miss Suzanne.

— Je suis trop jeune pour servir de guide, ami Japhet; mais assez âgée, je crois, pour être une amie.

Le lendemain, le tailleur m'apporta mon nouveau costume; je l'essayai, je me regardai dans une glace, et je ne fus pas très-content de mon extérieur. Il est vrai que j'avais eu la tête rasée; et quand j'eus mis une perruque que M. Cophagus me fit faire, je fus plus satisfait de ma personne. Je me dis que si j'étais un quaker, j'étais du moins un quaker de bonne mine. Quelques jours après, il y eut une réunion nombreuse d'Amis chez M. Cophagus; un mouvement de vanité me dit qu'il ne s'y trouvait pas un jeune homme qui pût me le disputer, et je me résignai à ma métamorphose.

CHAPITRE XXIV.

—

M. Cophagus ne perdit pas de temps. En moins de trois semaines il me loua une boutique à très-peu de distance de chez lui, et il eut soin qu'elle fût garnie de médicamens, de fioles et d'instrumens de chirurgie, mieux que ne l'était celle qu'il avait occupée dans Smithfield. Le reste de la maison était occupé, et je devais continuer à loger et à prendre tous mes repas dans sa famille. Quand tout fut prêt, j'allai la voir avec lui, et je fus très-satisfait de tous les arrangemens qu'il avait faits. Tout ce qui me manquait, c'était d'avoir Timothée pour aide; mais ce désir ne pouvait se réaliser, puisque j'ignorais ce qu'il était devenu.

Dans le cours de la soirée, je dis à M. Cophagus que je ne me souciais pas de mettre mon nom sur la boutique. Au fond, c'était mon orgueil qui s'y opposait. Je ne pouvais souffrir qu'on lût sur une boutique d'apothi-

caire les noms de Japhet Newland, qu'il avait suffi de prononcer pour me faire ouvrir les portes de tous les salons de Londres.

— J'ai plusieurs raisons pour cela, lui dis-je; la première, c'est que ce n'est pas mon véritable nom; la seconde, c'est que quelques-unes de mes anciennes connaissances pourraient le lire, entrer chez moi, me reconnaître, et je ne me soucie pas de renouer aucune de mes anciennes liaisons; et la troisième...

— Ami Newland, dit Suzanne avec plus de sévérité que je ne lui en avais encore trouvé, ne cherche pas tant de raisons, puisque tu ne veux pas dire la véritable, qui est que ton orgueil se révolte contre cette idée.

— J'allais dire que le nom de Newland rappelle Mammon et ne convient pas à un membre de la société des Amis. Mais vous m'avez accusé d'orgueil, Suzanne, et je renonce à toute objection. Les mots Japhet Newland seront inscrits sur ma porte; ainsi, qu'il n'en soit plus question.

— Si je t'ai fait injure, ami Japhet, je t'en demande pardon. Dieu seul connaît le secret des cœurs. J'ai été présomptueuse, et il faut que tu m'excuses.

— C'est à moi de demander pardon, Suzanne; vous me connaissez mieux que je ne me

connais moi-même. Oui, c'était l'orgueil... rien que l'orgueil... qui me faisait parler. Mais vous m'en avez guéri.

— A présent, tu me donnes de bonnes espérances, ami Japhet, dit-elle en souriant. Ceux qui avouent leurs fautes, ne tardent pas à s'en corriger. Il y a pourtant quelque chose de juste dans tes observations. Si tu rencontrais un de tes anciens amis, qui sait si tu ne serais pas tenté de t'égarer de nouveau? Tu peux changer l'orthographe de ton nom, et le déguiser ainsi.

M. et mistress Cophagus approuvèrent cette proposition; et les mots *J. Gnowland*, chirurgien apothicaire, furent inscrits sur la porte. Je pris possession de ma boutique avec un jeune homme de la société qui me fut recommandé pour aide, et je ne tardai pas à avoir de nombreuses pratiques dans la bonne ville de Reading.

Je me trouvais heureux. J'étais occupé toute la journée; j'exerçais une profession libérale; je gagnais déjà plus qu'il ne fallait pour mon existence, et j'étais un membre utile de la société. Quand je rentrais plus tard que de coutume, et que M. et mistress Cophagus étaient montés dans leur chambre, je trouvais toujours Suzanne qui m'attendait, et je causais

quelques minutes avec elle. Je n'avais jamais connu l'amour avant d'avoir vu cette créature angélique; mais je l'aimais comme un être supérieur — avec crainte et tremblement. Je me disais qu'elle était trop pure, trop sainte, pour un homme tel que moi. Je sentais que ma destinée dépendait d'elle, que si elle m'aimait, mon bonheur était assuré dans ce monde et dans l'autre, et que, dans le cas contraire, j'étais perdu pour toujours. Malgré toutes ses perfections, elle était femme, et elle voyait l'ascendant qu'elle avait sur moi; mais elle n'employait son pouvoir qu'à me conduire à la vertu. Insensiblement mon orgueil disparut et fit place à des sentimens humbles et religieux. Quelques mois se passèrent, et mes affaires devinrent encore plus prospères : je pus déjà rendre à M. Cophagus tout ce qu'il avait dépensé pour mon établissement. J'étais heureux, complétement heureux, et pourtant je n'avais jamais reçu de Suzanne que les marques d'une amitié sincère. Mais je la voyais très-souvent, et nous vivions dans une intimité parfaite. Je découvris alors quel trésor de sensibilité, quel feu d'affection étaient cachés sous son extérieur simple et modeste, et je reconnus que son esprit était aussi cultivé que son jugement était solide.

Quand je lui parlais de certains événemens de ma vie, avec quel plaisir j'écoutais ses remarques, qui ne tendaient jamais qu'à la morale et à la vertu! Sans être ennemie d'une gaîté innocente, elle me réprimandait avec douceur quand je lui adressais des discours légers ou frivoles. Quoi de plus enivrant que son sourire, quand elle approuvait les sentimens que j'énonçais! Quoi de plus passionné que les élans de son éloquence, quand elle était animée par quelque sujet... élans qui étaient toujours suivis d'une vive rougeur, quand elle remarquait qu'elle s'était laissée entraîner par son enthousiasme!

Une circonstance dont je me félicitai vivement, fut que, pendant le cours des six premiers mois que je vécus dans la famille de M. Cophagus, il lui fut fait deux offres de mariage très-avantageuses, et qu'elle les refusa sans hésiter. A la fin de ce temps, voyant que ma profession devenait de jour en jour plus lucrative, grace à la pratique exclusive que j'avais de toute la société des Amis, je priai M. Cophagus de trouver bon que je lui payasse une pension pour ma nourriture et la chambre que j'occupais chez lui, à compter du jour où j'y étais arrivé. Il convint que ma demande était juste, et je me trouvai ainsi tout-à-fait indépendant.

Il me paraissait que je ne faisais que des progrès bien lents dans le cœur de Suzanne; mais s'ils étaient lents, ils me semblaient sûrs. Un jour je lui faisais quelques observations sur le bonheur dont M. Cophagus jouissait depuis son mariage : — Sans doute, Japhet, répondit-elle; mais il l'a mérité par un travail opiniâtre, et maintenant il en recueille le fruit. Il me sembla que c'était me donner à entendre que je devais en faire autant, et que je n'avais pas le droit de demander la main d'une femme avant d'être certain de pouvoir fournir à tous ses besoins. Il est vrai que je n'avais encore pu faire aucune économie, et quoique la situation de mes affaires fût très-satisfaisante, un revenu n'est pas un capital. Qu'elle se sentît intéressée ou non dans la question, je reconnus qu'elle avait raison, et je redoublai de soin et d'activité.

CHAPITRE XXV.

—

Je n'étais pas encore tout-à-fait sevré du monde, mais j'étais presque sur le point de l'être, quand un jeune quaker, aussi élégant qu'on peut l'être dans cette secte, arriva à Reading. Il fut présenté à M. et à mistress Cophagus, et, comme on pouvait s'y attendre, il devint bientôt un admirateur de Suzanne; mais il n'en reçut aucun encouragement. C'était un désœuvré, et il passait une grande partie de son temps assis dans ma boutique à causer avec moi. Comme il était moins grave et moins réservé que la plupart des jeunes gens de notre secte, nous devînmes bientôt intimes. Un jour que mon aide était sorti, il me dit :

— Ami Gnowland, dis-moi franchement, n'as-tu jamais vu ma figure avant que je vinsse à Reading?

— Non, que je sache. ami Talbot.

— En ce cas, ma mémoire est meilleure que la tienne, et à présent que j'ai obtenu ton amitié, comme étant tous deux membres de la société des Amis, je te rappellerai notre ancienne connaissance Quand tu étais M. Newland, qu'on voyait partout à Londres, bras dessus bras dessous avec le major Carbonnell, j'étais le lieutenant Talbot, du second régiment des dragons de la garde.

Je restai muet de surprise, et le regardai en ouvrant de grands yeux.

— Oui, continua-t-il en éclatant de rire, tel est le fait. Vous pensiez sans doute être le seul jeune homme à la mode qui se fût métamorphosé en quaker; vous en avez un autre devant vous; ainsi ne vous imaginez plus être le phénix de votre secte.

— Je me souviens certainement de votre nom; mais comme vous devez connaître mon histoire, vous pouvez aisément deviner les motifs qui m'ont porté à entrer dans la société des Amis. Quant à moi, je ne puis me figurer quels ont été les vôtres.

— Je vais vous l'expliquer; mais, sur mon honneur, je ne puis m'empêcher de rire quand je vois comme nous voici maintenant fagotés l'un et l'autre. Je me souviens fort-bien du

temps où vous étiez un des jeunes gens les plus à la mode, et quoique nous ne fussions pas intimement liés, vous me faisiez l'honneur de me reconnaître quand nous nous trouvions dans la même société. Toute ma famille a été de tout temps au service, et il est aussi naturel à un Talbot d'être soldat, qu'à un poisson de vivre dans l'eau. J'entrai donc dans l'armée; j'admirai mon uniforme, et mon uniforme fut admiré par toutes les belles. A peine avais-je reçu mon brevet de lieutenant dans les gardes que mon père mourut; j'étais un fils cadet, et je n'eus pour toute fortune que quatre cents livres de rente. Mais, comme dit mon oncle, c'était assez pour un Talbot, qui s'avancerait dans sa profession comme tous les Talbots l'avaient fait avant lui. Je découvris pourtant bientôt que ce revenu ne suffisait pas pour figurer décemment dans les gardes, et mon oncle me conseilla fortement d'entrer dans un régiment en service actif. Je vendis mon brevet de lieutenant, et j'achetai une compagnie dans le 23e régiment d'infanterie, qui allait se rendre dans les Indes Occidentales pour s'emparer des colonies françaises. Je mis à la voile, dans l'attente de me couvrir d'autant de gloire que l'avaient fait tous les Talbots depuis un temps immémorial. Nous débarquâmes, et je vis vo-

ler de toutes parts les boulets et la mitraille. Je découvris alors... ce qui ne m'était jamais venu dans la tête auparavant... que j'avais fait une méprise dans le choix de ma profession.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je reconnus qu'il me manquait une certaine qualité qui n'avait jamais été refusée à un Talbot... le courage.

— Et vous ne le saviez pas ?

— Non, sur mon honneur. Mon esprit était plein de valeur, j'avais projeté en imagination des actes de bravoure qui auraient éclipsé tous les Talbots, depuis celui qui fit brûler Jeanne d'Arc, jusqu'à mon frère aîné. Je vous assure que, quelque surpris qu'en fussent les autres, personne ne le fut autant que moi. Notre régiment reçut ordre de marcher en avant, et j'étais à la tête de ma compagnie, les balles pleuvaient comme la grêle ; j'essayai d'avancer, mais je n'y pus réussir ; et malgré tous mes efforts pour n'en rien faire, je tournai les talons. Je rencontrai l'officier commandant qui m'ordonna de retourner à ma compagnie, et je lui obéis sur-le-champ, car je n'étais nullement effrayé. Je me trouvai de nouveau exposé au feu ; je voulus encore résister à l'impulsion qui me portait à me mettre à l'écart, mais cela me fut impossible, et avant que l'assaut fût com-

mencé, je courus en arrière comme si le diable m'emportait. Cela n'est-il pas drôle ?

— Très-drôle en vérité, répondis-je en riant.

— Oui, mais vous ne comprenez pas exactement pourquoi cela est drôle. Les philosophes nous parlent beaucoup de la volition, et disent que le corps est gouverné par l'esprit, et par conséquent lui obéit; mais en ce qui me concerne, c'est précisément tout le contraire. Je vous assure que c'est un fait; j'ai l'esprit aussi brave que qui que ce soit au monde, mais j'ai un misérable corps qui est poltron; et, ce qui est encore pis, c'est qu'il gouverne l'esprit, et qu'il l'entraîne avec lui. Je n'avais nulle envie de m'enfuir, au contraire, j'avais même demandé à être du nombre des enfans perdus, et l'on m'avait refusé. Si j'avais manqué de courage moral, je n'aurais pas sollicité le poste le plus dangereux. Cela n'est-il pas drôle ?

— Il paraît certainement fort étrange qu'après avoir demandé à être placé au poste du danger, vous vous soyez enfui quand vous ne couriez qu'une chance ordinaire.

— C'est justement ce que je dis. J'ai l'ame des Talbots; mais mon corps n'est pas de famille, et il est trop fort pour mon ame.

— C'est ce qu'il me semble. Continuez.

— Quand le feu eut cessé, j'essayai de monter sur la brèche, et pour cette fois j'y réussis; mais on ne m'en sut aucun gré, et le commandant me dit assez froidement qu'il me conseillait de rétablir ma réputation à la première occasion.

— Eh bien?

— Il restait un fort qu'on devait prendre d'assaut le lendemain. Je demandai à commencer l'attaque avec ma compagnie, et cette demande me fut accordée; c'était sûrement une preuve que je ne manquais pas de courage. L'artillerie avait ouvert une brèche; nous fûmes chaudement reçus, et je sentis que mes jambes ne voulaient plus avancer. Que croyez-vous que j'aie fait alors? Je me jetai par terre, je criai que j'étais blessé, je me bandai la cuisse avec mon écharpe, et j'ordonnai à deux grenadiers de me porter sur la brèche. Nous en étions à portée de fusil; mais quand j'entendis les balles siffler à mes oreilles, mes bras et mes jambes se démenèrent de telle sorte que les deux grenadiers furent forcés de me lâcher, et mon coquin de corps se trouva en liberté. Ce fut un incident très-malheureux, car si l'on m'avait porté sur la brèche, c'eût été un trait d'héroïsme. Mais le destin en décida autrement; je me hâtai de me relever, l'esprit enflammé

du désir de monter sur la brèche, mais quand je fus sur mes jambes, du diable si elles voulurent faire un pas de ce côté, elles m'emportèrent en sens opposé, et l'on me trouva à un demi-mille du fort, la cuisse encore entourée d'une écharpe pour bander une blessure qui n'existait pas. On me donna alors à entendre que je ferais bien de retourner le plus tôt possible en Angleterre, et par égard, me dit-on, pour ma famille, on me permit de vendre mon brevet, ce que je fis sur-le-champ. De retour à Londres, je me montrai dans le monde comme à l'ordinaire, chacun me tourna le dos. Je voulus m'expliquer, mais personne ne voulut croire à mon courage, et l'on me répondit que quand on était brave, on ne fuyait pas. On ne voulait pas comprendre que le corps et l'esprit peuvent ne pas être d'accord, et qu'il faut que le plus faible cède au plus fort.

— Et que fîtes-vous ?

— Je ne fis rien. D'abord, j'avais grande envie de chercher querelle à ces impertinens; mais je savais que je ne pouvais compter sur l'aide de mon corps, et par conséquent je restai tranquille. Cependant on répandit contre moi des bruits si odieux, que mon oncle me défendit la porte, dit que j'étais la honte de ma famille, et qu'il regrettait que le premier bou-

let ne m'eût pas emporté... regret très-charitable sans doute. Enfin la patience me manqua, et je regardai autour de moi pour voir s'il n'existait pas quelque classe d'hommes parmi lesquels le courage physique ne passât pas pour un *sine quâ non.* Je découvris que les principes des quakers leur défendaient de se battre; par conséquent le courage ne pouvait leur être nécessaire. J'entrai donc dans leur société, et au lieu d'être un mauvais soldat, je suis du moins devenu un très-respectable quaker. — A présent vous savez mon histoire : qu'en pensez-vous?

— Il me serait difficile de le dire; jamais je n'ai entendu rien de semblable, il me faut le temps d'y réfléchir. Depuis combien de temps portez-vous ce costume?

— Depuis plus de six mois. A propos, cette petite Suzanne Temple est une charmante fille, j'ai presque envie de la demander en mariage.

— J'ai le même dessein, Talbot, et avant d'exécuter le vôtre, vous ferez bien de consulter votre corps; car, quaker ou non, je ne permets à personne de déranger mes projets.

— Mon cher ami, s'écria-t-il avec un air alarmé, soyez bien sûr que je ne voudrais jamais mettre le moindre obstacle aux vôtres. D'ailleurs je compte quitter demain Reading.

Adieu, mais je reviendrai ce soir prendre congé de vous.

Il sortit de ma boutique, et je ne revis plus l'ami Talbot, dont le corps n'était que lâcheté, quoique son esprit fût tout courage.

CHAPITRE XXVI.

—

Un mois après cette rencontre, étant un matin à la porte de ma boutique, je vis un marin ayant une jambe de bois, et tenant en main un paquet de ballades, chercher à émouvoir la charité des passans, en s'adressant successivement à chacun d'eux, et en chantant d'une voix larmoyante des fragmens de ses chansons.

> Que vous importe si je pleure?
> Les larmes sont mon seul plaisir.

— Votre Honneur, ne jetterez-vous pas un penny au pauvre Jack, qui a perdu une jambe au service de son pays? Grand merci, Votre Honneur.

Entendez-vous gronder la foudre?
C'est du combat le glorieux signal.

— Carguez votre grande voile un instant, mon officier, et venez au secours d'une pauvre barque qui a perdu la moitié de ses agrès. Longue vie à Votre Honneur! je vous remercie.

Comme à la cour, à Billingsgate,
L'Amour est le plus grand des dieux.

— Achetez-moi une ballade, la jeune fille, pour la chanter quand vous serez assise sur les genoux de votre amoureux. Tenez, choisissez. Vous voulez celle-ci? la voilà. Ce n'est qu'un penny. — Grand merci, la jolie fille.

Dans le feu je suis un lion;
Je suis un agneau quand il cesse.

Je crois qu'il y a peu d'Anglais qui ne prennent intérêt à un marin, surtout quand il a été blessé en défendant son pays. La vue de celui-ci m'inspira de la compassion, et, prenant quelques pences pour les lui donner, je lui fis signe d'entrer dans ma boutique. — Prenez ceci, brave homme, lui dis-je. Quoique je sois homme de paix, je n'en ai pas moins de pitié pour ceux qui ont été victimes de la guerre.

Le son de ma voix le fit tressaillir, et il ouvrit de grands yeux en me regardant fixement.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— C'est sa voix ! s'écria-t-il ; mais ce ne peut être lui.... Si vraiment, c'est lui.... c'est bien lui !... Japhet, je vous ai donc enfin trouvé !... Et il se laissa tomber sur une chaise.

— Qui êtes-vous donc, ami ?

Il ôta un grand chapeau auquel était attaché un tour de cheveux qui lui couvraient les yeux et les joues, et je reconnus Timothée. — Est-ce bien vous, Timothée ?... Est-il possible que je vous revoie marin, avec une jambe de bois ?

— Est-ce bien vous, Japhet ?... Est-il possible que je vous revoie quaker avec un chapeau à larges bords ?

— Oui, Timothée, je le suis réellement et sincèrement.

— En ce cas, vous êtes moins déguisé que je ne le suis. Et détachant une courroie, il jeta dans un coin sa jambe de bois, et me fit voir celle que je croyais lui manquer, et qui était relevée contre sa cuisse et cachée dans ses larges pantalons. — Je ne suis pas plus marin que vous, Japhet, et je n'ai jamais été sur l'eau salée, quoi qu'en puissent dire toutes mes ballades.

— Vous avez donc trompé le monde, Timothée ? J'en suis fâché.

— Je vois que vous êtes véritablement quaker, Japhet; mais ne me blâmez pas avant d'avoir entendu mon histoire.... Mais si vous avez changé d'habit, Japhet, je suppose que votre cœur est toujours le même. Vous me garderez avec vous à présent. Vous savez que je puis vous être bon à quelque chose ici.

— J'ai bien des fois désiré de vous avoir près de moi, Timothée; et si nous nous quittons désormais, ce sera votre faute. Vous m'aiderez dans ma boutique; mais il faudra vous vêtir comme moi.

— Me vêtir comme vous! Et pourquoi non? Je ferai tout ce que vous voudrez, Japhet, pourvu que je ne vous quitte plus.

— J'espère bien que nous ne nous quitterons plus, mon cher Timothée; mais j'attends mon aide à chaque instant, et je ne veux pas qu'il vous voie sous ce costume. Allez m'attendre au bout de cette rue qui conduit dans la campagne; nous y chercherons un endroit écarté, et nous nous concerterons sur les mesures à prendre pour nous réunir.

— Je me suis logé dans un petit cabaret à peu de distance, et j'ai d'autres vêtemens dans mon paquet. Je vais changer de costume, et j'irai vous attendre à l'endroit que vous m'indiquez.

A ces mots, il replia sa jambe derrière sa cuisse, attacha à son genou sa jambe de bois, et sortit de la boutique.

Au bout d'une demi-heure, mon aide rentra, et je prétextai une affaire pour sortir. Je trouvai Timothée au rendez-vous. Il n'avait plus sa jambe de bois, et son habit, quoique loin d'être neuf, avait un air de propreté. Tout en nous promenant dans la campagne, je l'engageai à me raconter ce qui lui était arrivé depuis notre séparation.

— Vous ne pouvez vous figurer, Japhet, me dit-il, quel fut mon désespoir quand votre lettre m'apprit que vous m'aviez quitté. Je ne me doutais nullement que vous aviez vendu votre maison, et que vous aviez perdu tout votre argent au jeu. Je ne savais quel parti prendre, et j'allai sur-le-champ consulter M. Masterton. Il avait reçu votre lettre, et il en paraissait fort contrarié. Tout ce qu'on peut dire en faveur de Japhet, me dit-il, c'est qu'il est fou. Quant à vous, mon pauvre garçon, il me paraît inutile que vous le cherchiez. Ne songez qu'à vous tirer d'affaire le mieux que vous le pourrez, et je vous rendrai tous les services qui sont en mon pouvoir. Je retournai à la maison, et je fis un paquet de tous vos papiers. Je fis vendre ensuite tout le mobilier, votre garde-robe, vos

bijoux; en un mot, tout ce qui vous appartenait, à l'exception de votre nécessaire, garni en argent, et de vos pistolets, pensant que vous pourriez être un jour charmé de retrouver cet objet.

— Je n'ai plus besoin à présent de nécessaire ni de pistolets, Timothée; mais je ne vous en remercie pas moins de votre attention.

— La vente a produit net quatre cent trente livres.

— D'après l'état où je vous vois réduit, il paraît que cette somme ne vous a guère profité.

— Parce que je n'y ai jamais touché. Qu'avais-je besoin de cet argent? Je l'ai porté à M. Masterton avec vos papiers, le nécessaire et les pistolets, et le tout est à votre disposition quand vous voudrez le demander. J'avais en poche quatorze ou quinze livres lors de votre départ, et cette somme pouvait me conduire loin. Je fis donc mes adieux à M. Masterton, et je partis de Londres pour me mettre à la recherche de mon maître.

— Dites de votre ami, Timothée.

— De l'un et de l'autre si vous le voulez, Japhet; et je vous assure que depuis ce temps, il m'est arrivé bien des aventures.

— Qui vous paraîtront peu de choses quand

vous pourrez les comparer aux miennes, Timothée. Mais chez qui croyez-vous que je demeure à présent? car je ne loge pas dans la maison où est ma boutique.

— Chez un quaker, je suppose.

— Oui; mais qui croyez-vous que soit ce quaker?

— Comment pourrais-je le savoir?

— M. Cophagus.

A cette nouvelle, Timothée sauta en l'air, tourna sur lui-même, et tomba sur l'herbe, en poussant de grands éclats de rire.

— Cophagus quaker! s'écria-t-il enfin; oh! comme je voudrais le voir!... Hum!... habit carré, chapeau à larges bords, et ainsi de suite. Et ses éclats de rire recommencèrent.

— Il ne faut pas rire des opinions religieuses des autres, Timothée.

— Ce n'était pas mon dessein, Japhet. Mais M. Cophagus quaker! Il y a quelque chose de si risible dans cette idée... N'est-il pas bien étrange qu'après avoir été séparés si longtemps, nous nous retrouvions tous dans cette ville, moi vendant des ballades, vous établi comme apothicaire, et M. Cophagus quaker!... Eh bien! nous naviguerons tous trois dans la même barque. Je me ferai quaker aussi.

— Nous en parlerons plus tard, Timothée.

A présent, nous allons retourner dans ma boutique, et je vous conduirai chez M. Cophagus. Je suis sûr qu'il sera charmé de vous revoir.

— Mais je voudrais d'abord être vêtu en quaker.

— Je vous donnerai un de mes habits. Mais il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la société des Amis. Vous n'y seriez même reçu qu'après avoir subi un examen.

Nous rentrâmes dans la ville. Je dis à Timothée d'aller m'attendre à quelques pas de ma boutique, où je rentrai, après avoir été chercher un vieil habit dans ma chambre, chez M. Cophagus. Je donnai une commission à mon aide, et je fis entrer Timothée. Il alla s'habiller dans l'arrière-boutique, après quoi il sauta par-dessus le comptoir, et s'écria : Voici ma place à présent, et j'espère y rester aussi long-temps que vous.

— Je l'espère aussi, Timothée. Quant à mon aide actuel, il m'a déjà averti qu'il allait me quitter; car il s'est marié il y a peu de temps, et il désire suivre une autre profession... Mais à propos, ne vous faudrait-il pas quelqu'argent?

— De l'argent! je n'en manque pas, voyez!... Et il tira de sa poche un vieux haillon, dans lequel étaient enveloppées environ vingt livres.

— Je ne vous supposais pas si riche, Timothée.

— Il n'y a rien de tel que d'être un ancien marin, ayant une jambe de bois, et vendant des ballades. Croiriez-vous qu'il y a eu des jours où j'ai reçu jusqu'à une livre?

— Par une voie qui n'était pas très-honnête.

— Cela peut être, Japhet; mais il est aussi vrai qu'étrange que, tant que j'ai été honnête, rien ne m'a réussi; et que lorsque je me suis mis à tromper les autres, tout a été au mieux.

CHAPITRE XXVII.

—

Dans la soirée, je conduisis Timothée chez M. Cophagus, qui le reçut avec beaucoup de bonté, et qui me dit sur-le-champ que je devais le prendre pour mon aide, ce qui était déjà mon intention. Une chambre lui fut donnée dans la maison, et Ephraïm fut chargé de veiller à ce que rien ne lui manquât. Au bout de quelques jours, il était établi parmi nous

comme s'il y eût été depuis six mois. Pendant les premiers jours de notre réunion, je lui avais conté mes aventures, et je lui avais fait plusieurs questions sur le peu d'amis qui me restaient. Il me dit que lady de Clare et Fléta avaient été chez M. Masterton pour savoir ce que j'étais devenu; qu'elles étaient fort affligées du parti que j'avais pris, et que lord Windermear en avait aussi témoigné son regret. M. Masterton lui avait conseillé de se remettre en service, mais il lui avait répondu que son intention était de me chercher dans toute l'Angleterre, et il lui avait promis, s'il me trouvait, de lui en faire part.

— Je réfléchis long-temps, me dit-il, sur la manière dont je devais m'y prendre pour exécuter mon projet. Je pensai que vous chercher comme vous aviez cherché votre père, ce serait vouloir prendre la lune au fond d'un puits, et que je me trouverais enfin sans argent. Je résolus donc de faire quelque métier qui pût me procurer de quoi vivre, et me permettre en même temps de rôder de côté et d'autre. Or, par où croyez-vous que j'aie commencé? Je vis un homme conduisant un chien attelé à une petite charrette, et criant: Viande pour les chiens!... viande pour les chats!... Voilà précisément ce qu'il me faut, pensai-je; voilà

une profession qui me fera gagner ma vie en courant le pays. J'entrai en conversation avec lui; nous nous arrêtâmes à un cabaret borgne; je le régalai d'un pot de bière; et après m'être fait initier dans tous les mystères du métier, je fis venir un second pot, et je lui proposai de me vendre son fond de commerce. Il mordit à l'hameçon, et après avoir bien marchandé, il consentit à me vendre pour trois guinées son chien, sa charrette, la chair de cheval qu'elle contenait, et jusqu'à son couteau et son tablier. Il me demanda si je comptais exercer mon commerce à Londres; je lui répondis que j'avais dessein d'aller en province, et il me conseilla de prendre la route de l'occident, parce qu'il s'y trouve un plus grand nombre de gros bourgs. Nous bûmes un troisième pot de bière pour ratifier le marché; je lui payai la somme convenue, et je pris possession de ce que j'avais acheté. Nous nous séparâmes, et j'arrivai à Brentford, vendant de temps en temps, tout chemin faisant, un dîner d'un penny pour un chien ou un chat. Enfin, j'arrivai au banc sur lequel nous avions soupé ensemble autrefois, et je m'y assis pour me reposer.

— Il est assez étrange que j'en aie fait autant, et ce fut un banc qui me porta malheur.

— Il me joua aussi un mauvais tour, comme vous allez le voir. J'étais à réfléchir si j'entrerais dans ce cabaret pour y passer la nuit, et mon chien s'était couché entre les brancards, en attendant le résultat de mes réflexions. Il faisait presque nuit, et tout à coup j'entends siffler. Mon chien se lève et dresse les oreilles. On siffle une seconde fois, et le voilà qui part comme si le diable l'emportait, traînant après lui la charrette. Je restai un moment immobile de surprise; je criai : César! ici, César! c'était le nom que son maître m'avait dit être le sien, mais il fit la sourde oreille, et enfin je me mis à sa poursuite. J'aperçus de loin le coquin qui me l'avait vendu et qui courait en avant en continuant à siffler de temps en temps. Je l'aurais rejoint bien aisément; mais, dans la rapidité de ma course, j'eus le malheur de renverser une vieille femme qui jetait dans le ruisseau l'eau dans laquelle elle venait de faire cuire des choux, et je tombai avec elle dans un cellier qui était sa demeure. Avant que j'eusse eu le temps de me relever et d'en sortir, le coquin était bien loin avec le chien et la charrette, et ainsi finit ma première spéculation commerciale.

— Cela n'était pas encourageant.

— Non sans doute. Après avoir reçu une

volée d'injures de la vieille femme, qui me jeta ses choux à la figure en guise d'emplâtre, car elle aima mieux se passer de souper que de ne pas se venger, j'entrai dans le cabaret et je m'y assis. J'y trouvai deux colporteurs, chacun ayant sa balle. L'un vendait des étoffes de laine et de coton; l'autre des peignes, des dés, des aiguilles, des ciseaux, des couteaux, du fil, des rubans et de petits bijoux en cuivre doré. J'entrai en conversation, et comme je les régalai, je fus bientôt intime avec eux. Ils me dirent ce qu'ils gagnaient dans leur métier, et il me parut qu'il me conviendrait. Après avoir obtenu d'eux tous les renseignemens nécessaires, je retournai à Londres, et j'y pris un brevet de colporteur, ce qui me coûta deux guinées. J'achetai ensuite dans une boutique dont ils m'avaient donné l'adresse, un assortiment de peignes, de dés, d'aiguilles, etc., et je recommençai mes voyages. Cette fois je pris la route du nord, et je fus assez content du débit que je trouvai de mes marchandises dans les villages; mais je reconnus bientôt qu'un colporteur fait son métier avec encore plus d'avantage s'il a un journal. Avec un journal, il est bien accueilli dans tous les cabarets, il a la meilleure place au feu; il est nourri et logé gratis, il n'a à payer que sa boisson, surtout s'il peut faire

à haute voix la lecture du journal, et y joindre des commentaires et des explications. Je devins donc un grand politique et un ultra-radical, car il fallait me conformer aux opinions de mes auditeurs, et il n'y a que des radicaux dans toutes les basses classes. Je ne vendais guère pour plus de trois shillings par jour; mais comme les deux tiers étaient profit, je gagnais de quoi vivre et au-delà. Mais cette prospérité ne dura pas long-temps, et il fallut encore changer de profession.

— Et pourquoi?

— Un soir que j'étais dans un cabaret de village, j'avais mis sur une table la boîte contenant mes marchandises, et après avoir lu quelques colonnes d'un journal, je prononçai un beau discours tendant à prouver que tous les hommes étant égaux, tous les biens devraient être également partagés entre eux, et que personne n'avait le droit d'être plus riche que son voisin. Je reçus les plus grands applaudissemens; mais pendant ce temps, ma boîte avait disparu, un de mes auditeurs ayant réduit ma théorie en pratique. Malheureusement, tout mon argent était dans ma boîte, et je n'avais en poche que dix-sept shillings, prix des objets que j'avais vendus depuis quelques jours. Je dis au cabaretier qu'il était responsable de mes

marchandises; mais il me répondit que j'étais un misérable radical; que je n'avais que ce que je méritais, et me prenant par les épaules, il me mit à la porte. Depuis ce temps, il ne m'est plus arrivé de prêcher le radicalisme.

— Et vous avez bien fait.

— Alors, je me rendis dans ville la plus voisine, et, avec le reste de mon argent, j'y achetai un panier que je remplis de poterie de l'espèce la plus commune, et le mettant sur ma tête, je courus encore de village en village. Ce métier était moins lucratif que celui de colporteur, et pourtant je gagnais de sept à huit shillings par semaine. Quelquefois une cuisinière qui avait cassé un pot m'appelait, et pour en avoir un semblable qui ne valait que deux ou trois pences, elle me donnait un morceau de viande qui coûtait cinq shillings à sa maîtresse. D'autres fois, un paysan me donnait à souper, et me permettait de coucher dans sa grange, pour un plat de terre qui ne me coûtait qu'un penny. Pendant trois mois, je fis ce métier, et il ne m'arriva jamais de casser un seul ustensile de ma poterie. Mais un jour que je traversais Eton, tout fut régulièrement brisé.

— Comment cela?

— Je vais vous le dire. C'était un jour de congé et je rencontrai une douzaine d'écoliers

du collége qui ne songeaient qu'à s'amuser. Ils me proposèrent de placer un de mes pots sur une borne, afin de voir qui d'entre eux le briserait d'un coup de bâton, jeté d'une certaine distance, en me payant tant par coup. J'y consentis, et il fut convenu qu'ils me paieraient un penny par coup. Je mis sur la borne un pot qui me coûtait un penny, et il ne fut brisé que du troisième coup. Le jeu leur plut, et il ne me déplaisait pas, car c'était une bonne occasion pour me défaire avantageusement de ma marchandise. Chacun d'eux avait son bâton, et à mesure qu'il le lançait, je le ramassais, et j'y faisais une entaille avec mon couteau, pour pouvoir faire le compte quand ils seraient las de cet amusement. Mais ils ne s'en lassèrent que lorsque mon panier fut vide. Alors je parlai de compter; ils se mirent à rire, et me tournèrent les talons en s'enfuyant de côté et d'autre. Je courus après eux, mais quand j'en attrapais un, d'autres venaient me tirer par l'habit et me forçaient à lâcher prise. Enfin, ils s'échappèrent tous; je perdis jusqu'à mon panier que quelques-uns d'entre eux s'amusèrent à pousser avec le pied comme une balle, et que je ne pus retrouver, et je restai seul avec huit pences dans ma poche.

CHAPITRE XXVIII.

—

— Eh bien donc, Japhet, continua Timothée, je m'en allai, maudissant le collège d'Eton, les écoliers et leurs maîtres, qui, au lieu de leur enseigner le grec et le latin, feraient mieux de leur apprendre à être honnêtes J'entrai dans un cabaret borgne où l'on vendait de la petite bière, et où l'on donnait à coucher pour deux pences. La paille n'y manquait pas, et il y avait force puces par-dessus le marché. J'y rencontrai une troupe de chanteurs de ballades et de musiciens des rues qui s'y réjouissaient, et ils me demandèrent pourquoi j'avais l'air si désolé. Je leur contai ce qui venait de m'arriver; ils rirent à mes dépens, mais ils me donnèrent à souper, ce qui fit que je leur pardonnai. Un vieillard, qui semblait être leur chef, me demanda s'il me restait quelque ar-

gent, et je lui dis que je ne possédais au monde que huit pences.

— Huit pences! s'écria-t-il; c'est bien assez si vous êtes adroit. Avec la moitié de cette somme, plus d'un homme a fini par rouler voiture. Vous paierez deux pences pour votre lit, et, avec les six autres, vous achèterez des allumettes. Si vous avez du bonheur, vous en ferez dix-huit pences ou deux shillings. D'ailleurs, vous descendrez dans les cuisines pour proposer votre marchandise, et pendant que les domestiques ont le dos tourné, on y trouve toujours quelque chose à ramasser.

— Mais je suis honnête, répliquai-je, et je ne ramasse que ce que j'ai laissé tomber.

— A la bonne heure, reprit-il; en ce cas, vous attendrez plus long-temps votre équipage.

— Et si je ne trouve pas le débit de mes allumettes, ou que je sois obligé de manger mon capital, il ne me restera donc qu'à mourir de faim?

— Mourir de faim! s'écria-t-il; non, non, personne ne meurt de faim dans ce pays. Il faudrait seulement vous arranger de manière à vous faire mettre en prison pour un mois ou deux. Vous y seriez peut-être mieux logé et surtout mieux nourri que vous ne l'avez été de votre vie.

J'allai me coucher, et le lendemain matin, après avoir payé deux pences pour ce qu'on appelait mon lit, j'employai les six autres à acheter des allumettes, et pendant le cours de la journée je vendis le quart de mon fonds de commerce, ce qui me produisit trois pences, qui me suffirent à peine pour acheter du pain et payer mon coucher. Mais le lendemain, je parcourus toutes les rues de la ville depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir sans étrenner. Fatigué et harassé, je m'étendis sur les degrés d'une chapelle, et je m'y endormis..... Comment croyez-vous que je fus éveillé? par une odeur de soufre qui me faisait tousser, et par une chaleur extraordinaire qui me brûlait les doigts. Quelque espiègle avait mis le feu à mes allumettes, que je tenais dans ma main, et ainsi finit cette spéculation. Il ne me restait plus un farthing, et je réfléchissais sur ce que je pouvais faire pour me faire mettre en prison, ce qui me semblait ma dernière ressource, quand j'aperçus deux hommes qui luttaient l'un contre l'autre, et je m'approchai d'eux. L'un, qui me parut être un constable, s'écriait : Je vous dis qu'il faut me suivre : ne voyez-vous pas ce placard? *Tout vagabond sera arrêté, pour être traité conformément à la loi?* — Appelez-vous un ancien marin un vagabond?

demanda l'autre, continuant à résister. — Tout cela ne signifie rien, reprit le constable, je vous ordonne de me suivre en prison, et je vous ordonne aussi, au nom de la loi, jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers moi, de m'aider à l'y conduire. — Et que lui donnerez-vous pour cela ? demanda le marin. — Je ne lui donnerai rien ; c'est son devoir de m'aider. — Eh bien ! moi, je lui donnerai cinq shillings s'il m'aide à me débarrasser de vous. Je me serais fait un cas de conscience de ne pas aider un homme généreux, et m'approchant du constable, je lui donnai un croc-en-jambe qui le fit tomber tout de son long sur le dos... Vous savez que j'ai toujours été renommé pour les crocs-en-jambe, Japhet ?

— Oui, oui, et notre ancien ami Jumbo pourrait le certifier.

— Eh bien ! le constable resta par terre, et le marin me dit : — J'ai dans l'idée que vous avez avarié ses œuvres mortes (1), et nous ferons bien de partir à toutes voiles ; je connais ces parages, et je sais où jeter l'ancre. Suivez-moi ; tant qu'il restera quelque chose dans ma soute au pain, je le partagerai avec celui qui s'est

(1) Les parties les plus élevées d'un vaisseau.

(*Note du Traducteur.*)

montré mon ami dans le besoin. Je m'approchai du constable, qui n'était qu'étourdi, mais qui avait perdu connaissance; je lui dénouai sa cravate, et nous partîmes. Cette scène se passait dans un faubourg, et nous fûmes bientôt dans la campagne. Mon compagnon, qui avait une jambe de bois, passa par-dessus une barricade pour entrer dans une prairie, et tandis que j'en faisais autant, il dit : — Je crois que je ferais bien à présent de me servir de mes deux jambes; et dénouant une courroie qui attachait sa jambe à sa cuisse, comme vous avez vu la mienne, il mit sous son bras celle de bois. Ce n'était pas le moment de lui demander des explications, et nous courûmes sans nous arrêter jusqu'à ce que nous fussions arrivés dans un village qui était à environ cinq milles de distance. — Nous pouvons mouiller ici pour la nuit, me dit-il alors; je connais ces coquins de happe-chair, et je sais qu'ils ne se lèveront pas avant le jour pour se mettre à nos trousses. Il me fit entrer dans un cabaret isolé où nous eûmes un meilleur souper que je n'aurais pu m'y attendre; mais il prenait un ton de maître, et toute la maison semblait à ses ordres.

Nous partîmes le lendemain avant le jour. Chemin faisant, il me demanda comment je gagnais ma vie, et je lui racontai tous les mal-

heurs qui m'étaient arrivés coup sur coup. — Un service en vaut un autre, me dit-il, et maintenant je vous apprendrai un autre métier. Savez-vous chanter? avez-vous une bonne voix ? — Je secouai la tête. — Je ne vous demande pas si vous avez une belle voix ou si vous chantez juste, reprit-il; peu importe que vous hurliez comme un chacal ou que vous beugliez comme un taureau, pourvu que vous ayez une voix forte. — S'il ne faut que cela, répondis-je, ce n'est pas ce qui me manque. — Cela suffit, dit-il; j'ai connu un vieux coquin qui ne savait qu'un seul air qu'il jouait toujours faux sur une clarinette, et qui n'a pas laissé de gagner beaucoup d'argent, car partout où il s'arrêtait pour chanter, on le payait pour qu'il s'en allât. — Est-ce ainsi que vous gagnez votre vie ? — Très-certainement, et je puis vous dire qu'il n'y a pas de meilleur métier. Je ne suis pas plus marin que vous, mais j'ai un ami qui a été matelot; il m'a appris tout le jargon de la marine; je vous l'apprendrai à mon tour, et vous en ferez usage comme moi dans l'occasion. Savez-vous qu'après une victoire navale, j'ai quelquefois gagné deux livres par jour pendant trois semaines ? mais l'un dans l'autre, je fais au moins dix shillings par jour. Eh bien ! vous travaillerez avec moi

jusqu'à ce que vous soyez en état de marcher tout seul, et après cela, l'Angleterre est assez grande pour nous deux. Mais n'allez pas éventer le secret, sans quoi tous les mendiants du pays mettraient une casaque de marin, et il n'y aurait plus de l'eau à boire. Cette offre était trop avantageuse, dans la situation où je me trouvais, pour que je la rejetasse, et je l'accompagnai comme marin manchot, mon bras gauche étant attaché à mon corps, et la manche de mon habit tombant par-dessus. Au bout de trois semaines, il me jugea en état de marcher sans lisières; il me donna une poignée de ballades, mit cinq shillings dans ma poche, et m'ayant fait faire une jambe de bois pareille à la sienne, il me fit ses adieux, et je me séparai du meilleur ami que j'aie jamais trouvé, après vous, Japhet. Depuis ce temps, j'ai couru le pays de côté et d'autre, glapissant comme un renard, rugissant comme un lion, recevant plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour vivre, et ayant toujours un œil ouvert pour vous chercher. Heureusement ma belle voix a attiré votre attention, et mon histoire est finie; mais si jamais je suis encore séparé de vous et dans la détresse, j'aurai recours à la jambe de bois et aux ballades.

Telles étaient les aventures de Timothée,

qui, lorsqu'il me parlait ainsi, avait déjà été admis dans la société des Amis.

— Votre projet de recommencer, en cas de besoin, un systême d'imposture ne me plaît nullement, lui dis-je. Personne ne peut connaître l'avenir, et il est possible que vous soyez réduit encore une fois à vos propres ressources. Ne vaudrait-il pas mieux chercher à acquérir des connaissances plus approfondies dans la profession que nous suivons? Qui sait si, avec le temps, vous ne pourriez pas être à la tête d'une boutique comme celle-ci?

— En vérité, ami Japhet, dit-il en prenant le ton grave d'un quaker, tes paroles semblent la raison même, et je crois que je suivrai ton avis.

CHAPITRE XXIX.

—

Je savais que Timothée plaisantait en me parlant ainsi, cependant je le décidai à exécuter sérieusement mon projet, ce que j'obtins

de lui, en lui faisant sentir combien il me serait utile d'avoir un aide plus instruit qu'il ne l'était encore. Je lui appris la nature et la vertu de tous les médicamens; je lui fis tire des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie; et il profita tellement, qu'au bout de trois à quatre mois, il fut aussi en état que moi de conduire la boutique, ce qui me donna plus de loisir, et très-souvent je n'y retournais pas après le dîner. Il est inutile de dire que je passais tout ce temps chez M. Cophagus; mon attachement pour Suzanne augmentait tous les jours; M. et mistress Cophagus s'en étaient aperçus, et ils m'en plaisantaient quelquefois quand elle était absente. Mes affaires continuaient à prospérer, et je commençais à faire des économies. Quant à Suzanne, elle agissait uniformément avec moi comme elle l'avait fait depuis le premier mois de notre connaissance; elle me traitait avec bonté, me montrait de l'affection et de la confiance, mais rien ne me prouvait que j'eusse fait des progrès dans son cœur. Le fait était que je n'osais lui parler comme je l'aurais fait à toute autre femme que je n'aurais pas trouvée si parfaite. Cependant elle semblait charmée quand j'arrivais; elle me souriait, et elle ne semblait jamais ennuyée ou fatiguée de ma présence. Mais si par hasard je

parlais du mariage d'un autre, du bonheur de deux nouveaux époux, ou d'attentions qui semblaient devoir conduire au mariage, elle ne rougissait pas, ne montrait aucun embarras, et parlait de ce sujet avec autant de sang-froid que de tout autre. Je ne savais qu'en penser, et j'avais passé près d'elle vingt et un mois sans avoir encore osé lui dire que je l'aimais.

Ce fut M. Cophagus qui entama un jour ce sujet avec moi. Il commença par me parler du bonheur dont il avait joui depuis qu'il était marié; me dit ensuite qu'il avait renoncé à tout espoir d'avoir des enfans, et qu'il désirait que sa belle-sœur Suzanne se mariât, afin d'avoir des neveux et des nièces pour héritiers. Il ajouta :

— Japhet, affaires en bon train... pluie d'argent dans la boutique... hum !... temps de s'établir... de prendre une femme... d'avoir une famille, et ainsi de suite... Charmante fille, cette Suzanne... sera une excellente femme... hum !... pourquoi ne pas lui parler?... chatte rusée... ne dira pas non... contrat... noce, et ainsi de suite.

Je lui répondis que j'étais très-attaché à miss Temple, mais que je craignais qu'elle ne répondît pas à mon attachement, ce qui m'empêchait de lui demander sa main. Il me dit

qu'il engagerait mistress Cophagus à sonder sa sœur à ce sujet, et qu'il me ferait part du résultat de leur entretien. Je le quittai plein d'inquiétude, et impatient de le revoir. En arrivant dans la boutique, je trouvai Timothée qui m'y précédait toujours; mais il avait le visage en feu quand il me dit : — Lisez ceci, Japhet! et il me présenta le *Mercure de Reading*, où je lus l'avertissement qui suit :

« Si Japhet Newland, qui a été élevé à l'hospice des Enfans-Trouvés, et qui s'est montré ensuite quelque temps à Londres, veut passer n° 16, Trogmorton-Court, Minories, il y apprendra des choses d'un grand intérêt pour lui, et trouvera ce qu'il a si longtemps cherché. Si cet avertissement lui tombe sous les yeux, il est invité à écrire sur-le-champ à l'adresse ci-dessus indiquée, et à donner des détails sur sa situation. Quiconque pourra donner des renseignemens sur ledit Japhet Newland sera libéralement récompensé. »

Je me laissai tomber sur une chaise. — Dieu miséricordieux! m'écriai-je, ce ne peut être une méprise. « Il trouvera ce qu'il a si longtemps cherché. » Timothée, mon cher Timothée, j'ai enfin trouvé mon père!

— Je le crois comme vous, et j'espère que vous n'éprouverez pas de désappointement.

— Qui pourrait être assez cruel pour vouloir me tromper ainsi ?

— Ce ne serait pas M. Masterton; et il est évident qu'il est l'auteur de cet avertissement.

— Quel motif avez-vous pour le croire?

— Pourquoi se trouverait-il dans le journal de Reading? Il faut qu'il ait examiné le timbre de ma lettre.

J'ai déjà dit à mes lecteurs que Timothée, en quittant M. Masterton, lui avait promis que, s'il me retrouvait, il l'en informerait. Je lui avais permis d'exécuter sa promesse, mais à condition qu'il se bornerait à lui dire qu'il m'avait trouvé, et que j'étais heureux et bien portant. Timothée m'avait ponctuellement obéi; il n'avait pas fait connaître à M. Masterton le lieu de ma retraite; mais le timbre de sa lettre avait pu lui faire soupçonner que j'étais à Reading ou dans les environs.

— Et qu'allez-vous faire, Japhet?

— Ce que je vais faire? Partir pour Londres ce matin même.

— En habit de quaker ?

— Il le faut bien ; je n'ai pas le temps d'en faire faire un autre.

En un instant, toutes mes idées mondaines se réveillèrent, et l'orgueil reprit l'ascendant.

— J'espère que vous trouverez votre père tel que vous le désirez.

— Je n'en doute pas, Timothée, j'en suis sûr; mais allez, courez, retenez-moi une place dans la première voiture qui partira pour Londres.

— Mais vous ne partirez pas sans aller faire vos adieux à M. et à mistress Cophagus et... à miss Temple, dit Timothée en appuyant sur ce dernier nom.

— Certainement non, répondis-je en rougissant, et j'y vais sur-le-champ.

Je mis le journal dans ma poche et je courus chez M. Cophagus. Je le trouvai avec sa femme et sa sœur dans la salle où nous avions déjeûné. Les deux dames étaient à travailler, et il leur faisait une lecture suivant son usage.

— De retour sitôt!... hum!... qu'y a-t-il donc, Japhet? me demanda-t-il en me voyant arriver agité et essoufflé.

— Lisez ceci, monsieur, lui dis-je en lui donnant le journal et lui montrant l'avertissement.

Il le lut et s'écria : — Mauvaises nouvelles.... perdu pour nous... hum!... rentrer dans le monde... homme à la mode, et ainsi de suite. Et il remit le journal à sa femme qui le lut à son tour.

Pendant ce temps j'examinais Suzanne. Une légère émotion se peignit sur ses traits en entendant ce qu'avait dit M. Cophagus; mais elle la maîtrisa sur-le-champ, et elle reçut avec calme le journal que lui remit sa sœur pour qu'elle le lût aussi.

— Je te félicite, ami Japhet, me dit-elle, de la perspective que tu as de trouver ton père. Je désire que ce soit quelqu'un qu'on puisse estimer comme homme. Quand comptes-tu partir ?

— A l'instant même.

— Je ne puis te blâmer. Les liens de la nature ont une grande force. J'espère que tu nous écriras et que nous te reverrons bientôt.

— Oui, oui, dit Cophagus; voir son père... lui serrer la main... hum !... revenir... s'établir ici, et ainsi de suite.

— Peut-être ne serai-je pas tout-à-fait mon maître, dis-je; si mon père veut que je reste près de lui, ne dois-je pas lui obéir ? Mais je vous écrirai, je vous reverrai. Timothée peut remplir ma place dans la... L'orgueil ne me permit pas de prononcer le mot boutique, et je m'arrêtai. Suzanne me regarda fixement pour la première fois, mais elle ne dit rien. M. Cophagus, qui avait probablement parlé à sa femme de la conversation que nous avions eue

ensemble après le déjeûner, et qui pensait peut-être que c'était le moment de me laisser tête à tête avec Suzanne, fit un signe à son épouse. Elle se leva sur-le-champ, sortit en disant qu'elle allait mettre mon linge dans mon porte-manteau, et il la suivit.

— Suzanne, dis-je, vous ne paraissez pas vous réjouir avec moi de cet événement.

— Ami Japhet, je me réjouirai toujours de tout ce qui peut tendre à ton bonheur; mais j'avoue que je crains que cette épreuve ne soit trop forte pour toi, et que tu ne retombes dans tes erreurs passées. Je vois même que déjà tu es livré à de nouvelles idées, et que des visions d'orgueil se présentent à ton esprit.

— Si j'ai tort, Suzanne, pardonnez-moi. Vous savez que l'unique objet de toute mon existence a été de trouver mon père; et maintenant que j'ai tout lieu de croire que mes vœux sont exaucés, pouvez-vous être surprise que je désire le serrer dans mes bras?

— Non, Japhet; je loue ce sentiment filial; mais descends dans ton cœur, et vois s'il n'en recèle pas un autre. N'espères-tu pas trouver dans ton père un homme élevé en rang et en naissance? Ne soupires-tu pas après ce monde auquel tu avais renoncé? N'as-tu pas du mépris pour la profession honnête que tu as em-

brassée? N'es-tu pas impatient de quitter le costume des Amis dont tu avais adopté la croyance dans ton adversité? Interroge ton cœur, et réponds-moi si tu le veux ; mais je ne te presse pas de me répondre, car il pourrait t'être pénible de dire la vérité, et tu sais combien je déteste le mensonge.

Je sentis qu'elle avait dit la vérité, et je ne voulus pas le nier. — Suzanne, lui dis-je, il n'est pas facile de changer tout d'un coup; j'ai vécu bien des années dans le monde, et je n'en ai pas encore passé deux avec vous. Je ne nierai pas que les sentimens que vous venez de décrire ne se soient élevés dans mon cœur ; mais je chercherai à les réprimer, Suzanne, je le chercherai pour l'amour de vous, car votre bonne opinion a plus de prix à mes yeux que celle de tout le reste du monde. Vous avez le pouvoir de faire de moi ce qu'il vous plaira ; voulez-vous vous en servir?

— Japhet, la foi qui ne repose pas sur une base plus solide que le désir de gagner la bonne opinion d'un être aussi fragile que moi ne peut être que bien faible. Si tu n'as pas un appui plus solide qu'une affection purement terrestre, ta chute est certaine. Mais n'en parlons plus. Tu as un devoir à remplir, c'est d'aller voir ton père, et de lui demander sa bénédiction. J'irai

même plus loin; je voudrais que tu rentrasses encore une fois dans le monde avant de prendre une dernière résolution. Si tu nous es rendu, tes amis s'en réjouiront, et aùcun d'eux n'en sera plus charmé que Suzanne Temple...... Adieu, Japhet; puisses-tu être au-dessus de la tentation! Je prierai pour toi, Japhet, je prierai bien ardemment.

Sa voix tremblait pendant qu'elle prononçait ces derniers mots, et elle sortit de l'appartement les yeux humides.

CHAPITRE XXX.

—

Je fis mes adieux à M. et à mistress Cophagus, et je quittai la maison, suivi d'Ephraïm, qui portait mon porte-manteau. Je n'avais pas fait cent pas que je me souvins que j'avais laissé sur la table le journal contenant l'adresse de la personne chez qui je devais me présenter à Londres. Je dis à Ephraïm d'aller en avant, et

je retournai sur mes pas. Quand j'entrai dans la salle que je venais de quitter, j'y trouvai Suzanne, assise devant la table, la tête appuyée sur ses mains, et pleurant. Elle tressaillit en entendant ouvrir la porte, et détourna la tête dès qu'elle me vit. — Pardon, lui dis-je, j'ai oublié le journal. J'allais me jeter à ses pieds, lui déclarer mon amour, et renoncer à aller trouver mon père avant que nous fussions mariés, mais elle ne m'en donna pas le temps, et elle sortit à la hâte sans dire un seul mot. — Dieu soit loué! pensai-je, elle m'aime, et je ne partirai pas sans lui avoir parlé. Je m'assis, le cœur agité par des sentimens qui se combattaient. Le journal était devant moi; mes yeux tombèrent sur le paragraphe qui semblait devoir décider de mon sort; je ne songeai plus qu'à mon père, et je quittai la maison.

Au bout d'une demi-heure j'étais sur la route de Londres, tellement absorbé dans mes réflexions, qui avaient pour objet tantôt Suzanne, tantôt mon père, que lorsque la diligence s'arrêta, je ne songeai à quitter l'impériale que lorsque le cocher me demanda si l'esprit ne m'inspirait pas de descendre. Je sortis de mon état d'abstraction, et appelant un fiacre, je lui dis de me conduire à l'hôtel de la Piazza, Covent-Garden.

— A la Piazza! répéta le cocher; vous ne connaissez pas cet hôtel, mon maître; vous y trouverez des jeunes gens qui se feront un jeu de vous tourmenter.

J'avais oublié que j'étais vêtu en quaker, et je dis au cocher de s'arrêter chemin faisant à quelque boutique où l'on vendît des vêtemens tout faits. J'y achetai un manteau qui couvrait entièrement mes habits, et j'entrai ensuite chez un chapelier, où je fis emplette d'un chapeau à la mode. En arrivant à la Piazza, je demandai un appartement, et le hasard voulut que le garçon me conduisît dans celui que j'avais autrefois occupé. — Maintenant, lui dis je, servez-moi à souper, et faites-moi venir sur-le-champ un bon tailleur. Le garçon fit un mouvement pour m'aider à ôter mon manteau; mais je le serrai autour de moi, et lui dis que je le garderais attendu que j'avais froid. Il sortit, et je me jetai sur un sofa, songeant au temps que j'avais passé dans cet appartement avec Carbonnell, Harcourt et d'autres amis. Mes réflexions furent interrompues par le garçon qui vint m'annoncer l'arrivée du tailleur. — Faites-le monter quand je sonnerai, lui dis-je. J'étais si honteux de mon costume de quaker, que j'ôtai mon habit et mon gilet que je cachai dans un coin, et je ne gardai que mon

manteau. Je sonnai ensuite, et le tailleur étant entré, je lui dis qu'il me fallait un habit complet pour le lendemain à dix heures du matin.

— A dix heures du matin, monsieur! impossible.

— Impossible? Et vous prétendez être un tailleur à la mode? vous pouvez vous retirer.

— Je veux seulement dire que cela sera très-difficile, monsieur. Si pourtant je puis rentrer chez moi assez tôt pour empêcher mes ouvriers de partir... Monsieur sait sans doute que le travail de nuit se paie double?

— Parfaitement, monsieur; tout ce que je demande c'est d'être bien servi, et promptement.

— Vous serez satisfait, monsieur, dit le tailleur, jugeant, à mon ton péremptoire, que je devais être un personnage. J'ôtai mon manteau pour qu'il prît ma mesure; il parut surpris de me voir sans habit et sans gilet, et je lui dis que je les avais ôtés parce que j'avais trop chaud; il sortit à la hâte après avoir pris ma mesure, et comme je remettais mon manteau, le maître de l'hôtel et deux de ses garçons entrèrent pour m'apporter mon souper. J'aurais voulu qu'ils fussent au diable, mais je fus bien surpris quand le maître de la maison, me saluant profondément, me dit:

— Je suis ravi de vous revoir ici, monsieur Newland; vous avez sans doute fait un nouveau voyage sur le continent?

— Oui, monsieur, j'ai beaucoup voyagé, lui dis-je; mais je suis fatigué, faites placer le souper sur la table, et que vos garçons se retirent. Je n'ai besoin de personne pour me servir.

Dès qu'ils furent partis, je fermai ma porte au double tour, je remis mon habit de quaker, et je soupai de bon appétit car je n'avais rien pris depuis le déjeûner. Je m'assis ensuite sur le sofa, et je fis de nouvelles réflexions sur ma conduite. Hélas, Suzanne, pensai-je, comme vous m'avez bien jugé! il y a à peine dix-huit heures que je vous ai quittée, et me voilà déjà rougissant du costume que j'ai porté si longtemps, et sous lequel j'ai été si heureux près de vous, et prêt à me livrer de nouveau à toutes les vanités du monde trompeur! Je songeai aux larmes que je l'avais vue verser, et je me reprochai de n'avoir pas eu assez de force d'esprit pour renoncer à tout pour elle.

Je me couchai de bonne heure; je fus longtemps sans pouvoir dormir, et je ne m'éveillai que fort tard. Je sonnai et le garçon m'apporta mon habit, le tailleur ayant été très-exact. Je l'essayai sur-le-champ; il m'allait à ravir, et je me trouvai tout autre sous ce nouveau vête-

ment. Après avoir déjeûné, je fis venir un fiacre et je me fis conduire n° 16, Trogmorton-Court, Minories. C'était une maison dont l'extérieur n'avait rien de prévenant, et dont les fenêtres semblaient n'avoir pas été nettoyées depuis plusieurs années. J'entrai dans une petite salle au rez-de-chaussée, et à peine y pus-je distinguer un grand homme sec assis devant un bureau.

— Êtes-vous le maître de cette maison, monsieur ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur; je me nomme Chatfield. Que désirez-vous de moi ?

— Je viens vous voir, monsieur, relativement à cet avertissement. Et je lui montrai le *Mercure de Reading*.

— Ah ! et pouvez-vous donner des informations sur cet objet !

— Oui, monsieur, et les plus satisfaisantes.

— En ce cas, monsieur, il faut que vous ayez la bonté d'aller chez M. Masterton, procureur dans Lincoln-Tun-Fields. C'est lui qui est chargé de cette affaire.

— Pouvez-vous me dire, monsieur, quelle est la personne qui désire avoir des informations sur ce jeune homme?

— Oui. C'est le général de Benyon, récemment de retour des Indes-Orientales.

Est-il possible ! pensai-je ; mon imagination, au milieu de tous ses égaremens, s'était-elle donc fixée sur mon véritable père ?

Je quittai M. Chatfield à la hâte; je remontai en voiture, et je me fis conduire chez M. Masterton. Je le trouvai chez lui, mais prêt à sortir, et ayant déjà son chapeau et sa redingote. Je m'avançai vers lui, et lui serrant la main avec force : M'avez-vous donc oublié ? lui demandai-je.

— Morbleu ! s'écria-t-il en frottant ses doigts, vous avez du moins résolu de m'empêcher de vous oublier d'ici à quelques minutes.... Qui diable êtes-vous ? Le bon procureur avait la vue fort basse ; mais prenant ses lunettes, il ajouta sur-le-champ : Ah ! Japhet... Est-ce bien vous ?

— Oui, monsieur, c'est moi-même, répondis-je; et je voulus lui prendre la main une seconde fois.

— Non, non, jeune homme; assez comme cela; vos mains sont des tenailles. — Eh bien ! Japhet, je suis charmé, très-charmé de vous voir, tout vagabond, tout ingrat que vous êtes... Asseyez-vous... mais d'abord aidez-moi à me débarrasser de ma redingote... Je présume que je dois votre visite à l'avertissement ?... Eh bien ! le fait est vrai, vous avez

trouvé votre père, ou, pour mieux dire, votre père vous a trouvé. Mais ce qui est fort étrange, c'est que vous ayez deviné qui il était.

— Où est-il, monsieur? Pouvez-vous me conduire sur-le-champ près de lui?

— Non; je vous prie de m'en dispenser, car il est allé en Irlande, et il faut que vous attendiez son retour.

— Attendre, monsieur? Non, j'irai le joindre à l'instant même.

— Et vous ferez une nouvelle sottise. Votre père est l'homme le plus étrange que j'aie jamais vu. Il désire vivement de vous retrouver; mais il craint tellement d'être dupe de quelque imposteur, qu'il ne vous reconnaîtra que sous les preuves les plus incontestables. Votre identité est prouvée jusqu'au moment de votre entrée en apprentissage chez M. Cophagus; mais il faut aussi la constater depuis ce temps jusqu'à présent; et malgré toutes les recherches que nous avons faites, nous ne pouvons découvrir ce que ce Cophagus est devenu.

— J'étais hier matin chez lui, monsieur.

— A merveille! Nous le ferons venir, ou nous irons le trouver. D'ailleurs, il doit avoir encore le paquet de papiers qui avait été confié à miss Maitland, dont il a été l'exécuteur testamen-

taire, et il contient l'acte de mariage de votre père. — N'est-il pas singulier que vous ayez eu une si forte envie de voir ce que contenait ce paquet?... Au surplus, tout va bien maintenant, et je vous en félicite. Mais ne gâtez pas l'affaire par trop de précipitation. Votre père est un homme très-bizarre. Il a passé toute sa vie comme un despote entouré d'esclaves; il ne peut souffrir la moindre observation, et si vous le contrariez en quoi que ce soit, je vous déclare qu'il vous déshéritera... C'est un vieux tigre, vous dis-je. Si ce n'eût été pour vous, il y a long-temps que je l'aurais planté là... Il ne faut pas que vous le voyiez, Japhet, avant que nous puissions lui offrir une preuve complète de votre identité. J'espère que vous avez la protubérance du respect filial très-prononcée, sans quoi il vous chassera de chez lui avant que vous y soyez resté huit jours. Croiriez-vous bien qu'il m'a appelé un vieux fripon de procureur?

— En vérité, monsieur, dis-je en riant, je dois donc vous faire des excuses de la conduite de mon père.

— Oh! je m'inquiète fort peu d'une pareille bagatelle, dit-il en souriant à son tour. Mais vous ne me demandez pas des nouvelles de vos anciens amis?

— J'allais le faire. J'espère que lord Windermear...

— Il se porte bien, et il sera charmé de vous revoir.

— Et lady de Clare? et sa fille?

— Elles sont à Londres. Lady de Clare est rentrée dans le monde à cause de sa fille; et votre Fléta... Cécilia de Clare maintenant... est la belle des belles. Mais à présent que j'ai répondu à vos questions, il faut que vous me racontiez vos aventures, car vous devez en avoir eu depuis que vous nous avez quittés d'une manière si incivile.

— Très-volontiers, monsieur. Comme vous le dites, il m'est arrivé bien des aventures. Mais ce sera une histoire un peu longue.

— Eh bien! vous dînerez ici, et nous passerons la soirée ensemble... Voilà qui est arrangé.

CHAPITRE XXXI.

—

Je congédiai le fiacre; M. Masterton donna ses ordres pour le dîner, et fit fermer sa porte pour que personne ne vînt nous interrompre. Je lui contai tout ce qui m'était arrivé, et je finissais à peine mon récit quand on vint dire que le dîner était servi.

— Réellement, dit M. Masterton, vous paraissez né pour tomber sans cesse dans des embarras et des dangers, et pour vous en tirer presque par miracle... Mais le dîner est prêt, et il ne faut pas le faire attendre. Après cela, j'aurai encore quelques explications à vous demander.

Nous nous mîmes à table; et quand on eut ôté la nappe, et que nous restâmes seuls, une bouteille de vin entre nous, — Japhet, me dit M. Masterton, je regarde comme fort heureux que vous m'ayez vu avant de vous présenter devant votre père; vous avez incontestable-

ment l'avantage d'être né d'une bonne famille, puisque le chef en est pair d'Irlande; mais vous n'avez aucune chance de lui succéder dans sa pairie, car il a une famille très-nombreuse. Quant à la fortune, vous n'avez rien à désirer; j'ai tout lieu de croire que votre père est fort riche, et il n'a pas d'autre enfant que vous. Mais je dois vous préparer à le trouver tout différent de ce que vous aimiez peut-être à vous le figurer. Je n'ai découvert en lui aucun sentiment d'affection paternelle. Il a une grande fortune; il désire la laisser à un fils, et voilà pourquoi il vous cherche. Il est impérieux, violent, irascible; la plus légère opposition à sa volonté le met en fureur.

— Mais savez-vous pourquoi j'ai été porté à l'hospice des Enfans-Trouvés?

— Oui, et je vais vous le dire. Votre aïeul avait obtenu pour votre père un brevet d'officier dans l'armée. Bientôt il lui ordonna d'épouser une jeune personne qui avait une grande fortune, mais que votre père n'avait jamais vue. On dit qu'elle était très-belle, mais il ne voulut pas même consentir à la voir; et votre aïeul, aussi impérieux et aussi opiniâtre alors que l'est aujourd'hui votre père, lui défendit de jamais reparaître en sa présence. Le fait était qu'il faisait la cour à une jeune et jo-

lie personne, qui passait pour posséder une fortune immense; et afin de la décider à lui donner sa main, il lui fit croire qu'il était l'héritier de la pairie et des biens de son père. Tous deux avaient leurs raisons pour brusquer l'affaire, et ils se marièrent clandestinement. Mais deux jours après leur mariage, ils découvrirent qu'ils s'étaient mutuellement trompés; que le mari n'avait que sa paie de lieutenant, et que la femme ne possédait pas un shilling au monde. Il y eut une scène de reproches, d'injures et de récriminations. Enfin, votre mère se calmant, dit à son mari : A quoi bon nous quereller ainsi, Edmond? nous avons tous deux commis la même méprise; voyons s'il est encore temps de la réparer. Avez-vous confié notre mariage à quelqu'un? — A personne. — Ni moi. On me croit en visite pour une quinzaine chez mistress... On croit que vous avez un congé de quelques jours... séparons-nous comme si rien ne fût arrivé; qui le saura? Nous sommes tous deux également intéressés à garder le secret... Est-ce une chose convenue? — Votre père y consentit sur-le-champ. Il alla rejoindre son régiment, et votre mère se rendit où elle était attendue depuis deux jours.

— Cette histoire ne fait pas grand honneur

à l'affection conjugale et à la délicatesse de ma mère.

— Laissons cela, Japhet; au surplus je ne fais que vous répéter ce que m'a dit votre père. Environ trois mois après, votre mère écrivit à son mari que leur courte liaison avait eu certaines suites. Je ne sais quelles mesures on prit pour éviter la publicité; mais le fait est que votre mère vous donna le jour sans que personne s'en doutât, et que votre père, du consentement de sa femme, vous déposa lui-même à la porte de l'hospice des Enfans-Trouvés dans un panier, où il mit l'écrit et le billet de banque qui fut cause qu'on vous donna le nom de Newland. Votre père n'avait alors aucun dessein de vous réclamer un jour; mais la femme en avait le projet, car une mère est toujours mère, quelle que soit sa conduite. Le régiment de votre père fut envoyé dans les Indes-Occidentales, et il dut à sa valeur un avancement rapide pendant la guerre de Mysore. Au bout d'un grand nombre d'années, il vint en Angleterre en congé, et ce fut alors qu'il alla à l'hospice pour savoir ce que vous étiez devenu; non qu'il eût alors lui-même le moindre désir de vous retrouver, mais uniquement pour accomplir une promesse qu'il avait faite à votre mère.

— Quoi ! ils s'étaient donc revus ?

— Oui, votre mère se rendit aux Indes par spéculation ; elle se fit passer pour fille, et elle ne se fit pas scrupule de commettre un acte de bigamie pour faire un bon mariage. Elle épousa un membre du conseil de Calcutta. Votre père était alors dans une autre province des Indes; mais quand il revint dans cette ville, il la rencontra à un bal donné par le gouverneur. Dès qu'il l'eut vue, et qu'il eut appris qu'elle était mariée, il voulut se retirer; mais elle s'avança vers lui avec beaucoup de présence d'esprit, le salua comme une ancienne connaissance, et depuis ce temps ils se virent plusieurs fois, sans jamais faire la moindre allusion à ce qui s'était passé entre eux. Cependant quand elle apprit qu'il allait faire un voyage en Angleterre, elle le pria de l'informer de ce que vous étiez devenu, et il le lui promit. A son retour, il apprit que, pendant son absence, elle était morte de la fièvre jaune. Il était revenu d'Angleterre avec le grade de général; il fut chargé de la guerre de Carnate, et ce fut principalement alors qu'il acquit sa grande fortune. Ce ne fut qu'après son retour définitif en ce pays, qu'il sentit naître le désir d'avoir un héritier à qui il pût laisser tous ses biens ; et comme il a le mariage en horreur, il se déter-

mina à vous chercher de nouveau. Il s'adressa à M. Chatfield, qui mit un avertissement dans tous les journaux de Londres. J'allai le voir; je lui dis que je vous avais connu, et votre père me chargea de prendre tous les moyens possibles pour vous découvrir. Dans toutes mes relations avec lui, je n'ai jamais vu briller en lui une étincelle d'affection pour vous; je crois même qu'il ne pense à vous qu'avec une sorte de répugnance, car la conduite de votre mère est toujours présente à ses yeux. Tout ce qu'il désire, c'est d'avoir un fils pour héritier. Il est possible que vous gagniez son cœur; il peut être flatté de votre extérieur, mais vous aurez une tâche très-difficile; il faudra vous soumettre à tous ses caprices, à toutes ses fantaisies; et je crains qu'avec un esprit aussi fier que le vôtre, cela ne vous soit impossible.

— Réellement, monsieur, je commence à voir que les espérances auxquelles on se livre avec tant d'ardeur ne se réalisent que bien rarement. Je voudrais presque que mon père ne m'eût jamais cherché. J'étais heureux et content; et je ne vois aucune apparence que j'aie à me féliciter de ce changement.

— Il y a deux ou trois points sur lesquels j'ai à vous demander quelques explications... Il paraît que vous êtes entré dans la secte des

quakers. En avez-vous adopté la croyance sincèrement et du fond du cœur ? Avez-vous dessein d'y persister ? ce pourrait être une grande difficulté.

— Je pense certainement, monsieur, que la croyance des quakers est d'accord avec la religion chrétienne, et je n'hésite pas à dire, d'après ma connaissance personnelle, que leur vie est plus pure que celle de la plupart des autres chrétiens. Ils ont quelques pratiques, qui d'abord m'ont paru ridicules, mais je m'y suis habitué. Leur costume fait partie de leur religion.

— Et pourquoi ?

— Je vais vous répondre en vous citant les paroles de Suzanne Temple, quand je lui fis la même question. — Vous regardez notre costume comme une forme extérieure, qui n'est pas exigée; mais nous l'avons adopté pour nous séparer des autres, et comme une preuve de notre sincérité. Nous regardons la parure comme une vanité, et la base de notre croyance est l'humilité. C'est une déclaration visible que nous agirons conformément aux dogmes que nous professons. Tous ceux qui portent ce costume, ne sont pas quakers au fond du cœur et dans leur conduite ; mais nous savons que ceux qui y renoncent, renoncent en même temps à

notre croyance. C'est donc un signe d'union qui nous paraît essentiel. Je n'entends pas dire que la foi ne puisse être aussi vive et le cœur aussi bon sous tout autre costume, mais le nôtre est un signe d'adoption de notre croyance, et nous ne pouvons renoncer au signe de notre foi, sans l'abjurer en même temps.

— La petite quakeresse ne manque pas d'adresse dans ses argumens. Mais, à présent, Japhet, j'ai une autre question à vous faire. Etes-vous fort attaché à cette jeune puritaine?

— Je l'aime sincèrement, monsieur; je n'en disconviendrai pas.

— Mais votre amour est-il assez fort pour vous porter à rester quaker, et à l'épouser?

— Je me suis fait cette question cent fois depuis vingt-quatre heures, et je ne sais comment y répondre. Si elle voulait prendre le costume du monde, et me permettre d'en faire autant, je l'épouserais dès demain. Mais me décider à rester quaker pour l'amour d'elle, c'est une autre affaire, et je ne sais si je serais capable de cet effort. Je suis trop attaché au monde. Le fait est que je suis dans une fausse position avec elle. Je ne lui ai jamais déclaré mon amour, mais elle sait que je l'aime, et je sais qu'elle m'aime aussi.

— C'est-à-dire votre vanité vous le fait croire; tous les jeunes gens sont de même.

— Vous allez en juger, monsieur. Je lui fis alors le récit de ma dernière entrevue avec Suzanne, n'oubliant pas les larmes que je l'avais vue verser lorsque j'étais revenu une seconde fois, circonstances sur lesquelles j'avais glissé dans le récit que je lui avais fait.

— J'avoue que c'est une forte présomption. Mais, dites-moi, Japhet, croyez-vous qu'elle vous aime assez pour vous sacrifier son étrange costume?

— Non, monsieur, elle est trop ferme dans ses principes, elle a l'ame trop élevée. Elle pourrait souffrir; mais jamais elle ne déviera de ce qu'elle croit le droit chemin.

— Ce doit être un beau caractère, Japhet. Mais je vois que vos embarras, au lieu de finir, ne font que commencer. Peut-être auriez-vous été plus heureux où vous étiez que vous ne le serez en rentrant dans le monde. Votre perspective n'est pas très-agréable. Vous avez affaire à un père absolu et opiniâtre, et il vous tiendra sous un joug de fer. J'ai dans l'idée que lorsque vous serez de nouveau reçu dans la société, vous n'y trouverez que vanité, ennui et vexation.

— Vous pouvez avoir raison, monsieur;

mais, dans tous les cas, j'aurai gagné quelque chose, l'avantage d'être reconnu dans le monde comme étant issu d'une bonne famille. Au surplus; j'ai été toute ma vie persécuté par la fortune, et il est possible qu'elle ne soit pas encore lasse de me tourmenter... Mais il est tard, monsieur; je vous souhaite le bonsoir.

— Au revoir, Japhet. Si j'apprends du nouveau, je vous le ferai savoir... Lady de Clare demeure n° 13, Park-Street. Vous irez sans doute la voir incessamment?

— Je pense y aller aussitôt que j'aurai écrit à mes amis de Reading.

CHAPITRE XXXII.

—

De retour dans mon appartement, je me mis à réfléchir sur tout ce que je venais d'apprendre de M. Masterton, et je dois avouer que je n'en fus pas très-satisfait. Ce qu'il m'avait dit

de ma mère me causait du chagrin, quoiqu'elle n'existât plus; et d'après les couleurs dont il avait peint le caractère de mon père, je sentis que, quoique parvenu à ce qui avait été si long-temps le but de tous mes désirs, je n'en serais pas plus heureux. Chose étrange, à peine avais-je trouvé mon père, que j'aurais voulu ne l'avoir jamais découvert. Le lendemain matin, j'écrivis à M. Cophagus et à Timothée, leur disant en peu de mots ce que m'avait appris M. Masterton, et leur exprimant, comme je l'éprouvais réellement alors, le regret d'avoir vu le fatal avertissement qui m'avait déterminé à les quitter.

Après avoir fini mes lettres, je partis pour Park-Street. Il était encore de bonne heure quand je frappai à la porte de lady de Clare; mais le domestique qui me l'ouvrit me connaissait, et il me laissa entrer, sous sa responsabilité. Il y avait un peu plus de vingt et un mois que je l'avais laissée, ainsi que sa fille, à Richmond, et il me tardait de voir quel accueil j'en recevrais. Je suivis le domestique sur l'escalier, et j'entrai dans le salon dès qu'il m'eut annoncé.

Lady de Clare et sa fille se levèrent à la hâte, et un tiers, M. Harcourt, que je ne m'étais pas attendu à y trouver, en fit autant.

— Monsieur Newland ! s'écria lady de Clare, c'est un plaisir inattendu !

Cécilia s'avança vers moi, rouge jusqu'au front. Harcourt se tint en arrière comme s'il eût attendu que je lui fisse quelque avance. A tout prendre, jamais je ne m'étais trouvé si peu à l'aise, et je crois que le même sentiment était éprouvé par tous les acteurs de cette petite scène. Il était évident que j'étais trop.

— Connaissez-vous M. Harcourt ? me demanda lady de Clare.

— Certainement, milady, si c'est le M. Harcourt que j'ai connu autrefois.

— Croyez qu'il est toujours le même, Newland, dit Harcourt en s'avançant vers moi, et en m'offrant une main que je serrai avec plaisir.

— Comme il y a long-temps que nous ne vous avons vu ! dit Cécilia, qui jugea nécessaire de dire quelque chose, mais qui ne voulut point parler de mes affaires devant Harcourt.

— Cela est vrai, miss de Clare, répondis-je gravement, car je voyais que je n'étais pas accueilli avec une amitié aussi franche qu'autrefois; mais, pendant ce temps, il a plu à la fortune de me favoriser.

Cécilia et sa mère me regardèrent fixement, comme pour me demander : En quoi ? Mais elles ne me firent aucune question.

— Vous connaissez tous trois mon histoire, dis-je, jusqu'au moment où j'ai quitté Londres, et je n'ai nulle raison pour vous faire un mystère du reste... J'ai enfin trouvé mon père.

— J'espère que nous avons à vous en féliciter, monsieur Newland, dit lady de Clare.

— Quant à la famille, répondis-je, je n'aurais pu en désirer une plus respectable. Mon père est frère d'un comte et général. Je ne l'ai pourtant pas encore vu, et je ne puis dire son nom avant qu'il m'ait formellement reconnu. J'ai aussi l'avantage d'être fils unique, et héritier d'une fortune considérable, à moins que je ne sois déshérité, ajoutai-je avec un sourire ironique. Peut-être, quand je me présenterai dans le monde sous mon véritable nom, y serai-je mieux reçu que ne l'a été Japhet Newland, enfant trouvé. Mais je crains, milady, de m'être présenté chez vous dans un moment peu opportun, et je vous demande la permission de prendre congé de vous. A ces mots, je les saluai, et je sortis sans attendre une réponse.

J'étais à peine au bas de l'escalier quand j'entendis derrière moi un pas léger, et Cécilia me saisit le bras. Je me retournai; elle me regarda en face avec un air de reproche, et une larme brillait dans ses yeux.

— Qu'avons-nous donc fait, Japhet pour

que vous nous quittiez de cette manière? me dit-elle avec émotion.

— Miss de Clare, répondis-je, je me suis aperçu que ma présence n'était pas désirée, et je n'ai pas voulu être importun.

— Etes-vous donc déjà devenu si fier pour avoir découvert votre naissance, Japhet?

— Je suis trop fier, miss de Clare, pour rester dans un endroit où je crois voir que ma présence cause de la gêne et de la contrainte. Japhet Newland venait ici pour voir son ancienne amie Fléta; quand il portera un autre nom, il sera très-flatté d'être présenté à lady de Clare,

— Comme il est changé! s'écria-t-elle en fixant sur moi ses grands yeux bleus.

— La prospérité nous change tous, miss de Clare... Permettez-moi de vous saluer.

Et la laissant sur l'escalier, je traversai le vestibule à la hâte et je gagnai la porte.

Avant de sortir, je ne pus m'empêcher de tourner la tête, et je vis Cécilia remonter lentement l'escalier, son mouchoir sur ses yeux. Je retournai dans mon appartement, mécontent et piqué de la froideur de l'accueil qui m'avait été fait, et j'y trouvai de l'ingratitude.

Voilà le monde! pensai-je en m'asseyant sur un sofa, et en jetant mon chapeau sur la

table. Elle a passé deux hivers à Londres, et elle n'est plus la même personne. Mais d'où vient ce changement? Pourquoi Harcourt était-il là? Les aurait-il prévenues contre moi? cela est très-possible.

Tandis que ces idées me roulaient dans l'esprit; que je faisais entre Cécilia de Clare et Suzanne Temple des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage de la première; que je songeais à mon entrevue avec mon père, et que mon imagination donnait à tout la teinte la plus sombre, ma porte s'ouvrit, et un garçon de l'hôtel annonça M. Harcourt.

— Newland, me dit-il, je viens vous voir pour deux raisons. D'abord, je suis chargé par ces dames de vous assurer...

— Pardon, si je vous interromps, monsieur Harcourt, mais je n'ai pas besoin d'un ambassadeur de la part de ces dames. Elles peuvent vous prendre pour confident, si bon leur semble, mais ce n'est pas un motif pour que j'en fasse autant. Après ce que j'ai vu et éprouvé ce matin, toute explication est inutile. Il n'y a donc rien de plus à dire sur la première raison de votre visite. Puis-je vous demander quelle est la seconde qui m'a procuré cet honneur?

— Je ne sais réellement, monsieur Newland, si, après la manière dont vous venez de ré-

pondre à la première, je dois vous parler de la seconde... C'est à moi qu'elle avait rapport.

—Je suis tout attention, monsieur Harcourt.

— C'était pour vous dire, monsieur Newland, que, si vous n'aviez pas disparu si subitement, je serais venu, aussitôt après ma guérison, vous exprimer mon regret de ma conduite envers vous, et reconnaître que j'en avais été justement puni, plus encore par mes remords que par la blessure dangereuse que vous m'avez faite. Le moment est peut-être mal choisi pour vous parler ainsi, mais en le faisant je crois m'acquitter d'un devoir. J'espère qu'il viendra un temps où il me sera permis de vous prouver que je ne méritais pas d'être reçu si froidement.... Je vous laisse, monsieur Newland, mais je vous quitte avec un sentiment pénible, car je sais que le résultat de cette entrevue sera une source de chagrin pour des personnes qui vous sont attachées, non-seulement par reconnaissance, mais par une sincère affection.

Harcourt me salua, et se retira.

— Fort bien, pensai-je; mais je connais le monde, et je ne me laisserai pas amorcer par de belles paroles. Je crois qu'elles sont fâchées de leur conduite, mais elles ne me reverront plus chez elles.

Je fis tous mes efforts pour être content de

moi-même, mais je ne pus y réussir. Je sentis que j'avais agi avec dureté, pour ne rien dire de plus. J'aurais dû écouter l'explication que m'envoyaient lady de Clare et sa fille, surtout après la démarche qu'avait faite la dernière en me suivant jusqu'au bas de l'escalier. Elles m'avaient de grandes obligations, et le ressentiment que j'avais montré devait les leur rendre plus onéreuses. Je cherchai à trouver quelque chose à blâmer dans la conduite d'Harcourt, mais il m'avait tenu le langage d'un homme d'honneur et plein de bon sens. Le fait est que j'étais de mauvaise humeur; j'en cherchai la cause, et je fus obligé de m'avouer à moi-même qu'il fallait l'attribuer à la jalousie que j'avais conçue contre Harcourt en le voyant reçu si familièrement chez lady de Clare, plutôt qu'au mécontentement de l'accueil que j'avais reçu. Un garçon entra en ce moment pour m'apporter une lettre. Elle était de M. Masterton.

« Votre père m'a envoyé chercher ce matin.
» Il paraît qu'il est de retour d'Irlande depuis
» deux jours, et il loge à présent à l'hôtel d'A-
» delphi. Je suis fâché d'avoir à vous dire qu'en
» descendant de sa voiture, le pied lui a man-
» qué, et qu'il s'est foulé le tendon d'Achille.
» Vous pouvez juger que cet accident et les

» souffrances qui en sont la suite n'ont pas augmenté son amabilité. Comme il m'a demandé » de lui fournir sur-le-champ les preuves de » votre identité, et que la présence de M. Cophagus est nécessaire pour cela, j'ai dessein » de partir avec vous pour Reading, demain » à neuf heures du matin. J'avoue que quelque » curiosité me porte aussi à faire ce petit voyage, » et comme j'ai un jour ou deux de loisir, ce » sera pour moi une récréation. Je désire aussi » voir mon ancienne connaissance, Timothée, » et jeter un coup-d'œil sur votre boutique. — » Réponse par le porteur.

» J. MASTERTON. »

Je me bornai à lui écrire en peu de mots que je serais chez lui le lendemain à l'heure indiquée, et je fus exact au rendez-vous. Nous prîmes des chevaux de poste, et nous partîmes dans la voiture de M. Masterton. Je lui dis ce qui s'était passé la veille, et de quelle manière j'avais été reçu chez lady de Clare.

— Sur ma parole, Japhet, me répondit-il, je crois que vous avez tort. Si vous ne m'aviez pas fait part de votre amour pour miss Temple, — et, soit dit en passant, j'avoue que c'est en grande partie pour la voir que je fais ce voyage, — je croirais que vous vous êtes laissé aveugler

par la jalousie. Ne peut-il pas y avoir quelque bonne raison pour que M. Harcourt ait été admis de bonne heure chez ces dames ? Et à présent que j'y songe, je me rappelle que le frère aîné d'Harcourt est mort; il est maintenant l'héritier présomptif de son père, et j'ai entendu dire qu'il était sur le point d'épouser une jeune personne riche, belle et bien née. Si c'est miss de Clare, comme cela maintenant me paraît assez probable, est-il surprenant que votre arrivée imprévue, après une si longue absence, et dans un moment où toutes les parties intéressées étaient peut-être sérieusement occupées de l'affaire la plus importante de la vie, ait jeté dans l'accueil qui vous a été fait une sorte de gêne et d'embarras, surtout après ce qui s'était passé entre vous et Harcourt ?

— Je n'avais pas envisagé les choses sous ce point de vue, monsieur; j'avais seulement remarqué qu'on me recevait plus froidement que de coutume, et trouvant, dans la compagnie, quelqu'un qui s'était mal conduit envers moi, j'avais assez naturellement supposé qu'il avait inspiré à lady de Clare et à sa fille des préventions à mon égard. L'expérience du monde m'a rendu soupçonneux.

— Tant pis, Japhet, c'est un défaut dont vous devez vous corriger. Nos soupçons ne

peuvent empêcher qu'on ne nous trompe ; ils sont souvent injustes, et ils empoisonnent notre existence.

Je gardai le silence, car je sentais que je m'étais conduit d'une manière absurde. Le fait est que, sans avoir jamais eu d'amour pour miss de Clare, pour qui je n'avais éprouvé que l'affection d'un frère, et quoique éperduement épris de Suzanne Temple, j'avais été jaloux d'Harcourt en le voyant si familièrement admis près de Cécilia. Elle me semblait un être que j'avais créé, qui m'appartenait, et que personne ne devait se permettre d'aimer avant que j'eusse formellement renoncé à mes droits. Le lecteur rira de cette folie absurde ; quant à moi, je me méprisai en reconnaissant que j'avais cédé un instant à un sentiment indigne qui prenait sa source dans l'égoïsme et la vanité.

— A quoi pensez-vous donc, Japhet, me demanda enfin M. Masterton, surpris de mon long silence.

— Je pense, monsieur, que je me suis rendu souverainement ridicule par ma conduite chez lady de Clare et avec M. Harcourt.

— Je ne vous l'ai pas dit, mais c'est à peu près ce que j'ai pensé. Parlez-moi franchement, n'avez-vous pas été jaloux d'Harcourt, en le trouvant près de miss de Clare ?

— J'en conviens.

— Je le dirai à Suzanne Temple quand je la verrai, afin qu'elle se fasse une idée de votre constance, dit M. Masterton en riant. Quel diable d'homme êtes-vous? Voulez-vous donc manger à deux râteliers? Vous ne pouvez les épouser toutes deux. Et cependant, vu les circonstances, je conçois le sentiment que vous avez éprouvé... il est naturel ; mais tout ce qui est naturel ne fait pas toujours honneur à la nature humaine. Allons, parlons de Suzanne, et toutes ces idées folles se dissiperont. Quel âge a-t-elle?

Il me fit tant de questions sur Suzanne, que mon cœur et mon esprit ne furent plus occupés que d'elle.

— Que dira-t-elle en me voyant avec cet habit? lui dis-je. Ne ferais-je pas mieux de reprendre le costume de quaker en arrivant?

— N'en faites rien, je me charge de vous défendre. D'après tout ce que vous m'en avez dit, je vous réponds que je connais déjà son caractère.

CHAPITRE XXXIII.

—

En arrivant à Reading, nous descendîmes dans une auberge; nous y ordonnâmes notre dîner, et nous nous rendîmes ensuite dans ma boutique. Nous y trouvâmes Timothée fort occupé à emplir des fioles et à y coller des étiquettes. Il fut enchanté de voir M. Masterton, et voyant que j'avais quitté le costume de quaker, il s'amusa à prendre un air grave, et se mit à nous tutoyer tous deux de la manière la plus risible. Je le chargeai d'aller prier M. Cophagus de me permettre de lui amener M. Masterton pour prendre le thé avec lui, et de m'apporter sa réponse, qui fut qu'il nous recevrait avec beaucoup de plaisir. Nous retournâmes ensuite à l'auberge pour dîner.

— Je doute fort qu'ils fassent jamais de vous un quaker, Japhet, me dit M. Masterton, mais pour Timothée, je les en défie.

— Il rit de tout et se moque de tout, répondis-je. Dans tous les cas, ils n'en feront jamais un homme grave.

Dans la soirée, nous nous rendîmes chez M. Cophagus; j'entrai le premier. Suzanne s'avança vers moi, mais elle recula en rougissant dès qu'elle remarqua mon changement de costume. Je serrai la main à mistress Cophagus et à son mari, et je leur présentai M. Masterton.

— Nous te reconnaissions à peine, ami Japhet, me dit mistress Cophagus avec douceur.

— Je ne croyais pas, répondis-je, que la forme de mes vêtemens pût me faire méconnaître par mes amis. Il faut pourtant que cela soit, puisque votre sœur ne m'a pas dit qu'elle était charmée de me voir.

— J'en suis charmée du fond du cœur, et je te le dis sincèrement, ami Newland, me dit Suzanne en m'offrant sa main; mais je ne m'attendais pas à te voir renoncer si promptement à notre costume, et j'en suis fâchée.

— Miss Temple, dit M. Masterton, c'est par égard pour les avis de ceux qui sont ses amis sincères que M. Newland a repris son ancien costume... Je ne blâme aucune croyance; chacun a droit de choisir la sienne, et M. Newland n'a peut-être pas fait un mauvais choix

en adoptant la vôtre. Il peut y persister. Mais il n'y a pas de croyance qui soit parfaite en tous points, et même dans la vôtre il se trouve des imperfections. Notre religion prêche l'humilité, et c'est pourquoi nous lui avons conseillé de quitter le costume de l'orgueil.

— De l'orgueil, dis-tu ? il me semble qu'il a quitté le costume de l'humilité pour prendre celui de l'orgueil.

— Point du tout. Il n'y a pas d'orgueil à s'habiller comme tout le monde le fait ; mais quand nous prenons des vêtemens différens de ceux des autres pour nous distinguer, c'est certainement un acte d'orgueil, et de l'orgueil le plus condamnable, car c'est cet orgueil hypocrite qui contrefait l'humilité. C'est le pharisien de l'Ecriture, qui prêche dans les lieux hauts, et qui se vante de sa charité pour les pauvres ; mais ce n'est pas l'humble publicain, qui dit : — Seigneur, soyez-moi miséricordieux, car je suis un pécheur. L'humilité prétendue de votre costume est un orgueil déguisé, et c'est pourquoi nous avons insisté pour qu'il le quittât tant qu'il serait avec nous. Les vêtemens ne font point partie de la religion ; et une religion doit être bien faible, quand il lui faut un costume particulier pour la soutenir.

Suzanne parut surprise du nouveau jour sous lequel le vieux procureur présentait cette question; mistress Cophagus regarda son mari, et Cophagus me pinça le bras, comme pour me dire qu'il approuvait cette doctrine.

— Il ne convient pas à une personne de mon âge, dit Suzanne après un moment de silence, de discuter avec toi de pareils sujets. Je ne suis pas en état de réfuter des opinions qui, si elles ne sont pas justes, paraissent du moins appuyées sur l'Ecriture; mais j'ai été instruite différemment.

— N'en parlons donc plus, miss Temple; mais permettez-moi de vous dire que Japhet, avant de venir chez vous, voulait reprendre le costume de quaker, et que c'est moi qui l'en ai empêché. Si quelqu'un est à blâmer, c'est donc moi et non lui. Mais vous ne voudrez pas montrer de la colère à un vieillard comme moi.

— Je n'ai le droit d'en montrer à personne, dit Suzanne.

— Mais vous m'en avez montré, Suzanne, m'écriai-je.

— Ce n'était pas de la colère, Japhet; mais il est vrai que je ne saurais dire quel sentiment m'animait. J'ai eu tort, et je t'en demande pardon.

— Mais il faut aussi que vous me pardonniez, miss Temple, dit M. Masterton ; et Suzanne sourit en dépit d'elle-même.

La conversation alors devint générale. M. Masterton expliqua à M. Cophagus pourquoi sa présence à Londres était nécessaire, et celui-ci consentit sur-le-champ à s'y rendre. Comme la voiture dans laquelle nous étions venus ne pouvait contenir que deux personnes, il fut convenu qu'il partirait le lendemain par la diligence. M. Masterton parla de mon père et de beaucoup d'autres sujets; il mit dans sa conversation autant de gaîté que d'esprit, et Suzanne ne put s'empêcher de rire de bon cœur. Enfin, M. Masterton retourna seul à l'auberge, car j'avais résolu de passer la nuit dans mon ancienne chambre.

— Je voudrais ne vous avoir jamais quittés, leur dis-je quand il fut parti. L'idée seule de voir mon père me fait trembler! Je sais qu'il exigera de moi la soumission la plus absolue. Que dois-je faire? Faudra-t-il lui obéir en tout?

— En tout ce qui sera juste, dit Suzanne.

— En ce qui sera juste, Suzanne? Mais, par exemple, relativement à mon costume, M. Masterton m'assure qu'il ne me permettra jamais de porter le vôtre. Que puis-je faire?

— Prendre pour guides ta religion et ta Bible, Japhet.

— J'ouvre la Bible, et j'y trouve écrit : « Tu honoreras ton père et ta mère. » C'est un commandement positif; mais je n'en trouve aucun qui me prescrive de porter tel ou tel costume... Qu'en pensez-vous, mistress Cophagus?

— Que tu dois honorer ton père, Japhet.

— Et vous, Suzanne, que dites-vous?

— Que je te souhaite une bonne nuit, ami Japhet.

A cette réponse, nous nous mîmes à rire, et je vis sourire Suzanne elle-même tandis qu'elle se retirait. Mistress Cophagus suivit sa sœur, et je restai seul avec son mari.

— Eh bien, Japhet, voir ton vieux père... Hum!... l'embrasser... recevoir sa bénédiction, et ainsi de suite.

— Oui, monsieur; mais s'il me traite mal, vous me reverrez bientôt ici... Je crains que Suzanne ne soit pas très-contente de moi.

— Bah, bah! fadaises....... A tout dit à ma femme... chatte rusée... ne voudra pas te perdre.... costume du monde.... costume de quaker... prendra celui que tu voudras, et ainsi de suite.

Je pressai M. Cophagus de me dire ce que sa femme lui avait appris, et il me dit que Su-

zanne avait avoué à sa sœur qu'elle avait conçu pour moi une forte affection. C'était tout ce que je désirais, et j'allai me coucher au comble du bonheur.

Le lendemain, j'eus une entrevue avec Suzanne avant de partir. Il ne fut pas question d'amour, mais j'eus tout lieu d'être satisfait. Elle me parla d'un ton grave, mais affectueux, elle me montra encore plus d'intérêt et de confiance qu'elle ne l'avait jamais fait. — Chère Suzanne, lui dis-je à l'instant de la quitter, quelque changement qui puisse arriver dans ma fortune et dans mon costume, croyez que mon cœur ne changera jamais, et qu'il conservera toujours les sentimens qui s'y sont gravés depuis que je vous ai connue.

Cette phrase pouvait s'entendre de deux manières. Elle me répondit : — Je voudrais te voir parfait, Japhet ; mais personne de nous ne peut l'être ; sois-le donc autant que tu le pourras. Je n'ose te donner d'avis, mais je prierai pour toi.

Je lui passai un bras autour de la taille, et je la pressai un instant contre mon cœur. Elle se dégagea avec douceur, et ses grands yeux étaient humides quand nous nous séparâmes. Un quart d'heure après, j'étais sur la route de Londres avec M. Masterton.

— Japhet, me dit-il, je crois que vous avez fait un choix fort sage. Votre petite quakeresse est une charmante créature. J'en suis amoureux moi-même; et quant au physique, je la trouve fort au-dessus de Cécilia de Clare.

— Vraiment?

— Très-véritablement. Elle a les traits plus classiques, et son teint est sans égal. Elle pourrait servir d'emblême à l'innocence et à la pureté. Et quant à la force d'esprit, bien peu de femmes en ont autant.

— Et c'est là la difficulté, monsieur. Elle ne voudra jamais céder sur un seul point de ce qu'elle croit juste, même par amour pour moi

— Je le crois comme vous, et je ne l'en admire que d'avantage; mais elle cédera à la conviction. Avez-vous remarqué comme elle a écouté ce que je disais hier au soir sur le costume? C'est un germe que j'ai jeté dans son esprit, Japhet, et il croîtra, comptez-y bien. Comme elle serait belle, si elle était vêtue comme les autres! Il me semble déjà la voir entrer dans une salle de bal.

— Je ne crois pas qu'elle renonce jamais à sa croyance.

— Je ne demande pas qu'elle y renonce; je ne le désire même pas. Il y a d'excellentes choses dans la croyance des quakers. Il faut seulement

qu'elle renonce à leur costume et à leurs réunions silencieuses, qui sont autant d'absurdités. Souvenez-vous qu'elle a été élevée dans sa secte, et qu'elle ne connaît aucune autre forme de culte; mais qu'elle entende une fois où deux la lecture du beau rituel de l'Eglise anglicane, et un sermon prêché par un bon prédicateur; et quand elle fera la comparaison de ce qu'elle aura entendu avec les sottises qu'elle entend quelquefois débiter dans les assemblées des quakers par des fous qui s'imaginent être inspirés, elle sentira la futilité des formes extérieures adoptées par la secte. Comptez sur son bon sens.

— Vous me rendez heureux en me parlant ainsi.

— Telle est mon opinion; et si elle se trouve juste, je veux être pendu si je ne l'adopte pas pour ma fille!

— Et que pensez-vous de mistress Cophagus?

— Qu'au fond du cœur elle n'est pas plus quaker que moi. C'est une excellente créature; vive, gaie, spirituelle, et elle porterait demain très-volontiers des plumes et des diamans.

— Savez-vous que M. Cophagus soupire encore après ses pantalons de coton bleu tricotés, collant sur ses cuisses et ses jambes!

— Il n'en est que plus fou. Cependant, j'en

suis charmé ; cela me suggère une idée dont je profiterai.

Nous arrivâmes à Londres pour l'heure du dîner. Je dînai avec M. Masterton ; et comme il était un peu fatigué de son voyage, je le quittai de bonne heure dans la soirée.

— Souvenez-vous, Japhet, me dit-il, que c'est demain à une heure que nous devons avoir audience de votre père, et songez qu'il ne faut pas le faire attendre une minute.

J'allai prendre le lendemain M. Masterton à l'heure convenable, et nous nous fîmes conduire à l'hôtel d'Adelphi où mon père était logé. On nous fit entrer dans une salle au rez-de-chaussée, où nous trouvâmes M. Cophagus et deux des gouverneurs de l'hospice des Enfans-Trouvés.

— Réellement, monsieur Masterton, dit l'un d'eux, on croirait que nous attendons une audience d'un prince souverain, et qu'au lieu de venir ici pour rendre un service, nous venons y solliciter une grace. Mon temps est précieux, et je devrais être dans la cité depuis une demi-heure.

— Eh bien ! montons, dit M. Masterton en souriant, et n'attendons pas qu'on nous fasse appeler.

Il dit à un garçon de les annoncer au général

de Benyon. Ils montèrent tous quatre, M. Masterton m'ayant fait signe de ne pas les suivre. Et voilà donc, pensai-je, le résultat de mes désirs, de mes espérances, de mes recherches ! Au lieu d'être empressé de serrer son fils dans ses bras, il lui faut de nouvelles preuves, quand il en a déjà de suffisantes... M. Masterton m'a dit qu'il est violent et impérieux ; j'ai entendu dire qu'il faut attaquer de pareils hommes avec leurs propres armes..... Mais non, je n'en ai pas le droit. Je ne perdrai pas mon sang-froid ; mais je lui ferai voir du moins que son fils a l'ame et les sentimens d'un homme bien né.

Au bout de quelques minutes, M. Masterton vint me chercher. Je montai l'escalier avec lui, et il me fit entrer dans un salon long et étroit, au bout duquel mon père était assis sur un grand sofa, sur lequel sa jambe blessée était étendue, ses béquilles appuyées contre la muraille. A ses deux côtés étaient deux grandes cages dorées contenant chacune un magnifique perroquet ; et à côté des perroquets étaient deux domestiques indiens, portant le costume de leur pays en mousseline, et les bras croisés sur la poitrine. D'un côté de la salle étaient assis les deux gouverneurs ; de l'autre, M. Cophagus, en habit de quaker. Une chaise vide

près de mon père avait été occupée par M. Masterton. Je n'avais des yeux que pour regarder mon père. C'était un homme de très-grande taille, et fort en proportion, sans être trop gras. Son teint était d'un brun jaunâtre, et ses cheveux blancs comme la neige.

— Que j'aie le plaisir, général, dit M. Masterton, de vous présenter votre fils Japhet.

Mon père fixa à peine un instant sur moi ses grands yeux gris, et se tourna vers les deux gouverneurs.

— Reconnaissez-vous en ce jeune homme, messieurs, leur dit-il, l'enfant qui a été porté à l'hospice sous le nom de Japhet, et que vous avez surnommé Newland ?

Ils répondirent affirmativement, ajoutant qu'ils m'avaient mis en apprentissage chez M. Cophagus, et qu'ils m'avaient revu plusieurs fois depuis ma sortie de l'hospice.

— Et vous, demanda-t-il à Cophagus, reconnaissez-vous en lui le jeune homme que ces messieurs ont placé chez vous comme apprenti ?

— Sans doute... prêt à l'affirmer... hum ?... Habile jeune homme, brave garçon, et ainsi de suite.

— Je ne me contenterai pas de l'affirmation

d'un quaker, monsieur. En prêterez-vous serment ?

— Oui, répondit Cophagus, oubliant un instant les principes de sa secte. Bible, serment, et ainsi de suite.

— Vous jurerez donc sur la Bible, tout quaker que vous êtes, de l'identité de sa personne ?

— Jurer ! s'écria Cophagus, revenant à lui. Hum !... serment, oui.... jurer, non.... Être damné... aller en enfer, et ainsi de suite.

Personne, excepté mon père, ne put garder son sérieux, et M. Masterton lui demanda s'il lui fallait encore d'autres preuves. — Non ! répondit-il d'un ton bourru. Il dit quelques mots à ses domestiques dans leur langue, et ils coururent ouvrir les deux battans de la porte du salon. Ce signal fut compris, et tout le monde sortit, M. Masterton disant d'un ton où il entrait un peu d'ironie : Après une si longue séparation, messieurs, il est tout naturel que le général désire être seul avec son fils pour pouvoir se livrer à sa tendresse paternelle.

CHAPITRE XXXIV.

—

Pendant ce temps, j'étais debout au milieu du salon, et les deux domestiques indiens avaient repris leur place entre leur maître et les perroquets. J'étais humilié et presque indigné Enfin mon père, qui m'avait examiné en silence une ou deux minutes, m'adressa la parole.

— Si vous croyez, jeune homme, que votre bonne mine fera sur moi une impression favorable, vous vous trompez beaucoup. Vous ressemblez trop à votre mère, dont le souvenir ne m'est rien moins qu'agréable.

Cette observation cruelle me fit monter le sang au visage. Je croisai mes bras, et je regardai fixement mon père en face, mais je ne lui fis aucune réponse. Sa colère commença à s'enflammer.

— Il paraît que j'ai trouvé un fils très respectueux !

Je fus sur le point de m'oublier, mais je me retins à temps, et je lui répondis du ton le plus calme :

— Croyez, général, que votre fils sera toujours prêt à respecter celui qui a droit à son respect... Mais excusez-moi si je vous fais observer que, dans l'agitation de cette entrevue, vous avez oublié ces petites attentions qu'exige la politesse. Avec votre permission, je vais prendre une chaise, et nous pourrons converser plus à l'aise... J'espère que votre jambe va mieux ?

Je lui parlai ainsi avec une douceur et une politesse étudiées, et prenant une chaise, je l'approchai de la table, et je m'assis en face de lui. Comme je m'y attendais, cette hardiesse excita une explosion de rage.

— Si c'est là un échantillon de votre respect, monsieur, j'espère n'en avoir jamais d'autre. Et à qui devez-vous le respect, monsieur, si ce n'est à l'auteur de votre existence?

Et il frappa la table du poing de manière à faire jaillir l'encre de l'écritoire sur les papiers qui s'y trouvaient.

— Vous avez parfaitement raison, mon père, l'Écriture nous dit : « Tu honoreras ton père et ta mère. » Mais la nature et la religion im-

posent aussi aux pères des obligations envers leurs enfans.

— Que voulez-vous dire, monsieur, par cette remarque insolente?

— Pardon, mon père, je puis avoir tort, et en ce cas je me soumettrai à votre jugement supérieur; mais il me semble qu'un père qui laisse son fils à la porte de l'hospice des Enfans-Trouvés dans un panier, avec un billet de cinquante livres pour l'élever et fournir à tous ses besoins jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, ne remplit pas tout-à-fait les devoirs attachés à ce titre. Si vous prétendez le contraire, je crains que le monde ne soit, ainsi que moi, d'une opinion différente. Ce n'est pas que je veuille me plaindre, car je suis sûr qu'à présent que les circonstances vous le permettent, votre intention est de me dédommager amplement de l'état d'abandon dans lequel vous m'avez laissé si long-temps.

— Vous croyez cela, monsieur! eh bien, je vais vous faire connaître mes intentions... voilà la porte,... sortez, et que je ne vous revoie jamais.

— Je sens parfaitement, mon père, qu'un tel langage n'est qu'une plaisanterie, à moins que vous ne vouliez me mettre à l'épreuve, et voir si j'ai la résolution et la fermeté d'un de Be-

nyon. Je crois donc, dans tous les cas, me conformer à vos désirs en ne vous obéissant pas en cette occasion.

— Ah! vous n'obéirez pas! s'écria-t-il; et se tournant vers les deux Indiens, il leur dit quelques mots que je ne compris pas, mais ils allèrent ouvrir la porte, et s'avancèrent ensuite vers moi pour me prendre par les bras. Je sentis le sang me bouillir dans les veines, mais je me rappelai combien il était important de conserver mon sang-froid. Je me levai, et m'approchant du sofa :

— Mon père, dis-je, comme vous n'avez pas besoin de vos béquilles en ce moment, permettez-moi d'en prendre une. Je ne dois pas souffrir que ces drôles *vous* insultent en la personne de votre fils unique.

— Mettez-le à la porte! s'écria mon père.

Les Indiens avancèrent, mais dès qu'ils sentirent la béquille leur caresser les épaules, ils s'enfuirent de l'appartement, et j'en fermai la porte au double tour.

— Je vous remercie, mon père, dis-je en remettant la béquille à sa place; je vous remercie de m'avoir permis de châtier ces insolens, et j'espère que vous leur donnerez leur congé sur-le-champ... Je me rassis, et j'avançai ma chaise plus près de lui.

Sa rage ne connut point de bornes; ses yeux étincelaient, ses joues étaient pourpres, et sa bouche écumait. Il ne pouvait parler, mais il se leva pour exécuter lui-même ses ordres. Cet effort lui occasionna des souffrances aiguës, et il retomba sur son sofa.

— Mon cher père, je crains que, dans votre désir de m'aider, vous n'ayez oublié que votre jambe exige de grands ménagemens.

— Drôle! si vous croyez que cette conduite vous réussira, vous vous trompez fort. Vous ne me connaissez pas. Vous pouvez mettre en fuite deux lâches esclaves, mais je vous apprendrai qu'il ne faut pas se jouer à moi. Je vous bannis de ma présence... je vous déshérite... je vous désavoue... Choisissez, de sortir de cette chambre, ou d'être mis entre les mains de la police.

— De la police, mon père? que peut faire la police? je pourrais l'appeler pour me plaindre d'avoir été attaqué par vos domestiques, mais vous ne pouvez m'accuser d'avoir été l'assaillant.

— De par Dieu! monsieur, s'écria-t-il avec fureur, je vous en accuserai... que ce soit ou non.

— Vous n'en ferez rien, mon père. Un de Benyon ne saurait mentir, je désire raisonner avec vous de sang-froid sur cette affaire, parce

que je vois que vos souffrances vous ont donné un peu d'humeur. Permettez-moi donc de vous faire observer que si vous portiez une plainte contre moi, je serais forcé à mon tour d'en porter une contre vous, et alors il faudrait que nous comparussions tous deux devant le tribunal de police de Bow-Street... Y avez-vous jamais été, mon père?... Il ne répondit rien, et je continuai... Ensuite, quand le magistrat vous aura fait prêter serment de dire la vérité, que serez-vous obligé de lui déclarer?... Que vous aviez épousé une femme jeune et jolie à cause de la fortune que vous lui supposiez, et qu'ayant découvert qu'elle n'en avait point, vous l'avez abandonnée deux jours après;... que vous l'avez abandonnée deux jours après votre mariage;... que vous avez porté vous-même aux Enfans-Trouvés le fils issu de votre union;... que vous avez retrouvé votre femme mariée à un autre, et que vous vous êtes rendu complice de crime de bigamie en l'aidant à le cacher... Qu'après sa mort vous avez désiré retrouver ce fils, dont vous ne vous étiez pas inquiété pendant vingt-trois ans, et qu'après avoir obtenu les meilleures preuves de son identité, au lieu de l'embrasser, ou du moins de lui tendre la main, vous avez voulu le chasser de chez vous, et vous l'avez mis entre les

mains de la police; et pourquoi? c'est à vous de le dire, car je l'ignore.

Pendant que je parlais ainsi, la fureur de mon père s'était tant soit peu calmée, et il sentit combien la publicité donnée à toutes ces circonstances lui serait désagréable. A mesure que sa rage diminuait, ses souffrances augmentaient, car l'effort qu'il avait fait en se levant avait irrité son mal, et je voyais que sa jambe s'enflait. Il ne répondit à mon discours que par un gémissement.

— Permettez-moi, mon père, de vous procurer du soulagement.

— Sonnez, monsieur.

— Vous n'avez besoin de personne quand je suis ici, mon père; je suis chirurgien, et je sais ce qu'il faut faire pour vous soulager. Votre jambe s'est enflée, et il faut en relâcher les bandages.

Il ne répondit rien, mais je vis à sa physionomie qu'il souffrait beaucoup. Je m'approchai de lui, je détachai ses bandages, et ses souffrances diminuèrent. Je les mouillai ensuite avec une lotion qui était sur la table, et je les replaçai *secundum artem*, avec beaucoup de précaution. En moins de cinq minutes ses douleurs avaient cessé.

— A présent, lui dis-je, vous feriez bien de

tâcher de dormir un peu; je prendrai un livre et je resterai près de vous.

Il ne dit encore rien, mais il appuya sa tête sur l'oreiller du sofa, et au bout de quelques instans, je l'entendis ronfler... Je vous ai vaincu, mon cher père, pensai-je ; ou si je ne suis pas encore tout-à-fait vainqueur, je suis résolu à l'être. J'ouvris la porte, je demandai un bouillon pour le général ; j'attendis qu'il fût prêt, et après avoir refermé la porte, je le mis près du feu pour qu'il se tînt chaud. Il dormit ainsi une bonne heure, et en s'éveillant, il regarda autour de lui.

— Désirez-vous quelque chose, mon père?

Il parut ne trop savoir s'il devait recommencer les hostilités ; mais il se borna à me répondre :

— Je désire la présence de mes domestiques, monsieur.

— Les services d'un domestique ne peuvent jamais valoir ceux d'un fils, mon père... Prenez ce bouillon que je vous ai fait préparer. J'espère que vous vous en trouverez bien.

— C'est précisément ce que je voulais demander, répondit-il d'un ton moins brusque ; et il parut prendre son bouillon avec plaisir.

Je repris le plateau que j'avais placé sur ses

genoux, et j'humectai de nouveau ses bandages avec la lotion.

— Et maintenant, monsieur, puis-je faire quelque autre chose pour vous ?

— Non, je me trouve bien... tout-à-fait bien.

— En ce cas, monsieur, je vais prendre congé de vous. — Vous avez voulu me faire chasser de votre présence ; et j'ai résisté, tant pour vous éviter le regret d'avoir traité de cette manière un fils qui ne vous avait jamais offensé, que pour vous prouver que j'étais un vrai de Benyon, et que je ne pouvais souffrir une insulte. Mais si vous vous imaginez que je sois venu ici dans le dessein de m'y installer de force, vous vous trompez beaucoup... J'ai trop de fierté pour cela. Mon travail m'a rendu indépendant, et je n'ai besoin des secours de personne. Si vous m'aviez reçu avec une bonté paternelle, vous auriez trouvé en moi un fils affectueux et reconnaissant... un fils dont toute la vie n'a été occupée qu'à chercher son père. Quoique abandonné si longtemps, je me flatte que vous n'avez pas à rougir de votre fils, général. Si j'ai commis quelques fautes, elles ont été causées par le désir de vous trouver. J'en appelle au témoignage de lord Windermear qui m'honore de son amitié. C'était une épreuve bien dure que d'être jeté dans le monde sans pa-

rens, sans amis, sans ressources, même sans nom ; mais il est encore plus dur, à l'instant où je croyais avoir atteint le but de tous mes désirs, de me voir rejeté par mon père, uniquement parce que mes traits ressemblent à ceux de ma mère... Je n'ai qu'une seule chose à vous demander, général, c'est qu'il me soit permis de porter le nom auquel j'ai un droit légitime, et je vous garantis que je ne le déshonorerai jamais. Je ne demande ni n'attends de vous rien de plus. Et maintenant, monsieur, en prenant congé de vous, je vous assure que ni la pauvreté, ni les privations, ni aucun autre motif quelconque, ne me feront jamais reparaître devant vous... Adieu pour toujours, général de Benyon.

Je le saluai avec respect, et je fis un pas vers la porte.

— Un instant, monsieur! — Attendez un instant, s'il vous plaît?

— J'obéis.

— Pourquoi m'avez-vous mis en colère? Répondez à cela.

— Vous vous êtes mis en colère, monsieur, parce que je ressemble à ma mère, ce qui n'est pas ma faute; et je vous prie de remarquer qu'au milieu des insultes que j'ai reçues sans

les avoir méritées, j'ai toujours conservé mon sang-froid.

— Mais c'est précisément votre sang-froid qui m'a mis en colère, monsieur.

— Cela est possible, mais vous ne pouvez me blâmer. La meilleure preuve qu'on puisse donner qu'on est un homme bien élevé, c'est de savoir commander à ses passions, et j'ai désiré vous prouver que je possède cette qualité.

— Ce qui veut dire que votre père n'est pas un homme bien élevé. Je présume que c'est un autre échantillon de votre respect filial.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, général; il y a malheureusement des hommes bien nés et bien élevés qui n'ont pas la force de maîtriser un premier mouvement. Il faut les plaindre, et non les blâmer. Mais quand il leur arrive de s'oublier ainsi, ils ne manquent jamais de réparer leur faute en en exprimant leur regret.

— Et c'est ce que vous attendez de moi?

— Quant à ce qui me concerne, général, c'est une chose sans importance, puisque nous allons nous séparer, et qu'il est probable que nous ne nous reverrons jamais. Mais si une déclaration semblable pouvait vous mettre l'esprit en repos et soulager votre conscience, je suis prêt à l'entendre.

— J'entends, vous faites vos conditions, et vous ne resterez que si je les accepte.

— Il n'est pas question que je reste ici, monsieur; vous m'avez dit que vous me bannissiez de votre présence et que vous me déshéritiez : et à moins que vous ne vous rétractiez et que vous ne m'exprimiez votre regret de m'avoir parlé ainsi, je ne puis songer à rester près de vous... Avez-vous jamais connu un de Benyon qui souffrît une insulte?

— Non, grâce au ciel!

— Et pourquoi voudriez-vous que votre fils fût le premier? Il n'y a pas de honte à convenir qu'on a eu tort.

— Un père ne peut s'humilier ainsi devant son fils.

— Il doit être moins humilié devant un fils que devant un étranger.

— Mais un fils, monsieur, a des devoirs à remplir envers son père.

— D'accord, dans le cours ordinaire des choses. Mais quels droits avez-vous sur moi, comme père, général de Benyon? — Un fils, en général, est redevable à ses parens des soins qu'ils ont pris de son enfance, de son éducation, de son avancement dans le monde; et toutes ces obligations lui imposent une dette d'amour, de respect et de reconnaissance. Permettez moi de

vous demander quels bienfaits, quels services j'ai reçus de mon père, et quel droit il peut avoir aux sentimens dont je viens de parler, s'il ne les fait naître par une conduite tout autre que celle qu'il a tenue jusqu'à présent... Mais je sens que j'abuse de vos momens, monsieur, et je vous laisse, en faisant des vœux pour votre bonheur.

J'ouvrais la porte pour sortir, quand le général s'écria :

— Arrêtez!... ne vous en allez pas!... Japhet!... mon fils!... La colère m'a emporté!... Ne songez plus à ce que je vous ai dit... je suis un vieux fou... une tête chaude.

Tandis qu'il parlait ainsi, je revins près de lui. Il me tendit la main, et je la baisai respectueusement, en m'agenouillant devant lui. Il m'attira doucement, m'embrassa avec tendresse, et j'eus le bonheur de me sentir serré dans les bras d'un père.

CHAPITRE XXXV.

—

Il se passa quelque temps avant que nous fussions assez calmes pour entrer en conversation, et alors je fis tous mes efforts pour lui plaire. Il régnait encore quelque contrainte de part et d'autre; mais je pris tant de soin pour éviter tout ce qui aurait pu l'offenser, que lorsque nous nous séparâmes, après avoir dîné, il m'embrassa encore, et me recommanda de ne pas manquer d'être chez lui le lendemain à l'heure du déjeûner.

Quoiqu'il fût déjà tard, je courus chez M. Masterton, et je lui fis part de tout ce qui venait de se passer.

— C'est une glorieuse journée, Japhet, me dit-il, et je vous en félicite. Vous avez dompté le tigre royal du Bengale. J'espère à présent que tout ira bien; mais n'en dites rien à vos

amis de Reading; j'ai mes raisons pour cela. Laissez-les croire que votre père est aussi emporté que jamais;.... et tel qu'il puisse être avec vous, je garantis qu'il le sera toujours avec les autres. Suivez le succès que vous avez obtenu, et laissez-moi vous guider pour le reste.

Le lendemain matin, j'arrivai de bonne heure à l'hôtel d'Adelphi. Mon père n'était pas encore levé, mais ses deux domestiques indiens qui eurent grand soin de ne pas m'approcher de trop près, l'informèrent que son fils était arrivé, et il ordonna qu'on me fît entrer dans sa chambre à coucher. Dès que je fus seul avec lui :

— J'espère, mon cher père, lui dis-je, que vous ne vous repentez pas de la bonté que vous m'avez témoignée hier soir ?

— Non, Japhet, non, me répondit-il ; au contraire, j'ai pensé à vous toute la nuit. — Mais ma chienne de jambe me fait beaucoup souffrir ce matin, et le chirurgien n'est pas encore venu.

J'en détachai les bandages, comme je l'avais fait la veille, je les humectai avant de les remettre, et au bout de quelques minutes il se trouva assez bien pour se faire habiller, après quoi on le transporta dans une autre chambre

où nous déjeûnâmes. Je passai toute la journée avec lui, je lui racontai toute mon histoire, à l'exception de ce qui concernait Suzanne, dont je ne voulus pas même prononcer le nom, et quand je le quittai il fut convenu que je viendrais loger dans le même hôtel que lui.

Une quinzaine de jours se passèrent ainsi. Il y eut encore quelques momens d'orage, mais le calme y succédait toujours promptement. Mon père n'avait pas reçu de la nature un mauvais caractère, mais l'habitude de commander et de vivre dans un pays où il était entouré d'esclaves, faisait qu'il ne pouvait souffrir ni contradiction ni contrariété, sans tomber dans un de ces accès d'emportement qui le rendaient insupportable aux autres. Sa jambe finit par se guérir, et il parla alors de prendre une maison à Londres.

Pendant tout ce temps, je n'avais vu qu'une seule fois M. Masterton, car j'étais toujours près de mon père. J'avais écrit brièvement à M. Cophagus pour lui dire que le général occupait tout mon temps, mais sans l'informer de la bonne intelligence dans laquelle nous vivions. Un matin, M. Masterton vint nous voir, et après avoir causé quelque temps avec mon père, il me dit, pendant que je le reconduisais, qu'il avait déterminé M. Cophagus et sa femme à

venir à Londres, et que Suzanne les y avait accompagnés.

— Pour quinze jours?... Pour un mois?

— Non, Cophagus a pris la résolution de planter là les quakers, et de demeurer à Londres.

— Quoi! il veut retomber dans les pompes et les vanités du monde!

— Oui! je crois que sa jolie femme ne sera pas fâchée d'ajouter à ses attraits l'aide de la parure.

— Je n'en serais pas surpris... Mais Suzanne?

— Quand elle verra que sa sœur et son beau-frère ont renoncé à leur costume... qu'au lieu d'être entourée de quakers, elle se trouvera souvent avec vous... et ajoutez, s'il vous plaît, quand elle aura bien réfléchi à mes avis sérieux, elle fera comme les autres, ou elle n'est pas femme. Tel est mon plan; laissez-moi le soin de l'exécuter, et songez seulement à la voir le plus souvent possible.

— Vous n'avez pas besoin de me le recommander.

— Votre père est-il instruit de votre attachement pour elle?

— Non, je lui ai conté toute mon histoire sans prononcer son nom. Il est encore trop tôt pour lui parler de mariage, et dans le fait, je

voudrais que la proposition vînt de lui... Ne pourriez-vous arranger cela ?

— Je n'y vois rien d'impossible, mais, comme vous le dites, il faut attendre... Voici leur adresse, tâchez d'aller les voir demain... Croyez-vous pouvoir venir dîner avec moi samedi ?

— Oui, si la jambe du général continue à bien aller ; sinon, je vous le ferai savoir.

Le lendemain, je me plaignis d'un mal de tête, et vers midi, je dis à mon père que j'irais faire une promenade jusqu'à l'heure du dîner. Je me rendis sur-le-champ à l'adresse que M. Masterton m'avait donnée. M. Cophagus et sa femme étaient sortis, mais je trouvai Suzanne. Après les premières questions, je lui demandai ce qu'elle pensait de Londres, car c'était la première fois qu'elle y était venue.

— J'ose à peine vous le dire, Japhet ; vous ririez à mes dépens.

— Non, Suzanne, je ne ris jamais de ceux qui disent franchement ce qu'ils pensent.

— Eh bien ! je pense que Londres est une foire de vanité.

— Mais faites attention, Suzanne, que Londres est une ville riche et populeuse, et, toute proportion gardée, je ne crois pas qu'il s'y trouve plus de vanité que dans les autres

D'ailleurs, si l'on y remarque plus de vanité, on y rencontre aussi plus de talent, de commerce, d'industrie.

— Je crois que vous avez raison, Japhet... A propos, savez-vous que M. Cophagus a quitté notre costume?

— Il a sans doute jugé à propos de ne pas se singulariser en portant un habit si différent de celui qui est généralement en usage.

— Quant à lui, il peut avoir quelque excuse; mais que direz-vous quand vous saurez que ma propre sœur, née et élevée dans notre croyance, a aussi changé quelque chose à son costume?

— Quel changement y a-t-elle fait?

— Elle porte un chapeau de paille garni de rubans.

— De quelle couleur sont ses rubans?

— De la même couleur que sa robe... gris.

— Votre chapeau est de soie grise, Suzanne. Des rubans ne sont que des bandes étroites de soie, et il me semble d'ailleurs qu'il y a plus de vanité à porter de la soie que de la paille... Mais quelle raison donne-t-elle pour ce changement?

— Elle dit que son mari le veut ainsi, parce qu'il n'aime pas à sortir avec elle quand elle porte notre costume.

— N'est-il donc pas de son devoir d'obéir à son mari comme j'obéis à mon père, Suzanne? Quant à moi, je ne rougis pas de sortir avec vous sous votre costume actuel; et si vous y consentez, je vous ferai voir une partie de cette grande ville.

Elle ne fit aucune difficulté, car nous nous étions bien souvent promenés ensemble dans les environs de Reading. Je la conduisis dans Oxford-Street, dans Bond-Street et dans quelques autres des rues les plus fréquentées de Londres. Partout son costume attirait un coup d'œil; mais sa beauté fixait tous les yeux sur elle, et Suzanne ne tarda pas à désirer de rentrer chez elle. Elle était fatiguée et presque alarmée de voir tous les regards se diriger constamment sur elle, ce qu'elle attribuait, non à ses attraits, mais à son costume.

— Il paraît que M. Cophagus a dessein de demeurer désormais à Londres, lui dis-je quand nous fûmes de retour.

— Je ne le pense pas. J'ai compris qu'il venait ici pour une affaire qui sera terminée dans quelques semaines. Je serais bien fâchée qu'il restât ici.

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Parce que tout le monde y est impoli. On

ne peut se promener tranquillement dans les rues.

— Songez, Suzanne, que votre secte n'est pas aussi nombreuse à Londres qu'à Reading; et si vous portez un costume si différent de celui des autres, vous devez vous attendre à exciter la curiosité. Vos vêtemens semblent dire aux passans : Allons, regardez-moi! Je ne sais trop si M. Masterton n'avait pas raison de dire que votre costume était celui de l'orgueil et non de l'humilité.

— Si je le croyais, Japhet, je le quitterais certainement.

— Il n'est sans doute pas agréable de donner à croire qu'on se promène pour se faire regarder, et pourtant c'est ce que presque tout le monde pensera. Je crois qu'il est possible de se vêtir avec simplicité, mais sans avoir l'air de vouloir se singulariser.

— Je ne sais que vous répondre, mais le fait est que vous êtes tous contre moi, et je m'accuse quelquefois d'avoir trop de présomption en voulant m'ériger moi-même en juge.

— Je ne suis pas contre vous, Suzanne, et je suis sûr que vous ferez ce que vous croirez devoir faire. Mais je dois dire que si ma femme s'habillait de manière à attirer les regards de tout le monde, je serais trop jaloux pour l'ap-

prouver. Je ne blâme donc pas M. Cophagus d'avoir engagé votre jolie sœur à faire quelque changement dans son costume, et je la loue d'avoir cédé aux désirs de son mari. Sa beauté est à lui ; ce n'est pas une propriété commune.

Suzanne ne répondit rien. Elle semblait réfléchir.

— Vous pensez différemment, Suzanne ; j'en suis fâché.

— Je ne sais ce que je pense, Japhet ; mais j'ai reçu aujourd'hui une leçon, et je crois qu'à l'avenir je dois penser plus humblement de moi-même, et m'en rapporter davantage à l'opinion des autres.

M. et mistress Cophagus rentrèrent en ce moment. Cophagus avait repris l'habit et la veste de son ancienne profession, mais non ses pantalons collans. Sa femme, qui avait beaucoup de goût, s'y était opposée. Elle portait sa robe de soie grise, mais avec un beau châle et un chapeau de paille de Livourne, et elle paraissait certainement encore plus jolie que de coutume. Je leur dis que nous avions été nous promener, et que Suzanne avait été mécontente de se voir l'objet de tous les regards.

— Chose d'usage, dit Cophagus... Qu'importe ?... Hum !... plaisir des jeunes filles... sont charmées d'être regardées, et ainsi de suite.

— Vous êtes injuste, frère Cophagus, s'écria Suzanne. J'en ai été extrêmement fâchée.

— Fort bon à dire.... sais qu'en penser.... Hum !... chatte rusée.., conservera son costume... entendra dire jolie quakeresse, et ainsi de suite.

Après cette dernière attaque, Suzanne quitta la chambre, et je leur fis part de ce qui s'était passé entre nous. — Mistress Cophagus, ajoutai-je, vous devriez lui acheter un châle et un chapeau semblables aux vôtres, sans le lui dire, et peut-être trouverez-vous l'occasion de la déterminer à les porter. Elle trouva cette idée excellente, et elle me promit de ne pas l'oublier. Suzanne ne revenant pas, je pris congé d'eux, et j'arrivai à l'hôtel à temps pour le dîner.

— Japhet, me dit mon père quand nous fûmes au dessert, vous m'avez souvent parlé de lord Windermear, l'avez-vous vu depuis peu ?

— Non, mon père, il y a plus de deux ans que je ne l'ai vu. Quand j'ai été appelé à Londres pour vous voir, j'étais trop agité pour penser à autre chose, et depuis ce temps j'ai trouvé tant de plaisir en votre compagnie, que je n'en ai pas désiré d'autre.

— Dites plutôt, mon cher Japhet, que vous avez pris tant de soin d'un vieux père retenu par la jambe que vous en avez oublié vos amis

et votre santé. Prenez demain ma voiture, allez voir lord Windermear, et vous ferez bien ensuite de faire une promenade. Je vous trouve un peu pâle depuis quelques jours. J'espère pouvoir sortir bientôt moi-même, et alors nous ne manquerons pas de besogne pour nous installer dans notre maison.

CHAPITRE XXXVI.

—

Le lendemain, je pris la voiture de mon père, et je me fis conduire chez lord Windermear. Il était chez lui, et je me fis annoncer sous le nom de Benyon : c'était la première fois que je le prenais. Il était seul quand j'entrai, et me regardant à peine, il m'invita poliment à m'asseoir.

—Vous ne me reconnaissez pas sous mon nom véritable, milord ? lui dis-je ; j'espère que vous me reconnaîtrez mieux sous celui que j'ai longtemps porté... *J'étais* Japhet Newland.

— Mon cher monsieur Newland, je vous fais mes excuses; mais il y a si long-temps que je ne vous ai vu, et je m'attendais si peu à vous revoir en ce moment, que cela doit me servir d'excuse.

— Je croyais, milord, que M. Masterton vous avait fait part de ce qui m'est arrivé.

— Non, j'ai été passer quelque temps chez mes sœurs dans le Westmoreland. Je n'y ai reçu aucune lettre de lui, et je ne suis de retour à Londres que d'hier.

— Ce sera donc moi, milord, qui vous apprendrai que j'ai enfin réussi dans ce que vous appeliez ma folle recherche. J'ai trouvé mon père dans le général de Benyon, récemment arrivé des Indes-Orientales.

— Où il s'est fait connaître honorablement... Je vous félicite de tout mon cœur, mon cher monsieur de Benyon. Je suis charmé de vous voir reparaître dans le monde sous de si heureux auspices... Votre père a-t-il une nombreuse famille?

— Je suis son fils unique, milord, et ma mère est morte dans les Indes.

— En ce cas, et d'après ce que j'ai entendu dans les bureaux de la Compagnie des Indes, je crois que, *maintenant*, on peut, en toute sûreté de conscience, vous présenter dans le

monde comme un jeune homme appelé à recueillir une fortune considérable... Où demeure votre père ?

— Il est logé, quant à présent, milord, à l'hôtel d'Adelphi, et il garde la chambre par suite d'un accident; mais j'espère que, dans peu de jours, il sera en état de sortir.

— Offrez-lui mes félicitations, et dites-lui que, s'il le permet, j'aurai l'honneur de lui rendre visite. J'espère que votre père et moi nous serons amis...Voulez-vous dîner avec moi mardi prochain ?

J'acceptai l'invitation, et je pris congé de Sa Seigneurie. Je remontai en voiture, je me fis conduire chez M. Cophagus, et je trouvai Suzanne assise dans le salon avec sa sœur.

— Suzanne, lui dis-je, je sais que vous n'aimez pas une promenade à pied dans les rues de Londres, mais j'ai pensé que vous pourriez consentir à prendre l'air en voiture. J'ai celle de mon père Voulez-vous y monter ? cela vous fera du bien.

— Vous êtes bien bon de songer à moi, Japhet ; mais...

— Mais quoi ? dit mistress Cophagus ; tu ne peux refuser cette offre, Suzanne; cela sentirait l'ingratitude.

— Je ne veux pas être ingrate, répondit

Suzanne en sortant de la chambre ; et elle y rentra quelques instans après avec un châle et un chapeau de paille semblables à ceux de sa sœur. — Vous voyez que je ne suis pas ingrate, Japhet, me dit-elle en souriant, puisque, pour faire honneur à votre équipage, je consens à m'écarter des règles et des formes qui nous sont imposées.

— Je suis sensible à votre complaisance, et je vous en remercie, Suzanne. Mais ne perdons pas de temps.

Je l'aidai à monter en voiture, et je la conduisis à Hyde-Park. C'était un jour superbe, le parc était rempli de voitures et de personnes à pied. Suzanne fut étonnée et charmée de ce spectacle.

— Si vous appeliez ceci une foire de vanité, lui dis-je, vous ne vous tromperiez guère; mais songez que c'est une vanité qui produit beaucoup de bien. Que de gens nourrissent leurs familles en construisant ces belles voitures, en les peignant et en les vernissant! Que d'ouvriers sont employés pour faire ces étoffes et ces habits! Cette vanité empêche l'argent de s'accumuler dans les coffres, et le fait circuler dans tous les canaux de la société.

— Vos observations sont justes, Japhet; mais vous avez vu le monde, et moi je suis

comme si je sortais de la coquille d'un œuf. J'ai vécu dans un petit monde formé par mes propres pensées, entouré d'un brouillard d'ignorance, et ma vue ne pouvant atteindre plus loin, je me suis crue plus sage que je ne l'étais.

— Ce monde, ma chère Suzanne, est un composé de bien et de mal. La secte à laquelle vous appartenez le fuit, mais elle ne le connaît pas, et elle ne lui rend pas justice. Je vous dirai franchement que, pendant que j'étais à Reading, j'ai vu bien des gens qui prétendaient en professer la croyance ; mais ils n'étaient quakers qu'à l'extérieur, et ils suppléaient par l'hypocrisie à ce qui leur manquait en réalité. Croyez-moi, il existe des êtres charitables et religieux parmi ces personnes élégamment vêtues que vous voyez ; et le bien de la société exige que le riche dépense ainsi son superflu, pour que le pauvre ait le nécessaire. Ne vous laissez donc pas désormais tromper par l'extérieur.

— Vous m'avez déjà fait changer d'opinion en bien des choses, Japhet, vous et votre ami M. Masterton, qui est venu nous voir plusieurs fois depuis que nous sommes à Londres... Mais n'est-il pas temps que nous retournions ?

— Il est vraiment plus tard que je ne pensais, dis-je après avoir consulté ma montre, et

je crains que mon père ne s'impatiente. Je vais donner ordre au cocher de nous conduire chez vous.

Lorsque nous y arrivâmes, mistress Cophagus était sortie avec son mari.

— Savez-vous, Japhet, me dit Suzanne, ce qui se passait dans mon esprit en revenant ici? Je me disais que lorsque vous êtes arrivé à Reading, j'avais assez de présomption pour vouloir être votre guide, que vous m'écoutiez, et qu'à présent que nous voilà dans le monde, c'est vous qui êtes mon guide, et c'est moi qui écoute et qui obéis.

— Quand nous nous sommes vus pour la première fois, Suzanne, mon esprit ne s'était jamais occupé de choses sérieuses, et vous étiez propre à me servir de guide; mais je connais le monde mieux que vous, et je suis plus en état d'y diriger vos pas. Mais ce que je puis vous apprendre n'est rien, comparé aux vérités éternelles que vous m'avez fait connaître, et j'espère que le monde ne me les fera jamais oublier.

— J'aime à vous entendre parler ainsi, Japhet. Je craignais que le commerce avec le monde ne vous devînt funeste.

— Cela ne peut arriver tant que je serai avec vous. Mais que deviendrai-je si vous m'aban-

donnez? Ah! Suzanne, chère Suzanne! vous devez savoir combien je vous aime, quel eût été mon bonheur de vivre et de mourir avec vous dans l'obscurité. Et puisque les événemens m'ont rejeté dans le monde, m'aimez-vous assez pour consentir à y vivre avec moi?

Je lui passai un bras autour de la taille, elle appuya sa tête sur mon épaule, et versa des larmes.

— Parlez, chère Suzanne, parlez, cette incertitude est un tourment.

— Oui, je vous aime, Japhet, répondit-elle enfin en fixant un instant sur moi ses yeux humides; mais je ne sais si cet amour terrestre n'a point affaibli celui qui est dû au ciel. Si cela est, que Dieu me le pardonne, car je ne saurais qu'y faire... Mais partez, Japhet; ne risquez pas de mécontenter votre père.

— Adieu donc, chère Suzanne. Je vous quitte plus heureux que je ne l'ai jamais été.

Lorsque je rentrai à l'hôtel, l'heure du dîner était passée depuis quelques minutes, et mon père avait un peu d'humeur. Il voulut savoir ce que j'avais fait et où j'avais été. Je lui parlai de mon entrevue avec lord Windermear, et le message poli dont j'étais chargé le calma un peu. Cependant il n'en continua pas moins ses questions, et tout en lui disant qu'un de Benyon

ne pouvait s'abaisser au mensonge, je crois que je lui en fis une demi-douzaine en cette occasion. Je m'en justifiai à mes propres yeux, en me disant que, d'après le code d'honneur d'un homme à la mode, il est tenu de mentir quand il est question d'une dame. Je lui dis entre autres choses, que j'avais été voir plusieurs maisons à louer, dont aucune ne pouvait lui convenir, et il parut charmé que j'y eusse songé.

Je devais dîner le lendemain chez M. Masterton. Mon père, dans l'origine, avait étendu jusqu'à lui l'aversion qu'il avait toujours eue pour tous les procureurs. Mais quand il eut appris toutes les bontés qu'il avait eues pour moi, et les services qu'il m'avait rendus, il avait changé d'opinion sur son compte, et il en faisait alors le plus grand cas.

— Mon père, lui dis-je après avoir déjeûné avec lui, j'ai promis de dîner en ville aujourd'hui.

— Chez qui ?

— Chez ce vieux fripon de procureur.

— Quoi, M. Masterton !..... Je suis fâché, monsieur, de vous entendre parler ainsi d'un homme qui vous a donné tant de preuves d'amitié, et je vous prie de ne plus vous le permettre en ma présence.

— Je ne croyais pas que cette expression pût vous être désagréable, mon père, je l'ai empruntée de vous-même.

— A moi, monsieur! que voulez-vous dire?

— Vous avez appelé M. Masterton en face un vieux fripon de procureur, et il s'est plaint à moi de ce langage avant que je vous eusse encore vu. Quant à moi, j'ai et j'aurai toujours pour lui autant de respect que d'affection et de reconnaissance..... Me permettez-vous d'aller dìner chez lui?

— Très-certainement, Japhet; mais s'il est possible que j'aie employé une telle expression dans un de mes malheureux accès d'emportement, ne manquez pas de lui dire que je le prie d'en recevoir mes excuses... Je suis honteux de moi-même... Ne l'oubliez pas, Japhet, car j'aurai un grand poids sur l'esprit jusqu'à ce que ma faute soit réparée.

CHAPITRE XXXVII.

—

En arrivant chez M. Masterton, je fus surpris de trouver Harcourt dans son salon.

— Je suis charmé de vous voir, Japhet.

— Monsieur Harcourt, permettez-moi de vous présenter M. de Benyon, dit M. Masterton avec un sourire malin, comme s'il eût cru que nous ne nous connaissions pas.

— Harcourt, lui dis-je en lui offrant la main, je vous dois des excuses du mauvais accueil que je vous ai fait, et des soupçons injustes que j'avais conçus. J'avais alors l'esprit dans un tel état d'agitation, que cela pourra peut-être atténuer ma faute à vos yeux.

— Mon cher Japhet, répondit Harcourt en me serrant cordialement la main, c'est moi qui dois solliciter votre indulgence pour une conduite beaucoup moins pardonnable, et je serai

au comble de la joie si vous consentez à me recevoir au nombre de vos amis.

— Maintenant, monsieur Masterton, dis-je à mon tour, comme les excuses semblent à l'ordre du jour, je vous dirai que je suis chargé par mon père de vous prier d'agréer les siennes pour vous avoir appelé vieux fripon de procureur; ce qu'il avait totalement oublié avant que je le lui eusse rappelé ce matin.

Harcourt partit d'un grand éclat de rire.

— Eh bien ! Japhet, vous pouvez dire à votre vieux tigre, que je ne me suis pas trouvé personnellement insulté par cette expression, parce que je l'ai regardée comme appliquée à la profession et non à l'homme; et s'il l'a employée dans ce sens, peut-être n'avait-il pas tout-à-fait tort.... C'est demain dimanche... Japhet, irez-vous à l'église ou au conventicule ?

— Je crois que j'irai à l'église, monsieur.

— Eh bien ! venez me prendre à deux heures et demie; nous irons au service de l'après-midi à l'église de Saint-James.

— J'ai reçu bien des invitations, monsieur, mais c'est la première que je reçois pour aller à l'église, je l'accepte fort volontiers.

— La leçon du jour sera une partie de l'histoire de Suzanne.

— Je sentis l'équivoque, qui était incompré-

hensible pour Harcourt. Nous dînâmes très-gaîment, et je n'ai pas besoin de dire qu'il n'existait plus aucune froideur entre Harcourt et moi. Quand nous nous séparâmes, il me dit qu'il viendrait me voir le lendemain, et M. Masterton ajouta qu'il rendrait aussi une visite au vieux tigre, comme il appelait toujours mon père.

Harcourt arriva, comme nous finissions de déjeûner. Je le présentai à mon père, et quelques instans après, nous passâmes dans mon appartement pour causer plus librement.

— J'ai bien des choses à vous dire, de Benyon, me dit Harcourt. D'abord il est bon que vous sachiez que dès que je pus sortir, et que j'appris que vous aviez disparu subitement, je résolus de tâcher de vous trouver afin de vous engager à revenir à Londres. Timothée, qui me parut se méfier de moi, me dit seulement que vous aviez été, avant votre départ, chez lady de Clare à Richmond. Je me présentai chez ces dames quoique sans les connaître, et, comme elles vous le diront elles-mêmes, je leur avouai que j'avais mal agi envers vous. Je leur dis que je désirais vivement vous découvrir afin de vous offrir une place qui était à la disposition de mon père, et que tout homme bien né pouvait accepter, quoiqu'elle ne fût pas très-lucrative.

— Je vous en ai beaucoup d'obligation, Harcourt.

— Ne me parlez pas ainsi, je vous prie... Ce fut de cette manière que je fis la connaissance de lady de Clare et de sa fille. Vous m'aviez conté l'histoire des premières années de celle-ci, mais j'étais bien loin de croire que Cécilia de Clare fût cette petite Fléta que vous aviez si généreusement protégée; car ce ne fut qu'après que je vous eus si indignement abandonné que vous découvrîtes ses parens. J'avoue donc que je fus assez surpris du vif intérêt que prenaient à vous la mère et la fille. Elles ne purent me donner aucun fil pour vous trouver, mais elles me conjurèrent de faire toutes les recherches possibles. J'en fis pendant huit jours dans tous les environs, mais elles furent inutiles, et je retournai à Richmond pour informer ces dames du peu de succès que j'avais obtenu. Je vis Cécilia verser des larmes amères, et je ne pus m'empêcher de demander à lady de Clare pourquoi sa fille prenait un si vif intérêt à votre sort.

— Qui doit en prendre plus que sa pauvre Fléta? s'écria Cécilia.

— Juste ciel! miss de Clare, répliquai-je, seriez-vous la jeune Fléta qu'il trouva parmi des Egyptiens, et dont il m'a si souvent parlé?

— Ne le saviez-vous pas? me demanda sa mère. Je leur appris alors tout ce qui s'était passé entre nous, et elles me firent part des dangers que vous aviez courus en Irlande, et de tout ce qui vous y était arrivé. Pendant plusieurs mois je continuai mes recherches infructueuses, et j'eus à consoler la pauvre Cécilia, qui se désolait de ne savoir ce que vous étiez devenu. Maintenant, Japhet, je dois abréger mon histoire. Je ne pus m'empêcher d'admirer et d'aimer une jeune personne dont le cœur était si affectueux et si reconnaissant. Mais c'était une riche héritière, et comme fils cadet, j'étais sans fortune. Cependant lady de Clare me faisait toujours le meilleur accueil, je n'avais pas à me plaindre de celui que je recevais de Cécilia. Enfin la mort malheureuse de mon frère aîné me permit d'aspirer à sa main. Mes visites devinrent plus fréquentes, une intimité complète s'établit entre nous; j'informai lady de Clare de mes désirs, et elle y donna son approbation. A l'instant où vous arrivâtes si inopinément, je venais, avec la sanction de sa mère, de supplier Cécilia de m'accorder sa main, et j'attendais sa réponse avec inquiétude et impatience. Pouvez-vous être surpris qu'en un pareil moment votre apparition subite ait causé une sorte de con-

trainte et d'embarras à toutes les parties intéressées?

— Non, mon cher Harcourt; mais j'irai à Richmond le plus tôt possible, et j'espère faire la paix avec ces dames.

— Vous ne sauriez vous figurer dans quel chagrin votre brusque départ les plongea. Elles me prièrent de vous suivre et de vous ramener chez elles. Je suppliai Cécilia de me faire une réponse auparavant; mais elle s'y refusa, et me déclara même qu'elle ne voulait me revoir que lorsque je reviendrais avec vous. Il y a maintenant trois semaines, et je n'ai pas encore osé me présenter chez elles. Sans être rebuté par l'accueil que vous m'aviez fait, j'allai vous chercher une seconde fois à l'hôtel de la Piazza, vous n'y étiez plus; personne ne savait où vous logiez. Enfin je songeai à M. Masterton; il me promit de me procurer une entrevue avec vous, et je remercie le ciel de l'heureux résultat qu'elle a eu.

— Eh bien! Harcourt, si cela vous convient, nous irons ensemble chez lady de Clare demain matin.

— Que d'obligations je vous ai! sans vous je n'aurais jamais connu Cécilia, et sans vous je la perdrais peut-être pour toujours.

— Non, Harcourt; c'est à votre bon cœur,

au désir que vous avez eu de me trouver pour me rendre service, que vous devez la connaissance de Cécilia, je vous en félicite de tout mon cœur. Demain je demanderai à mon père sa voiture, et j'irai vous prendre à deux heures.

Nous nous séparâmes, et j'allai rejoindre mon père, avec qui je trouvai lord Windermear.

— De Benyon, me dit-il, je viens de dire à votre père tout ce que je pense de vous; et je suis sûr que votre conduite lui prouvera que je n'ai rien dit de trop.

— Je l'espère aussi, milord; mon père a eu trop de bonté pour moi, pour que je ne cherche pas à lui donner toute satisfaction.

M. Masterton arriva, et après quelques minutes de conversation générale, lord Windermear prit congé de nous.

— Japhet, me dit le bon procureur en me prenant à part, j'ai une petite affaire à régler avec votre père; ainsi sortez d'ici d'une manière ou d'une autre.

— Je ne vois que deux manières, mon cher monsieur, répondis-je, la porte ou la fenêtre; et avec votre permission, je choisirai la première, comme étant la plus agréable.

A ces mots, je montai dans mon appartement. Je ne sus que par la suite ce qui s'était passé entre mon père et M. Masterton ; mais ils avaient eu un tête-à-tête de plus d'une heure, quand un domestique vint me dire que j'étais attendu dans le salon.

— Japhet, me dit M. Masterton, vous m'avez promis de venir entendre avec moi le nouveau prédicateur, et nous n'avons pas de temps à perdre. Ainsi donc, général, je vais prendre congé de vous, et j'enlève votre fils.

Je montai en voiture avec M. Masterton, et nous nous rendîmes chez M. Cophagus. M. Masterton entra seul, et il reparut sur-le-champ donnant le bras à Suzanne. Un doux sourire accompagné de quelque rougeur, anima ses traits, quand elle me vit enfoncé dans un coin de la voiture. Nous partîmes; deux de nos mains se rencontrèrent sur le coussin, et elles ne se séparèrent que lorsque nous arrivâmes à l'église. Suzanne était vêtue de la même manière que lorsqu'elle avait fait une promenade avec moi dans la voiture de mon père. Elle écouta tout le service avec la plus grande attention. Elle faisait les réponses avec moi; nous lisions sur le même livre; jamais je ne m'étais trouvé tant de dévotion, car j'étais heureux, et je rendais grâce au ciel de mon bonheur.

Quand le service fut fini, nous allions remonter en voiture, quand Harcourt nous aborda.

— Vous êtes surpris de me voir ici, dit-il à M. Masterton; mais comme vous aviez invité Japhet à venir dans cette église, j'ai pensé qu'il devait y avoir quelque chose de très-attrayant dans le service, et j'ai voulu satisfaire ma curiosité.

Un regard malin d'Harcourt m'apprit ce qu'il voulait dire.

— Eh bien, répondit M. Masterton, j'espère que vous avez été édifié... A présent faites-nous place, et laissez-nous monter en voiture.

— A demain à deux heures, de Benyon, me dit d'Harcourt en jetant un second coup d'œil sur Suzanne.

— Sans y manquer.

Et la voiture partit.

— Et maintenant, ma chère enfant, dit M. Masterton à Suzanne, parlez-moi franchement.

Ce matin vous avez été à une réunion de votre secte;... vous venez d'entendre pour la première fois le rituel de l'Eglise anglicane: que préférez-vous?

— J'avoue, monsieur, qu'on n'a pas agi sagement en s'écartant des formes de votre culte;

mais je n'oserais parler ainsi, si je ne me sentais appuyée par votre jugement.

— C'est répondre en fille sensée, ma chère enfant. Mais faites attention que je vous ai engagée à assister une fois — une fois seulement — au service de notre Eglise, afin que vous puissiez comparer et juger. A présent c'est à vous de décider.

— Je voudrais qu'un meilleur juge se chargeât de cette décision, monsieur.

— Eh bien, ma chère enfant, il faut en laisser la responsabilité au mari que vous choisirez.

Je pressai les jolis doigts de Suzanne, et je sentis sa main serrer légèrement la mienne. Nous la reconduisîmes chez monsieur Cophagus; M. Masterton m'offrit de me remettre chez mon père, et j'acceptai sa proposition.

— Je suis sûr, Japhet, me dit-il, que vous voudriez savoir quelle affaire si particulière j'avais hier avec le vieux tigre.

— Oui, monsieur,... si cela me concerne.

— Cela vous concerne fort. Votre père entama la conversation par me dire qu'il ne pouvait trop se féliciter de vous avoir trouvé, que vous faisiez toute sa joie et tout son bonheur, et qu'il ne pouvait supporter d'être une demi-heure loin de vous. Je profitai de cette ouver-

ture pour lui dire qu'il ne devait pas s'attendre à vous voir vivre dans une retraite perpétuelle; que vous alliez nécessairement reparaître dans la société; que vous receviez force invitations que vous ne pouviez refuser; et que par conséquent vous seriez fréquemment entraîné loin de lui. Le vieux tigre ne goûta pas ces observations, et me répondit qu'il attendait autre chose de vous. Je lui répliquai qu'on ne pouvait changer la nature humaine; que le beau sexe aurait des attraits auxquels il serait impossible à un jeune homme de votre âge de résister, et que ce serait une autre cause d'absence. Le seul moyen de vous assurer sa compagnie, général, ajoutai-je, c'est de le marier le plus tòt possible à quelque jeune personne aimable et d'un caractère solide, qui n'ait jamais été jetée dans le tourbillon de la mode, et qui puisse trouver son bonheur dans la vie domestique.

— L'idée est bonne, dit votre père, mais où trouver cette jeune personne? Le moment était favorable, et je lui parlai de miss Temple en lui disant que vous la connaissiez un peu, et que je vous en avais entendu parler avec éloge. J'ajoutai qu'elle avait été élevée en province dans le sein de sa famille, avec laquelle elle était à Londres depuis quelques jours; que

je l'avais vue souvent, et que sa simplicité, sa candeur et son bon sens joints à sa beauté, m'avaient inspiré tant d'affection pour elle, que, n'ayant que des parens très-éloignés, j'avais quelque idée de l'adopter; mais que, dans tous les cas, je lui donnerais à son mariage une somme qui vaudrait la peine d'être acceptée.

— Mais, mon cher monsieur, pourquoi ne lui avez-vous pas dit que Suzanne était restée orpheline à l'âge de sept ans, que sa fortune s'était accumulée depuis ce temps; et qu'elle montait à une somme qui n'est nullement à dédaigner, comme me l'a dit M. Cophagus, qui d'ailleurs a dessein de lui laisser tout ce qu'il possède?

— Parce que je l'ignorais; mais je suis charmé de l'apprendre, et je ne manquerai pas d'en faire part à votre père. Au surplus, ce n'est pas une raison pour que je ne fasse pas de mon argent ce que bon me semble; car j'aime cette jeune fille de tout mon cœur... A propos, lui avez-vous enfin parlé?

— Oui, et nous nous sommes respectivement donné notre foi.

— Je m'en suis douté quand j'ai vu les doigts de vos mains accrochés ensemble dans la voiture... Maintenant, Japhet, je vous invite à

montrer un peu d'indifférence, — je n'entends pas une opposition prononcée, — quand votre père entamera ce sujet avec vous. Il n'en sera que plus empressé de conclure l'affaire, et il vous saura plus de gré de lui céder. J'ai promis d'aller le voir demain relativement à ce projet, et vous ferez bien de nous laisser seuls.

— Je dois aller avec Harcourt chez lady de Clare, et je compte demander à mon père sa voiture.

— Il ne vous la refusera certainement pas, car il désire se débarrasser de vous... Mais nous voici arrivés... Adieu, mon cher Japhet.

CHAPITRE XXXVIII.

—

En rentrant je trouvai mon père, dont la jambe était alors complétement guérie, se promenant en long et en large dans le salon, et ayant l'air d'être occupé de sérieuses réflexions. Il ne me parla qu'après le dîner, et il commença par me faire quelques questions sur

Cécilia de Clare. Je lui dis que s'il n'avait pas besoin de sa voiture le lendemain matin, j'avais dessein d'aller faire une visite à sa mère avec mon ami d'Harcourt.

— Vous pouvez en disposer; mais, dites-moi, miss de Clare est-elle belle ?

— Très-belle. Je ne crois pas avoir jamais vu une jeune personne plus charmante... Oh! pardonnez-moi, pourtant; je m'en rappelle une.

— Où l'avez-vous vue ?

— Je me suis trouvé quelquefois avec elle quand je demeurais en province.

— Je vous dirai, mon cher Japhet, qu'avec la fortune que vous devez avoir, je pense qu'il est à propos de vous marier de bonne heure. En y consentant vous obligerez votre père, qui désire voir ses petits-enfans avant de mourir... Ma santé n'est pas trop bonne.

Il était presque risible d'entendre parler ainsi un homme d'une santé robuste et florissante, et qui semblait devoir vivre aussi long-temps que le fils à qui il parlait. Il avait un excellent appétit, et il buvait tous les jours sa bouteille à son dîner. Je n'éprouvai donc aucune crainte pour sa santé; et je lui répondis : — Le mariage, mon père, est un sujet auquel je n'ai jamais pensé.

— Hem ! un de Benyon ne peut s'abaisser au mensonge !

— Je suis encore jeune, et je me trouve heureux de vivre avec vous.

— Mais nous ne nous séparerons pas, Japhet; nous vivrons tous ensemble. Je désire réellement que vous y pensiez très-sérieusement.

— Mais, faites attention, mon père, que je n'ai ni état, ni revenu pour fournir aux besoins d'une femme et d'une famille, et je ne voudrais pas vous être à charge. À votre âge, les besoins croissent, et je suppose que vous dépensez tout votre revenu.

— Vous vous trompez beaucoup ; je puis vous donner cent mille livres le jour de votre mariage avec une femme qui me conviendra, et je ne dépenserai pas encore la moitié du revenu qui me restera.

— Cela écarte certainement une difficulté, mon père, et c'est une preuve que j'ai le bonheur d'avoir un père aussi bon que généreux. Mais avec une telle fortune, il me semble que j'ai le droit d'attendre une femme qui y ajoute à peu près autant. Je sais que miss de Clare est promise à M. Harcourt, sans quoi j'aurais pu songer à elle.

— Croyez-moi, mon cher Japhet, une grande

fortune n'est pas ce qu'il faut chercher dans une femme. Les meilleures sont celles qui ne sont pas nées trop riches... Mais à propos, Japhet, comment se nomme la jeune personne que vous avez trouvée plus belle que miss de Clare ?

— Miss Temple.

— Temple est un fort beau nom... Savez-vous que je crois que les filles élevées en province sont les meilleures femmes ?

— Cela est possible... Elles ne sont pas habituées à une vie de dissipation, et elles rendent leurs maris plus heureux et plus contens dans leur cercle domestique.

— Eh bien ! mon cher enfant, j'ai entamé ce sujet ; c'est à vous d'y réfléchir... Songez que cela me fera grand plaisir.

— Eh bien ! mon père, indiquez-moi une jeune personne qui vous paraisse convenable, et s'il m'est possible de l'aimer, je ne refuserai pas de l'épouser.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? s'écria-t-il s'échauffant tout à coup ; quand je vous ordonnerai d'aimer une femme, n'est-il pas de votre devoir de le faire ?

— Si j'en aimais une qui ne vous plût pas, me permettriez-vous de l'épouser ?

— Non, très-certainement, monsieur.

— En ce cas, est-il raisonnable d'exiger que j'épouse une femme pour qui je n'aurais pas d'amour ?

— Je ne me suis pas marié par amour, monsieur.

— Non, sans doute ; et vous savez ce qui en est résulté.

— Oui, par Dieu ! monsieur, s'écria mon père en fureur, il en est résulté que j'ai donné le jour à un vaurien, à un fils ingrat... désobéissant... insolent !

— Je ne savais pas que j'eusse un frère, mon père.

— C'est de vous que je parle, monsieur.

— En ce cas, mon père, pour vous prouver combien vous êtes injuste, et combien je mérite peu de semblables épithètes, je vous promets de me marier aussitôt que vous me l'ordonnerez.

— A la bonne heure, Japhet... Vous parlez raisonnablemet à présent Vous êtes un trésor pour moi, et je bénis le jour qui vous a remis dans mes bras. — Eh bien ! cherchez, regardez autour de vous.

— Non, mon père, je m'en rapporte à vous. Choisissez-moi vous-même une femme, et je vous promets de l'épouser.

— Vous me ravissez, mon cher enfant... Eh

bien ! j'en causerai demain avec M. Masterton.

Le lendemain, j'allai prendre Harcourt, et nous nous rendîmes dans Parc-Street. Harcourt avait écrit à lady de Clare, et elle avait défendu sa porte pour tout autre que pour nous. — Tout a été expliqué, Cécilia, dis-je après les premiers compliments ; j'ai eu grand tort, et j'ai agi comme un vrai fou.

— Et vous m'avez rendue bien malheureuse. Je ne croyais guère que vous me feriez tant pleurer, Japhet ; mais je vous pardonne tout, et je vous pardonnerais mille fois plus encore... Maintenant asseyez-vous, et racontez-nous tout ce qui vous est arrivé depuis que vous nous avez quittés.

— Un instant, ma chère Cécilia. Vous devez, ainsi que moi, une réparation à ce pauvre Harcourt, que vous avez traité trop cruellement. Vous aviez à répondre à une question très-importante pour lui quand j'arrivai si mal à propos, et vous l'avez tenu dans l'incertitude depuis plus de trois semaines, lui refusant une réponse avant qu'il m'eût ramené ici. Me voici ; et avant de m'asseoir, je désire que chacun soit heureux et satisfait.

— Ce n'est pas tout-à-fait pour exciter M. Harcourt à vous chercher que j'ai refusé de répondre à sa question, Japhet. J'ai pensé

que votre retour rendait nécessaire que je la différasse jusqu'à ce que je vous eusse vu. Je n'ai pas oublié, Japhet, de quel destin vous m'avez préservée, et je ne puis y songer sans frémir. Je n'oublierai jamais que vous avez été sur le point de perdre la vie pour moi en Irlande. J'ai trouvé en vous plus qu'un père, beaucoup plus qu'un frère, et je vous dois ce dont je ne pourrai jamais m'acquitter. Quand je vous revis, Japhet, je sentis que vous aviez le droit de disposer de moi, et je me promis de ne pas répondre à M. Harcourt sans votre approbation. Je sais tout ce qui s'est passé entre vous; il a reconnu qu'il avait mal agi à votre égard. C'est par son repentir sincère, et par les éloges qu'il vous a donnés, qu'il a commencé à m'intéresser en sa faveur ; mais il vous reste quelque ressentiment contre lui, Japhet, si vous...

— Un instant, ma chère Fléta, je répondrai à toutes vos questions en même temps. Et lui prenant une main, je la mis dans celle d'Harcourt. — Puissiez-vous être heureux tous deux, et que Dieu veille sur vous!

Cécilia jeta ses beaux bras autour de mon cou, et il fut heureux pour Harcourt que je fusse amoureux de Suzanne. Je leur appris alors tout ce qui m'était arrivé pendant ma

seconde excursion... comment j'avais été sur le point d'être pendu... comment j'avais été attaqué d'une fièvre cérébrale... comment j'étais devenu quaker et apothicaire ; et enfin comment j'avais trouvé mon père.

— Japhet, me dit Harcourt, est-ce cette miss Temple que j'ai vue hier à l'église avec vous ?

— Elle-même.

— En ce cas, Cécilia, si vous paraissez jamais toutes deux dans le même cercle, votre beauté court grand risque d'être éclipsée, excepté à mes yeux.

— Elle l'est déjà à vos yeux, monsieur Harcourt, votre remarque le prouve; et pour vous en punir, j'ai grande envie de vous interdire de nouveau ma présence jusqu'à ce que vous l'ameniez ici, afin que je puisse en juger, en la voyant face à face.

— Si vous me bannissez une seconde fois, Cécilia, il faudra que j'aie une seconde fois recours à de Benyon, car je ne doute pas qu'il ne puisse vous la présenter.

— Faites-le, je vous en prie, Japhet.... Je l'aimerai tant !

— Il faut un peu de patience, Cécilia. Mes affaires ne sont pas aussi avancées que celles d'Harcourt, car je n'ai pas encore le consentement de toutes les parties... Mais il faut que je

vous quitte. Je suppose qu'Harcourt dîne ici ; quant à moi, il faut que j'aille dîner tête à tête avec mon père.

Je me trompais à cet égard ; car, en arrivant, je vis trois couverts sur la table, et j'appris qu'il avait invité M. Masterton, ce qui me parut de bon augure. Je ne pus lui parler en particulier ; mais il me fit en souriant un signe des yeux qui m'apprit que tout allait bien.

— Japhet, me dit mon père après le dîner, j'espère que vous n'avez pas d'engagement pour demain. Je dois aller pour affaire chez M. Masterton, et je désire que vous veniez avec moi.

Je répondis que je l'accompagnerais avec grand plaisir, et la conversation devint générale.

Le lendemain je me rendis avec mon père chez M. Masterton. Nous le trouvâmes assis devant son bureau, tandis que M. Cophagus et Suzanne étaient sur un sofa. — Le complot avance, pensai-je. Le fait était, comme je l'appris ensuite de M. Masterton, qu'il avait engagé M. Cophagus à venir chez lui un quart d'heure avant nous sous prétexte d'affaire, et à amener Suzanne, afin que mon père pût la voir comme par hasard.

— Monsieur de Benyon, me dit M. Masterton avec beaucoup de gravité, je crois que

vous avez vu miss Temple dans le comté de Berks?... Miss Temple, permettez-moi de vous présenter le général de Benyon.

J'avançai vers Suzanne, qui rougit et trembla à la vue de mon père, et je lui demandai comment elle s'était portée depuis que je ne l'avais vue. Elle s'aperçut qu'il y avait là quelque plan concerté, et elle fut si embarrassée, qu'elle ne put me répondre. Mon père lui parla à son tour, prit une chaise, s'assit près d'elle, et parut charmé de sa conversation. Enfin il lui demanda où elle logeait à Londres, et quand elle lui eut répondu qu'elle demeurait chez M. Cophagus, son beau-frère, il dit qu'il aurait le plaisir de l'aller voir pour le remercier de la peine qu'il avait prise de venir chez lui pour une affaire qui le touchait de très-près. Bientôt après, Cophagus se leva pour partir, et Suzanne en fit autant. Mon père, apprenant qu'ils étaient venus à pied, insista pour reconduire miss Temple dans sa voiture ; et comme elle ne tenait que deux personnes, M. Cophagus et moi nous partîmes à pied, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

CHAPITRE XXXIX.

—

M. Cophagus avait fait les deux tiers du chemin pour retourner chez lui — il demeurait dans Welbeck-Street — quand il vit une grande foule sortir avec précipitation d'une rue conduisant dans Oxford-Street. Il s'arrêta pour voir quelle pouvait en être la cause ; il vit avec une terreur qu'il serait impossible de décrire que chacun fuyait devant un bœuf furieux, poursuivi par des chiens et des garçons bouchers. Il n'avait pas oublié son aventure dans Smithfield, et il se mit à courir de toutes ses forces. Mais l'animal sembla s'attacher à lui au milieu de la foule, et l'ayant bientôt atteint, il baissa la tête en mugissant, et à l'aide de ses cornes le fit sauter en l'air. Cophagus tomba sur un des chiens qui poursuivaient le bœuf, ce qui amortit sa chute. Le chien, à demi écrasé sous le poids de Cophagus, voulut se débarrasser de ce fardeau, et le mordit à la cuisse.

Un homme, armé d'un gros bâton, voulut lui faire lâcher prise, mais il manœuvra si maladroitement, que les coups tombaient indistinctement sur Cophagus et sur l'animal. Enfin on le releva, et on le porta sans connaissance dans une boutique voisine. Il recouvra l'usage de ses sens au bout d'une demi-heure, donna son adresse, et on le transporta chez lui dans un fiacre.

Ce ne fut que dans la soirée que je reçus de Suzanne un billet qui m'informait de ce malheureux accident. Mon père venait de finir un long sermon sur les devoirs des enfans envers leur père, sur les filles élevées en province, etc., etc., et il avait ajouté que M. Masterton et lui considéraient miss Temple comme la femme qui me convenait sous tous les rapports, et que puisque je lui avais promis de m'en rapporter à son choix, il me l'avait choisie pour épouse. J'avais à peine eu le temps de lui prouver ma soumission en l'assurant que je ferais tous mes efforts pour aimer Suzanne, et lui promettant de l'épouser quand il le voudrait, lorsque ce billet me fut remis. Je le montrai à mon père, et, avec sa permission, je fis venir un fiacre, et je me rendis dans Welbeck-Street.

Mistress Cophagus avait eu une série d'évanouissemens qui duraient encore, et sa sœur

était occupée à lui donner des soins. Je montai dans la chambre de M. Cophagus, et je le trouvai calme, tranquille et mieux que je ne m'y attendais. Le chirurgien qui avait pansé ses blessures, était encore près de lui, et il me dit qu'il ne croyait pas la vie du blessé en danger; qu'il n'y avait aucune fracture, mais que le temps seul pourrait apprendre si quelque partie intérieure n'avait pas été lésée. Je portai cette nouvelle à mistress Cophagus, et je retournai près de son mari. Il me fit signe d'approcher de lui, et me dit à l'oreille :

— Fait une folie..... venu à Londres..... hein !... ville infernale... pleine de bœufs enragés... Blessé... mourir... et ainsi de suite.

— Non, non! lui dis-je, le chirurgien m'a assuré qu'il n'y a aucun danger. Il ne vous faut que de la tranquillité, et vous serez sur vos pieds dans huit jours. Je vais vous envoyer mistress Cophagus.

Elle se trouvait alors beaucoup mieux; elle désirait voir son mari, et elle me laissa seul avec Suzanne, près de qui je passai deux heures délicieuses. De retour chez mon père, qui m'avait attendu, je lui fis part de l'opinion du chirurgien, en ajoutant que je croyais pourtant que la secousse qu'avait reçue M. Cophagus, à son âge et avec son embonpoint, devait donner

lieu à de sérieuses alarmes. Mon père me dit que ce serait une bonne occasion pour faire ma cour à miss Temple, attendu qu'après les preuves d'amitié que j'avais reçues de M. Cophagus, il était naturel que j'allasse moi-même tous les jours m'informer de sa santé. Ma soumission filiale me porta à l'assurer que je m'acquitterais exactement de ce devoir.

Mon histoire touche à sa fin, et je passerai rapidement sur les trois mois suivans. Pendant ce temps, mon père loua et meubla une maison dans Grosvenor-Square, et je fus de nouveau introduit dans le grand monde sous les auspices de lord Windermear. Je vis que le nom de Benyon était en honneur, et je me trouvai bientôt encore plus fêté que je ne l'avais jamais été. Je reçus même deux invitations à dîner de la part de lady Maelstrom, qui me dit que ses nièces n'avaient pu concevoir ce que j'étais devenu, et qu'elle avait craint que Louisa ne fût attaquée de consomption. Cécilia et Suzanne devinrent bientôt aussi inséparables que peuvent l'être deux jeunes personnes dont chacune est pourvue d'un amant, et qui n'ont aucun sujet de jalousie. Pendant ces trois mois, M. Cophagus recouvra la santé; mais il prit la détermination, au grand chagrin de sa femme, de quitter Londres, pour ne jamais y remettre le

pied. Il me demanda si je connaissais quelque endroit où il pût être sûr de ne rencontrer aucun de ces bœufs enragés; mais je ne pus lui en indiquer aucun, car, même dans les terres polaires, il se trouve des bisons et des bœufs musqués encore plus sauvages que ceux qu'on peut rencontrer à Londres. Il me dit alors qu'il était impossible de vivre dans un pareil monde; et pour prouver la justesse de son opinion, le pauvre Cophagus, trois mois après sa retraite à la campagne, mourut d'une maladie qui fut peut-être la suite de ce malheureux événement.

Mais avant sa mort, Harcourt et moi nous avions été mariés le même jour, et ce fut le bon évêque que j'avais accusé d'être mon père qui nous donna la bénédiction nuptiale. Mon père me donna en mariage la somme dont il m'avait parlé; M. Masterton donna dix mille livres à Suzanne, dont la fortune personnelle montait à la même somme, et M. Cophagus lui assura tous ses biens après le décès de sa femme. Timothée vint à la noce. Je lui ai donné ma boutique et tout ce qu'elle contenait, et il fait à présent de très-bonnes affaires. S'il n'a pas trouvé sa vieille mère, il a trouvé une jeune femme, et il dit que cela vaut autant, sinon mieux.

Qu'on ne suppose pas que j'aie oublié les ser-

vices que m'avait rendus Catherine en Irlande; elle a épousé Corny. M. et mistress Harcourt leur ont loué à très-bon marché une petite ferme; je leur ai donné le moyen d'acheter des bestiaux, tous les ustensiles nécessaires; et ils ont tellement prospéré, qu'au bout de quelques années, ils sont devenus propriétaires de leur jolie métairie.

Ma femme et moi nous demeurons avec mon père, qui est heureux et content, et qui ne se met plus en colère que deux ou trois fois par semaine, ce que nous regardons comme un miracle. Dans le moment où j'écris ceci, il a ses deux petits-enfans sur ses genoux. Mistress Cophagus a épousé en secondes noces un capitaine dans les gardes, et nulle femme de Londres ne suit les modes avec plus d'exactitude. Je ne doute pas que le lecteur ne soit curieux de savoir si ma chère Suzanne suit l'exemple de sa sœur. Pour le satisfaire, je vais lui rapporter une conversation que j'eus avec elle hier soir, à l'instant où nous allions partir pour aller à un grand bal donné par mistress Harcourt.

— Dites-moi, de Benyon, ne trouvez-vous pas que cette robe me va bien?

— A merveille, ma chère Suzanne. Mais ne croyez-vous pas qu'elle ne monte pas tout-à-fait assez haut?

— Qu'elle ne monte pas assez haut ! Elle monte d'un pouce plus haut que celle de mistress Harcourt.

— Ce n'était qu'une question que je vous faisais, ma chère amie.

— Eh bien ! je vous répondrai, Japhet, qu'elle monte assez haut ; et je crois que vous reconnaîtrez que j'ai le droit d'avoir une opinion sur ce point, car tout le monde convient que je suis la femme de Londres qui s'habille le mieux.

— En vérité, Suzanne, tu me persuades, lui dis-je, en empruntant le style des quakers.

— En voilà assez, de Benyon.

En mari bien appris, je la saluai, et je gardai le silence.

Et maintenant, n'ayant rien de plus à dire, je salue aussi mes lecteurs, et je leur fais mes adieux.

FIN.

